



74A

Wm. Brewster

1879

ALBERT R. MANN
LIBRARY
AT
CORNELL UNIVERSITY



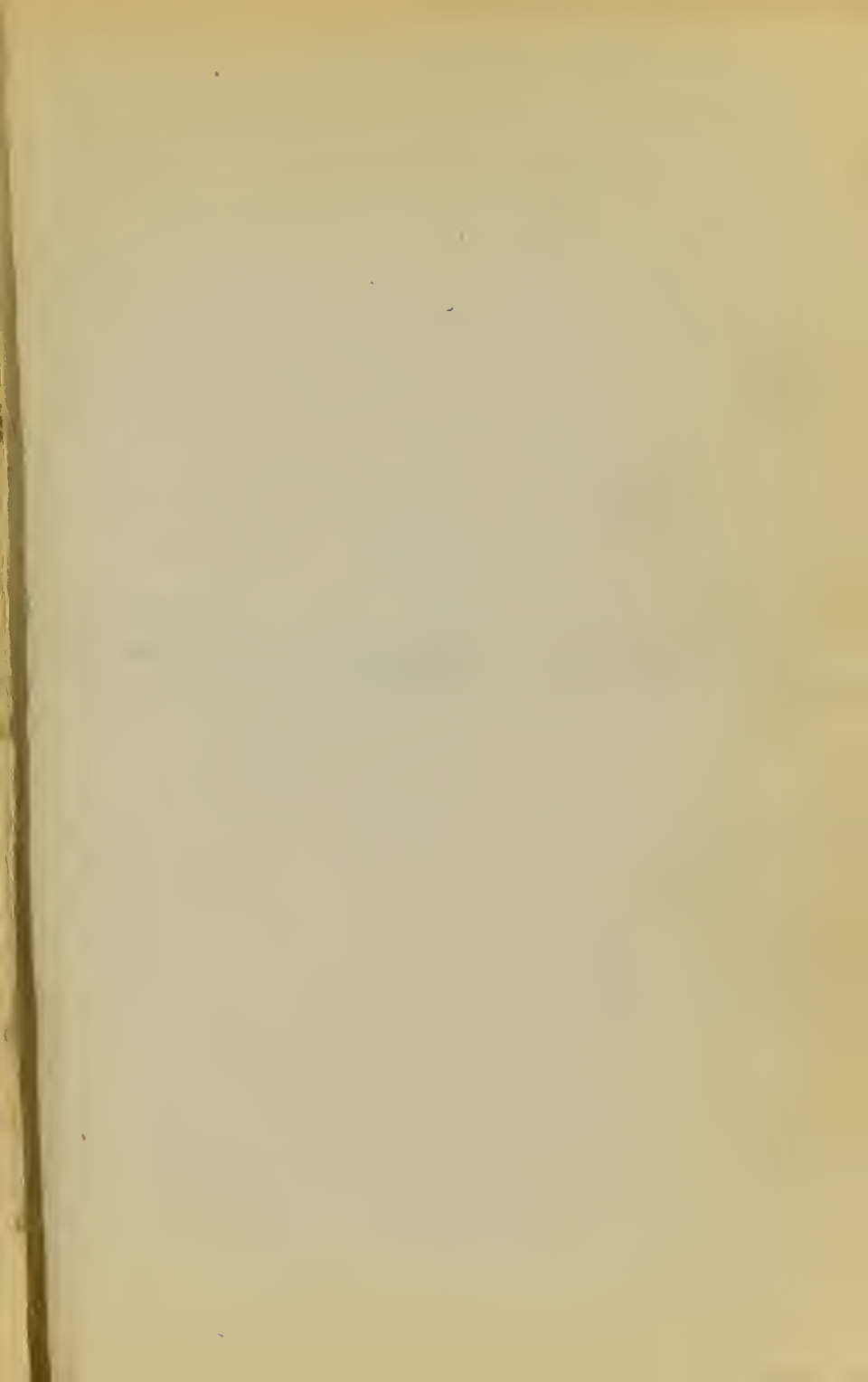
THE GIFT OF
Isabel Zucker
class '26

O/N/O

114

Scance

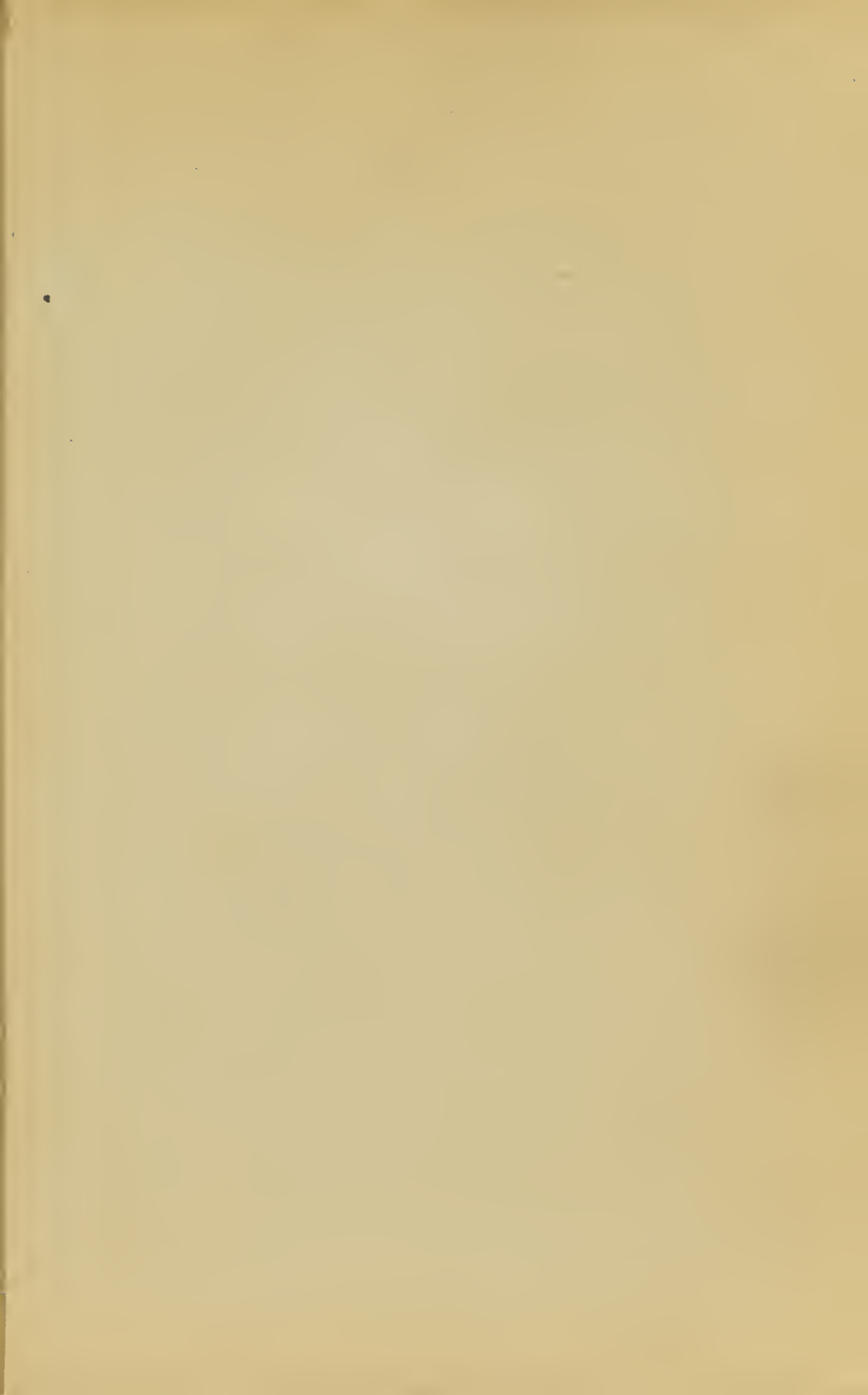
40"



FLORE DES DAMES.



NOUVEAU LANGAGE DES FLEURS.





M. J. Dumont del. et sculp.

Follau imp.

ROSE CENT F^{ER}, *Griseb.*
PRIMEVÈRE, *Première jeunesse.*



FLORE

DES

DAMES

Jaquemart del.

Corbier sc.

FLORE DES DAMES.



NOUVEAU LANGAGE DES FLEURS,

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ;
COMPLÉTÉE PAR UNE GRAMMAIRE GLOBALE ET UN TRAITÉ DE LA COMPOSITION
DU SELAM, ETC.

Par A. Jacquemart.

Au sein d'une fleur tour à tour,
Une heureuse image est placée ;
Dans un myrte on croit voir l'amour,
Un souvenir dans la pensée,
La douce paix dans l'olivier,
L'espoir dans l'iris demi-close,
La victoire dans un laurier,
Une femme dans une rose.

DUPATY.

PARIS,

BERNARD NEUMANN,
ÉDITEUR,
16, rue Racine.

P. JOSEPH LOSS,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1, rue Serpente.

VAULT
UNDER
GR
780
319
1841

CORRESPONDANCE

POUVANT SERVIR

DE PRÉFACE OU D'INTRODUCTION,

POUR

CEUX QUI LES AIMENT.



A Monsieur A. Jacquemart, à Paris.

Mon ami,

La campagne se dépouille, les matinées sont fraîches, les soirées longues, en un mot, l'hiver vient; il faut un aliment nouveau à ma paresse

curieuse; je ne trouve plus de plantes à peindre ou à mettre en herbier, mais celles que j'ai recueillies d'après vos leçons me restent et je viens vous demander de leur donner un nouvel attrait à mes yeux en exécutant la promesse que vous m'avez faite de m'initier au langage des fleurs. A l'œuvre donc, Albert, et qu'une prompte réponse serve de préface à une suite de lettres sur le sujet en question, lettres qui devront se succéder sans interruption jusqu'au moment où nous nous trouverons réunis à Paris et où vous pourrez reprendre les leçons orales.

à D*** ce... septembre 1841.

A Madame la Baronne Clémence D* à D***.**

Madame et chère amie,

Je me doutais bien en vous révélant quelques-uns des mystères de la science botanique,

qu'un esprit comme le vôtre, avide de sujets d'étude, trouverait dans le peu que je vous enseignais un prétexte suffisant pour désirer d'apprendre davantage; secondée par votre merveilleuse sagacité, par ce coup d'œil sûr qui, semblant glisser sur la superficie des choses, en apprécie la profondeur, vous avez bientôt saisi l'organisation merveilleuse des fleurs. Aujourd'hui vous voulez les connaître encore plus et vous me demandez, comme l'acquit d'une promesse, de vous formuler leur langage.

Imprudent, *povero me!* Je me rappelle, en effet, avoir prononcé quelques mots qui semblaient annoncer l'intention ultérieure de vous parler du symbolisme floral au moyen duquel les Orientaux expriment leurs plus secrètes pensées. Promesse inconsidérée que j'ose à peine songer à réaliser; car savez vous, Clémence, ce que vous exigez de moi! Vous croyez peut-être qu'il s'agit, comme pour mes leçons de botanique, de résumer une science toute faite? Il n'en est rien, chère amie; il faut, cette fois, compiler une masse nombreuse de livres plus ou moins riches en enseignements, réunir les éléments épars qu'ils peuvent offrir, les coordonner d'une

manière logique ; il faut, en un mot, créer de toutes pièces une grammaire des fleurs.

Vous vous étonnerez sans doute en lisant ceci ; vous me répondrez qu'il existe, à votre connaissance, vingt volumes traitant du langage des fleurs : oui, Madame, il est vrai ; ces livres sont même en ce moment sous mes yeux, et c'est après les avoir interrogés curieusement que le désespoir de n'y point trouver ce que je cherchais m'a porté jusqu'à paraître reculer devant un de vos désirs. Je m'explique afin que vous ne puissiez vous méprendre sur le sens de mes paroles. Les livres déjà publiés sur les fleurs sont de deux sortes : Les uns, purement d'érudition, ont eu pour but, en sondant les traditions des peuples anciens, de nous révéler les fables ingénieuses ou les faits historiques auxquels se rattachent les symboles floraux ; les autres, entièrement littéraires, ont été faits en vue d'exciter la curiosité d'un sexe qui, par goût comme par nature, s'harmonie étroitement avec les fleurs. On conçoit que les livres appartenant à cette dernière classe ont dû être écrits de manière à ce que la forme l'emportât sur le fond ; aussi quand on ouvre les pages signées du pseudonyme de

M^{me} Charlotte de Latour, l'esprit est bientôt captivé par le style élégant et facile, par la tournure à la fois poétique et pittoresque adoptée par l'auteur, et l'on oublie qu'on cherchait un ouvrage didactique. M^{me} Leneveux, venant après, a cherché, il est vrai, à remplir une lacune frappante en donnant quelques principes pour faciliter l'emploi des fleurs comme signes de la pensée; mais pressée sans doute d'arriver à la partie agréable de son livre, elle est tombée dans un laconisme qui ne vaut guère mieux que le silence. Elle a eu, de plus, le tort grave de ne point comprendre qu'elle avait entre les mains les éléments d'une langue aussi ancienne que le monde, dont la grammaire seule restait à faire, mais où chaque signe a une valeur immuable. Aussi, quand elle a cherché à étendre la signification des fleurs en attachant à chacune d'elles une devise, M^{me} Leneveux a détruit ce que l'alphabet des champs a de plus sublime : sa simplicité. En résumé, lisez, Madame, ces différents écrits et si leur étude vous permet de composer un bouquet capable d'exprimer clairement la plus simple de vos pensées en recevant ce bouquet, je m'avouerai l'esprit le plus obtus, la lan-

gue la plus médisante qui se puisse imaginer, et je vous ferai amende honorable au nom des auteurs que je n'aurai su comprendre. Si, au contraire, votre silence me prouve que vous partagez mon opinion, je me mettrai de suite à l'œuvre avec cette persuasion du moins que vous comprenez la difficulté de mon entreprise, et avec l'espoir d'obtenir, pour fruit de mes labeurs, un remerciement de votre bouche.





Aug. Poncelet del et sc.

Folliou imp.

SENSITIVE, *Mimosa pudica*. CAPUCINE, *Trébuchet des sens*

NOUVEAU LANGAGE DES FLEURS.



Chapitre Premier.

LE LANGAGE DES FLEURS PEUT-IL ÊTRE CLASSÉ PARMİ LES LANGUES
MORTES OU VIVANTES ?

Nul bouquet, ma chère Clémence, n'est venu de votre part à mon adresse; il faut donc mettre la main à l'œuvre. Mais d'abord, croyez-vous au langage des fleurs? Votre demande avait-elle pour cause un de ces désirs de femme à la suite desquels il ne reste dans l'esprit que le plaisir d'une curiosité satisfaite; ou bien pensez-vous qu'il y ait utilité à trouver, dans les créatures délicates semées autour de nous par la Providence, un mode simple, facile, expressif, d'établir, entre des êtres de choix, une relation insaisissable pour le vulgaire ou pour les indifférents ?

S'il faut vous dire ici toute ma pensée, je crois vrai-

ment que le seul désir de vous être agréable m'eût à peine donné le courage d'entreprendre un travail véritablement gigantesque, pour ma paresse, s'il ne m'était arrivé, je ne sais comment, par intuition sans doute, la conviction que le langage des fleurs est une merveilleuse chose, et que c'est même une langue que nous parlons souvent sans le savoir, comme ce bon M. Jourdain parlait en prose. Ainsi, mon amie, ne soyez pas trop jalouse, mais au désir de vous plaire se joint, pour m'encourager dans mon entreprise, l'ambition de devenir le législateur de l'alphabet des champs.

Je vous disais tout à l'heure que les fleurs sont employées, par tout le monde, avec l'intention de donner à leur assemblage une signification réelle. Or, ce que j'ai avancé à cet égard, il faut que je le prouve par des exemples et des autorités qui demeurent incontestables à vos yeux. Je vais donc essayer... Si nous ouvrons Delille, Bernardin de Saint Pierre, Parny.... Bon, je vous vois sourire ; il est vrai que ces noms sont terriblement classiques ; il vous faut d'autres autorités. Peu vous importent les arrêts de la gloire. Vous recherchez avant tout ceux de la mode. Eh bien ! soyez tranquille, madame, la gloire et la mode s'uniront pour vous convaincre.

Dans un de ces charmants articles, perles précieuses

jetées en aliment à l'avidité de chaque jour et qui passent souvent trop inaperçues, Jules Janin voulut payer un tribut de regret à la femme dont le goût a mérité tant de fois vos éloges. — Madame Prevost, la marchande de fleurs du Palais-Royal. Admis dans son intimité, Janin ne put voir se fermer, froide et muette, la pierre qui allait la couvrir à jamais, et prodigue de sa verve, parce qu'il était véritablement ému, il voulut consacrer à madame Prevost une des plus charmantes élégies qui soient jamais sorties de sa plume. Il nous introduit donc d'abord sur le lieu de la scène : « Non loin, dit-il, du corridor sombre qui conduit sur la scène du théâtre français, derrière un énorme pilier, se cache dans la pierre, comme la violette se cache sous la feuille, la boutique ou pour mieux dire, le parterre de madame Prevost. Parterre éternel, celui-là ; il ne redoute ni le froid de l'hiver, ni l'ardent soleil de l'été, ni la poussière, ni l'orage. Un printemps perpétuel habite ce massif pilier. A cette ombre protectrice se plaisent, plus qu'en tout autre lieu, les roses de toutes les saisons, les pâles violettes, la modeste anémone, le superbe camellia, l'œillet odorant, le dahlia devenu vulgaire ; sur ces quatre pieds carrés, la Flore parisienne verse chaque matin les trésors de sa corbeille, depuis la fleur de

l'oranger qui pare le front des reines, jusqu'à la modeste marguerite....

« La jeune femme ne passait jamais devant cet humble parterre sans se souvenir en soupirant de la première fleur qu'elle avait mise à son corsage. Là venaient butiner chaque jour toutes les passions timides de Paris. Cette boutique de madame Prevost renfermait des idylles toutes faites, de molles élégies, des poésies parlantes; on y trouvait écrits, à toute heure, dans le calice embaumé des fleurs, les seuls billets doux qu'une femme accepte toujours, même en présence de son mari. Au besoin vous auriez trouvé chez madame Prevost, la langue universelle tant cherchée par les philosophes..... » Remarquez-vous, madame, la LANGUE UNIVERSELLE, et c'est Jamin qui le dit!

Après avoir fait le portrait de son héroïne, le poète vient à nous parler du livre où madame Prevost inscrivait les noms de tous ceux qui dépeuplaient sa riche corbeille: « Singulier livre, terrible histoire! touchante histoire! Que de noms qui se tiennent par un lien de fleurs! que de chaînes tour à tour brisées, renouées, rompues! que de dates funestes. Voilà donc d'où venait la fleur que vous portiez dans vos cheveux, Coralie, et vous disiez que vous l'aviez cueillie

dans la serre de votre père ! Louise, pauvre enfant ! je comprends à cette heure pourquoi cette fleur desséchée au chevet de son lit, au pied du Christ. Ah ! juste ciel ! en voici une qui a reçu d'abord une rose, puis une fleur d'oranger pour aller à l'autel. Heureuse celle-là ! heureuse entre toutes ! — O l'horreur ! maintenant c'est une couronne d'immortelles que le jeune époux vient de jeter sur la tombe de sa femme. »

Janin ferma ce livre affreux, sur les secrets duquel il promit bien de rester muet, mais il devint le témoin et presque l'acteur d'un petit drame qu'il dévoile sans remords, puisqu'il n'a pas été écrit dans le livre de madame Prevost ; voici sa narration :

« D'abord entra dans la boutique un grand homme de quarante ans à peu près, haut en couleur, dandy manqué, qui, pour être un dandy, avait été obligé de revenir sur ses pas, si bien qu'il portait gauchement ses cheveux, ses gants et sa canne ; du reste assez beau pour un Parisien de la province qu'il était. — Vous porterez , dit-il sans saluer, un bouquet à madame de Melcy, rue... et hôtel... — En même temps il jetait brusquement deux pièces de cinq francs sur la table de madame Prevost.

« Madame Prevost suivit cet homme des yeux jus-

qu'à ce qu'il se fût perdu dans la cour du Palais-Royal. — Je vais lui en donner pour son argent, me dit-elle. En même temps, de deux bouquets de pacotille jetés au hasard dans sa corbeille, elle ne faisait qu'un seul bouquet, et encore y ajoutait-elle une immense tubéreuse à grosses feuilles. — Mais, lui dis-je, vous voulez asphyxier cette pauvre dame! — « Je veux, répondit madame Prevost, préserver cette femme des poursuites d'un sot et d'un impertinent. Soyez tranquille, pour peu que cette femme ait, je ne dis pas un cœur, mais des nerfs, elle jettera le bouquet par la fenêtre et elle mettra à la porte celui qui l'envoie. Quel rustre! s'attaquer à madame de Melcy, une petite femme pâle et frêle et si mignonne! — Portez ce bouquet, dit-elle à un commissionnaire, avec la carte de ce Monsieur (ce Monsieur avait laissé sa carte), chez madame de Melcy. » Et le commissionnaire partit, tenant le bouquet des deux mains; il avait fiché la carte au milieu de la tubéreuse; sur la carte était gravé le nom du Monsieur, ce nom était surmonté d'une couronne équivoque de comte ou de baron. — L'imbécille! disait madame Prevost.

» Elle parlait encore, qu'un gros jeune homme de vingt-neuf ans au moins entra dans la boutique. Ce gros homme avait le regard assez fin, mais tout le

reste de sa personne était si grossier que le regard disparaissait dans cette large physionomie. Ce monsieur-là était évidemment mieux élevé que l'autre ; c'était bien mieux qu'un Parisien de province , c'était un provincial de Paris. A force de vivre dans la ville, il en avait saisi sinon l'élégance et la grâce du moins le scepticisme et l'esprit.—Madame, dit-il, à M^{me} Prevost, voulez-vous faire porter un bouquet pour ce soir chez M^{me} de Meley ?

» Celui-là sorti :—« Pour celui-là, me dit M^{me} Prevost, je ne lui ferai ni bien ni mal : M^{me} de Meley aura un bouquet comme tout le monde, quelques beaux dahlias et quelques fleurs sans odeur ; elle pourra le porter à la main ou le mettre à sa ceinture ; l'homme qui sort d'ici n'est pas un fat, ce n'est pas un imbécille, il fait peut-être une faute en envoyant un bouquet à cette dame qui certes ne le lui a pas demandé ; mais cependant je ne me mêlerai pas de ses affaires, qu'il se défende et qu'il se protège lui-même ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. M^{me} de Meley eut donc un second bouquet, moins gros, moins odorant et beaucoup moins ridicule que le premier.

» Ce second bouquet parti, j'allais sortir, quand je vis se glisser dans la boutique de M^{me} Prevost un beau jeune homme de dix-huit ans, mais si tremblant, si

timide, si bien rougissant qu'on eût dit qu'il entrait chez la dame de ses pensées — Madame, dit-il tout bas et tout ému, seriez-vous assez bonne pour envoyer quelques fleurs, sans dire de qui elles viennent, à M^{me} de Meley ? Disant ces mots, il tendait à M^{me} Prevost un louis d'or. — M^{me} Prevost, très peu étonnée de ce troisième arrivé, lui rendit 17 fr. sur sa pièce d'or ; puis quand il fut sorti :

» — Ça, dit-elle, je veux faire quelque chose pour celui-là ; il est jeune, il est beau, il est timide, il est modeste, il ne veut pas qu'on sache que c'est lui qui envoie ces fleurs, je le protège. Parlant ainsi, elle prenait presque au hasard dans sa corbeille quelques fleurs des champs, très simples, douces couleurs, douces odeurs, et elle composait un bouquet qu'on eût dit cueilli dans la prairie au mois de juin. Par un caprice soudain, elle plaça au beau milieu de ce bouquet un brin de serpolet en fleurs. Moi, je la regardais faire ; elle cependant m'expliquait tout ce mystère. — « Il est impossible, disait-elle, que M^{me} de Meley ne choisisse pas ce soir ce bouquet-là parmi les trois qu'elle va recevoir. Le premier est un bouquet de boulière à grosses fleurs rouges ; si une femme le portait au bal, elle aurait l'air d'avoir trop bu ; le second bouquet est trop blanc pour une jeune femme langoureuse

et pâle comme est M^{me} de Meley; celui-ci, au contraire, est vif, animé, modeste : il ne ressemble à nul autre, il est frais, il est gracieux, il sera porté ce soir. — N'êtes-vous pas comme moi, ne protégez-vous pas ce petit jeune homme ? » ajouta-t-elle en riant.

» A demain, lui dis-je.—Et que ferez-vous ce soir ? reprit-elle. — Je vais à l'Opéra. — Grand bien vous fasse ; voulez-vous un bouquet, mais un vrai bouquet, pour jeter à M^{lle} Taglioni ?

» Ce soir-là M^{lle} Taglioni, cette merveille de l'air, nous faisait ses adieux. Nous allions la perdre, sinon pour toujours, du moins pour bien longtemps, cette adorable créature si légère que l'oiseau l'envie ; tout Paris s'était porté à l'Opéra pour revoir son idole bien aimée. La salle était pleine jusqu'aux combles. J'étais de très bonne heure à mon poste, dans une seconde loge à gauche, et je pensais à cette grande perte que nous allions faire, quand soudain s'ouvrit brusquement la loge voisine de la mienne : deux femmes, l'une très jeune, l'autre sur le retour, se placèrent sur le devant de la loge, pendant que trois cavaliers qui les accompagnaient s'arrangeaient, les deux plus âgés derrière les deux dames, le plus jeune sur la banquette de derrière : — Et jugez de ma stupeur ! Je reconnus les trois jeunes gens que j'avais vus chez

M^{me} Prevost tout-à-l'heure : le grand homme bruyant et fier, le gros fin et silencieux, le petit qui se cachait dans son bonheur. La vieille dame sur le retour tenait à la main le bouquet rouge ; la jeune dame avait à son côté souple et délié les fleurs des champs. Elle paraissait faite pour ces douces fleurs, qui paraissaient faites pour elle. La pâleur de son teint s'animait au reflet des marguerites ; de temps à autre elle semblait aspirer avec délices la faible odeur du serpolet. J'aurais de bon cœur averti de sa bonne fortune le jeune protégé de M^{me} Prevost ; mais le moyen de lui dire : — « *Mon ami*, félicitez-vous ! Vous avez deux rivaux qui ont envoyé chacun un bouquet à votre maîtresse. Le premier bouquet, M^{me} de Meley l'a infligé à son amie ; le second bouquet, elle l'a gardé pour parer sa chambre ; elle porte le vôtre à son corsage ; vous êtes le plus heureux des trois ! » Mon jeune fanatique était véritablement dans une position à ne rien écouter.

» Le spectacle commença. Que vous dirai-je de M^{lle} Taglioni ? Elle fut adorable ; elle s'enveloppa tant qu'elle put dans sa tristesse charmante, comme Junon, sur le mont Ida, s'enveloppe dans son transparent nuage. Elle s'abandonna cœur, corps et âme, tant qu'elle put, à ses chastes transports. Le parterre ravi et charmé la suivait de l'âme et du cœur dans ce septième

ciel qu'elle a découvert. Moi cependant, ce soir-là, j'étais également partagé entre M^{lle} Taglioni et M^{me} de Meley ; j'étais à la fois sur la terre et dans le ciel M^{lle} Taglioni était si légère, mais M^{me} de Meley était si belle ! Celle-ci s'envolait si bien dans son nuage, mais celle-là était si près de moi ! oui, tout à côté de moi ! Elle tournait vers moi sa blanche épaule recouverte d'un fin duvet imperceptible ; ses cheveux noirs se posaient à peine sur ce cou d'un blanc mat ; son bras nu plus d'une fois se glissa dans ma loge, près de moi ! — Cependant les trois hommes qui étaient derrière elle étaient occupés, chacun selon sa nature : le grand homme faisait du bruit, applaudissait à outrance et criait *bravo* ! le gros profitait du tapage de son voisin pour murmurer tout bas à l'oreille de la belle dame quelques uns de ces mots sans suite qui ont toujours ou trop de sens ou pas assez de sens ; le petit jeune homme, abasourdi dans sa contemplation muette, n'aurait même pas pu vous dire. — qui donc était avec lui, là-haut dans le ciel. De ces trois hommes, l'un était stupide, l'autre était trop habile, le troisième était tout simplement un niais : il était donc le plus avancé des trois.

» La dame entre ces trois hommes se tenait comme doit se tenir une femme d'esprit qui n'a pas trop de

cœur. Tour à tour elle applaudissait M^{lle} Taglioni, elle écoutait parler le gros garçon, elle regardait de côté le petit jeune homme qui ne pouvait la voir; elle avait même pour moi, son voisin, quelques-uns de ces regards incertains qui ne sont ni l'attention, ni l'indifférence; après quoi elle revenait à son bouquet et au brin de serpolet qu'elle flairait avec une joie enfantine. Elle était vraiment très jolie, d'une beauté transparente et calme, œil ouvert comme l'âme, de beaux eils noirs, de beaux cheveux noirs, une petite main, la bouche presque rouge, tant ce sang brun éclate sous la peau, la dent très blanche. Je comprenais bien que le petit jeune homme fût si amoureux, je ne comprenais pas qu'il fût si bête. De ces trois hommes il n'y avait que moi qui s'occupât convenablement de cette belle personne : je la voyais sans la regarder, je l'entendais sans lui parler, je la trouvais belle sans le lui dire.

» A la fin, M^{lle} Taglioni avait dansé, avec quelle adorable élégance, vous le savez, l'admirable dernier pas de *la Sylphide*, quand soudain toute la salle se leva comme un seul homme : l'âme, les mains, les pieds, les cœurs, les voix se confondaient dans un applaudissement unanime. C'en est fait, pas une seule femme ne garde le bouquet qu'elle avait à la main ou sur le cœur; ce fut aux pieds de M^{lle} Taglioni une avalanche

de fleurs. Oh ! cependant, que de prières muettes, que de tendres serments attachés à ces fleurs et sur ces fleurs ! Oh ! les femmes enthousiastes qui jettent ainsi aux pieds d'une femme cette odorante moisson, dont chaque feuille est une espérance ou un souvenir ! Mais la chose était ainsi : ces femmes, si elles y eussent pensé, auraient jeté leurs diamants et leurs perles à la sylphide qui s'en allait.

» Seule, peut-être, M^{me} de Meley avait gardé précieusement le modeste bouquet plaqué à sa ceinture. Malheureusement pour lui, le petit jeune homme, jusqu'alors immobile et muet, soit qu'il fût réveillé par l'enthousiasme universel, soit qu'il voulût montrer à tous qu'il avait vu le ballet, se levant tout à coup, se mit à crier comme les autres et à applaudir. Alors je vis la jeune femme tirer violemment le bouquet de sa ceinture, en respirer l'odeur encore une fois, couper avec ses dents le serpolet en fleurs, et enfin de sa main blanche jeter aux pieds de M^{lle} Taglioni ces fleurs tant aimées. En ce moment M^{me} de Meley était admirable. A peine son bouquet était-il tombé sur la scène, qu'elle le regretta, et se tournant vers les trois hommes avec un regard suppliant et plein de douleur : « Qui de vous me rapportera mon bouquet ? » leur dit-elle.

» Mais allez donc chercher une fleur dans cette mon-

tagne de fleurs ! Quand ces trois hommes entendirent le vœu de leur souveraine, vous les eussiez vus dans toutes sortes d'attitudes. Le plus grand répondit en riant qu'il aimerait autant chercher une goutte d'eau dans la mer. Le plus gros appela la dame : *capricieuse!* Le plus jeune sortit comme un fou pour se précipiter sur le théâtre. Pendant ce temps, le grand homme donnait son châle à la dame, le gros homme offrait son bras à la dame. Moi, je sortis de ma loge pour aller faire mes derniers adieux et mes derniers compliments à M^{lle} Taglioni.

» En ce temps-là, on entrait sur le théâtre de l'Opéra sans qu'il fût besoin d'avoir une médaille d'ivoire dans sa poche. Il suffisait qu'on fût un peu connu du contrôleur, et l'on entrait. Mon jeune homme, haletant, se tenait à cette porte qui s'ouvrit pour moi et pour lui. M^{lle} Taglioni était encore sur le théâtre, au milieu de ce monceau de fleurs, si heureuse et si triste à la fois, qu'à la voir on se sentait l'envie de pleurer et de rire, Elle nous tendait ses petites mains en nous disant *adieu*, quand tout d'un coup elle se recule épouvantée en voyant mon jeune homme fourrager au milieu de ses fleurs pour trouver le bouquet de sa maîtresse ; mais à dix-huit ans comment reconnaître une fleur parmi les fleurs ? Tout au plus peut-on reconnaître une femme

parmi les femmes ! jedis tout bas à M^{lle} Taglioni de quoi il s'agissait, elle fit alors un petit vol en arrière, elle avait l'air de dire à ce jeune homme : *cherchez bien, Monsieur.*

» Comme elle se retirait, moi qui étais de sang-froid, je découvris dans cet amas de camellias et de roses mon adorable petit bouquet champêtre. Quoi d'étonnant ? je l'avais vu faire, je l'avais contemplé tout le soir ; il était le seul de son espèce dans cet amas de fleurs. Je mis d'abord le charmant bouquet dans ma poche. — Monsieur, dis-je ensuite au Malheureux jeune homme, avez-vous trouvé ce que vous cherchez ?

— « Hélas ! Monsieur, reprit-il, je suis un insensé ; je ne sais même pas ce que je cherche. Et il se mettait en mesure de chercher encore, lorsque le théâtre fut envahi par la multitude des danseuses subalternes qui venaient se partager les dépouilles odorantes de M^{lle} Taglioni.

« Je me trouvai donc dans la rue avec mon jeune homme. — Voulez-vous, lui dis-je, que je vienne à votre aide demain ?

« Il accepta avec empressement, et nous nous donnâmes rendez-vous chez moi pour le lendemain.

« Le lendemain, mon jeune homme fut exact ; à neuf

heures du soir, il était chez moi en grand habit de bal. — Eh bien ! me dit-il tristement, savez vous quelque chose de notre bouquet ? — Je vous eonseille, lui dis-je, de mettre tout simplement à votre boutonnière ce brin de serpolet tout flétri ; il m'a souvent porté bonheur. Rappelez-vous seulement que je vous le prête, et que je ne vous le donne pas.

« Il me regarda d'un air si triste que j'eus envie de lui rire au nez ; mais eependant il se laissa faire (on a tant de superstition quand on aime !) et nous sortîmes lui et moi pour aller au bal de M^{me} de Meley, à laquelle il devait me présenter. Nous entrons. Les deux rivaux étaient déjà dans la place, où ils avaient introduit les plus belles fleurs et les plus rares. Les salons se remplissent lentement ; la belle veuve était triste et rêveuse. Le jeune homme me présente, elle me salue de cette façon languissante qui veut dire : *à la bonne heure!* quand tout à eoup son regard s'anime, le sourire revient sur ses lèvres : — Bonjour, Arthur, dit-elle au jeune homme ; vous venez bien tard ce soir ?

« Un mois après, M^{me} de Meley épousait Arthur ; ce jour-là Arthur portait encore à la boutonnière mon brin de serpolet. — Arthur, lui dis-je, maintenant que mon talisman a eu tout son effet, vous me le rendrez ce soir.

— « Quoi vous rendre ? dit M^{me} de Melcy.

— « Ce brin de serpolet, Madame, reprit Arthur; il me l'a prêté il y a un mois, il est à lui, et le voici.... En même temps il faisait mine de me le rendre avec un gros soupir.

— « Par pitié , s'écria M^{me} de Melcy, laissez-le lui !

— « Et que me donnerez-vous, Madame ?

— « Tenez, reprit-elle tout bas, rien pour rien.—Et elle sortit de son sein l'autre moitié de la branche desséchée qu'elle avait tranchée avec ses dents.

« Je retournai chez M^{me} Prevost , et je lui racontai mon histoire. — Bon, dit-elle, je ne croyais pas si bien faire. Et vous avez revu M^{me} de Melcy ?

— « Elle est partie pour ses terres de Normandie — parmi le thym et la rosée, ajouta M^{me} Prevost. »

A la suite de cette histoire, l'auteur nous ramène à la femme dont il déplore la perte prématurée et à l'art qu'elle cultivait ; « elle n'est plus, dit-il : avec elle l'année a perdu son printemps, le bal sa plus fraîche parure. Elle avait fait du bouquet une science, de la plus petite fleur un langage ; elle savait toutes les langues que parlent les roses ; elle entendait ce que disent les marguerites dans les bois, ce que raconte le chèvrefeuille aux vieilles tourelles ; elle devinait les murmures des violettes et

les soupirs des dahlias dans leurs serres. Elle était la providence de toutes les passions jeunes et inspirées; elle nous avait délivrés de l'élégie amoureuse, du dithyrambe galant, de l'épître à Chloris, de toutes ces poésies prétendues badines qu'elle avait remplacées par les fleurs de son jardin. Elle n'est plus, il n'y a plus de poésie dans la rose, il n'y a plus de parfum dans la violette; les fleurs d'hiver ne sont plus que des fleurs dont on se pare une heure, et que l'on jette après au coin de la borne. Qui donc, maintenant qu'elle est morte, nous fera tout un drame avec son brin de serpolet?

« Et le livre de M^{me} Prevost; savez-vous ce qu'il est devenu? M^{me} Prevost l'a brûlé elle-même vingt-quatre heures avant de mourir! Elle suivait d'un regard tranquille la dernière étincelle de ce feu léger qui consumait tant de serments si peu tenus, tant de prières si souvent exaucées, tant de promesses jetées au vent. Avec M^{me} Prevost sont ensevelis tous les mystères du cœur humain qu'elle avait découverts, dont elle seule eût pu écrire l'histoire avec une épine de rose; serments plus légers que la feuille d'automne, paroles d'amour que l'écho emporte, vagues parfums moins fugitifs que ces serments d'amour, histoire du monde parisien que je me garderais de révéler, quand

bien même M^{me} Prevost ne me l'aurait pas expressément défendu. »

Voilà, Madame, l'arrêt formidable que j'avais à vous signifier en faveur du langage des fleurs; il est signé des initiales J.J. contre lesquelles il n'est permis à aucune femme de bon goût de s'élever. Que pourriez-vous désirer de plus? L'exemple est à côté du principe.... Il ne me reste qu'à me résumer pour terminer cette lettre déjà bien longue, beaucoup trop longue si elle n'était que de moi.

C'est à tort et par une espèce de blasphème qu'un auteur écrivant sur les fleurs a pu dire qu'elles étaient aujourd'hui déshéritées de leurs attributions emblématiques. Maintenant, comme toujours, elles ont chacune une signification qu'il ne dépend du caprice de personne de changer. Nous les voyons employer chaque jour dans les mêmes circonstances; elles sont l'objet des mêmes soins, du même amour; la beauté en fait encore la plus douce parure comme l'expression de ses plus chers sentiments, et, bien que M^{me} Prevost, dont personne plus que moi n'admirait le talent et l'expérience, ne puisse plus nous instruire de ce que disent les marguerites dans les bois, assez de gens sensibles restent encore pour interroger la nature et comprendre ses plus aimables secrets. Nous devons donc re-

connaître dans le langage des fleurs une langue vivante; et son étude, loin d'être considérée comme une curieuse futilité, est digne d'exciter l'intérêt qui s'attache, ou du moins semblerait devoir s'attacher à tout ce qui est utile.





Aug. Dumont del. et Sc.

Folliou imp

CHEVRE FEUILLE, *Lonicera d'amour*. VIOLETTE ODORANTE, *Modeste*.

Chapitre Deuxième.

CIRCONSTANCES PSYCOLOGIQUES QUI CONTRIBUENT A NOUS FAIRE
AIMER LES FLEURS ; ROLE QU'ELLES JOUENT DANS LES DIFFÉREN-
TES ÉPOQUES DE LA VIE DE L'HOMME.

Les organes des sens transmettent à l'enfant des impressions extrêmement vives alors que son esprit, encore enveloppé de ténèbres, est incapable de formuler un jugement. Dans ce premier âge de l'intelligence, les fleurs, par leurs formes généralement simples et leurs couleurs tranchées, doivent exciter l'attention et le désir de l'enfant ; à la vue d'un bouquet on le voit s'agiter, tendre convulsivement ses petites mains, pousser souvent même des cris jusqu'à ce qu'il possède et jouisse.... comme l'en-

fant sait jouir , en brisant son idole. Ce premier sentiment qu'on pourrait dire inné se fortifie avec l'âge , en sorte que les fleurs entraînent presque toujours pour nous une idée de plaisir , et que toute fête doit avoir pour emblème des fleurs et des guirlandes. Sans parler des joies d'une première naissance et du bouquet dont se pare encore dans nos campagnes la jeune fille qui doit donner son nom au nouveau né; on peut dire que tous les actes importants de la vie s'accomplissent au milieu des fleurs. Voyez cette vierge au regard tour à tour timidement baissé vers la terre, ou s'élançant au ciel empreint d'une ferveur brûlante; une couronne blanche , symbole d'innocence , retient sur son front le voile mystérieux qui doit dérober ses charmes à tous les yeux; suivez-la sous les voûtes du temple, et bientôt, au son d'une musique céleste , parmi les effluves suaves de l'encens et des roses blanches , vous la verrez s'approcher de l'autel pour recevoir son Dieu. Cérémonie touchante dont le souvenir protecteur garantit quelque temps l'âme inquiète de la jeunesse du désir d'une autre couronne !

Cependant les baisers d'une mère , l'amour de Dieu ne peuvent empêcher longtemps le cœur de rêver un bonheur ignoré : une fleur , un bouquet offert à propos décideront parfois du choix d'un époux ; au langage

muet de ce premier aveu succéderont les doux entretiens qu'autorise une famille ravie ; enfin le jour de l'hymen arrive, et la fleur d'oranger , image d'une âme virginale et pure, accompagnera jusqu'à l'autel cette insoucieuse jeune fille qui vient, le sourire sur les lèvres, échanger sa vie de plaisirs contre les soucis de la vie matérielle et les tourments de l'amour maternel. Et comment songer à l'avenir dans un moment pareil ! Tout ce qui entoure la jeune mariée n'est-il pas capable de lui faire croire que nous assistons ici-bas à une fête perpétuelle ; à peine sortie du temple dont l'orgue a fait retentir les voûtes sonores, elle viendra s'asseoir à ces tables somptueuses qui semblent un parterre enchauté ; toutes les femmes , la tête parée de fleurs , s'empresseront de la féliciter sur son bonheur ; puis viendra le bal ; cette musique, cette danse, ces mille bouquets dont la fraîcheur éphémère scintille au milieu d'un joyeux tumulte ; tout cela ne peut-il pas tromper l'inexpérience....et l'amour ?

Bientôt, hélas ! le temps traînant après lui les douleurs donnera un démenti terrible à ces apparences flatteuses. La jeune femme deviendra mère ; que de peines alors, que de tourments, que de nuits sans sommeil, que de jours remplis, d'amertume ! jusqu'au moment où échappés aux premiers dangers, les petits êtres.

auxquels elle aura donné naissance pourront balbutier le nom de mère ; ce mot seul peut déjà payer bien des larmes : que sera-ce donc , quand , courbés sous le poids d'un bouquet dont on aura chargé leurs mains débiles les jeunes enfants viendront auprès de leurs parents exprimer ces doux vœux qu'un usage antique et certes bien respectable apprend à formuler le jour de la fête du saint dont on nous a donné le nom. Bonheur ineffable qu'on ne peut comprendre qu'après avoir goûté longtemps cette vie patriarcale de la famille dont les institutions modernes tendent malheureusement à relâcher chaque jour les liens !

Mais rien n'est stable dans l'existence de l'homme, et le bonheur l'est moins que toute autre chose ; nous avons vu les fleurs entourer le berceau de l'enfant , puis apparaître dans tous les actes importants de la vie humaine, maintenant nous les verrons croître sur un tombeau : pieuse et touchante coutume, commune à tous les peuples, et qu'on retrouve à tous les âges de la civilisation. En cultivant avec le respect du souvenir, le coin de terre où reposent des cendres chéries, il nous semble voir dans les fleurs sans cesse renaissantes qui viennent payer nos soins, un sourire de reconnaissance de ceux qui ne sont plus.

Les sauvages de l'Amérique ont une croyance plus

touchante encore : laissons parler à cet égard Chateaubriand, il raconte ce qu'il a vu dans un langage qui donne à tout un prix inestimable :

« Nous passâmes , dit-il , auprès du tombeau d'un enfant,... on l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine pussent attirer dans leur sein l'âme de la jeune créature et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient en entrouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie (1).

Eloignons ces tristes tableaux, qui semblaient ne devoir point éclore sous ma plume à propos des fleurs, et parlons plutôt du rôle que celles-ci ont à remplir dans nos fêtes publiques; je dois mentionner d'abord cette cérémonie touchante, dont les adeptes de la liberté ont su priver nos villes, mais que les campagnes nous

(1) Chateaubriand *Atala*.

offrent encore dans toute sa simplicité primitive : la Fête-Dieu.

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du roi du monde , les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie ; les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné ; tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

« On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois par leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre »(1). Ensuite :

L'étendard de Marie avec lenteur s'avance ;
 Quatre vierges au front couronné d'innocence
 Pressent d'un doigt mystérieux
 Les blancs cordons tombant de la cime argentine,
 Et qui semblent , tendus à la troupe enfantine ,
 La guider au chemin des eieux.
 Sur l'écharpe d'azur qui ceint votre corsage,
 Que votre voile blanc , comme un léger nuage ,

(1) Châteaubriand, Génie du Christianisme.

Voltige au souffle du zépher,
 Jeunes vierges ! chantez, votre voix est sacrée ;
 Chantez encor ! du ciel vous portez la livrée,
 Et pour vous le ciel doit s'ouvrir.

Au céleste banquet où la foi nous convie ;
 Vous reçûtes hier le premier pain de vie,
 Dont vous savourez les douceurs...
 Mais à vos tendres voix murmurant des cantiques :
 D'autres femmes en chœur mêlent leur voix mystique
 Voici venir les saintes sœurs !

C'est vous qui visitez le toit de la misère ;
 La coupe de la vie est pour vous bien amère,
 O saintes sœurs ! chantez pourtant.
 Chantez, ô vous, d'en haut fidèles messagères ;
 Car dans un autre monde, ici bas passagères
 L'éternel bonheur vous attend.

« Après ces groupes, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie, A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires :

enfin le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux. »

» Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs ; les autres, les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage » (1).

Epaisez en riant la corbeille élégante :
 Enfants jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante
 Elles retombent sur vos pas !
 Vos faibles bras à peine ont secoué les langes ;
 Jetez des fleurs, enfants, vous qu'on nomme des anges ;
 Vos mains ne les flétriront pas !

Il semble, en effet, que cette fête ait avec le jeune âge des harmonies secrètes, voyez ces mères avec leurs nourrissons dans leurs bras, ces enfants plus âgés couronnés de feuillage, ils se pressent sous le con-

(1) Chateaubriand. Génie du christianisme.

tact de la sainte hostie, ils assiégent les avenues de l'autel de verdure où le prêtre va reposer son fardeau sacré; le chrétien croit encore entendre ces paroles sortir de la bouche divine : Laissez venir à moi les petits enfants. Puis la pompe éloignée, les fleurs, les feuillages, sont recueillis par une foule avide, qui veut, avec les débris de la fête, emporter à son foyer quelques-unes des bénédictions du ciel.

Tout cela est sublime ! Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des morts pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois.

On pourrait encore citer les Rogations, cette autre fête qui convient si bien aux naïvetés du village ; on voit la foule des paysans accompagner le saint cortège.

Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route :
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau ;

Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;
Et leurs pieds en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,
Et la verte pelouse et les jaunes moissons
Quelquefois au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,
L'Homme du ciel étend ses vénérables mains ;
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée,
Sur les fruits et les blés nouvellement éelos
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs se réjouissent.
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;
Devant eux, autour d'eux tout semble prospérer,
L'espoir guide leurs pas : prier e'est espérer ! (1)

(1) Jacques Delille.



119. Damiens del. et sc.

SERINGA, *Amor fraternel*. ÉGLANTIER, *Passie*

MARGUERITE DES PRÈS, *Hy songrai*.

FUCHSIE *Fragilité*.

Chapitre Troisième.

PRINCIPES FONDAMENTAUX DU LANGAGE DES FLEURS.

Principes fondamentaux du langage des fleurs, tel est, en effet, le texte que je m'étais donné pour ma troisième lettre; car il fallait bien en venir là: que ces principes existassent, que je dusse les créer pour vous, je savais que vous n'étiez pas de ces esprits auxquels on peut faire prendre le change en éloignant par des lenteurs, la solution qu'ils attendent. Aussi, je dois l'avouer, je me grattai bien des fois le sinciput et l'occiput; dans mes promenades solitaires, je heurtai maint eandelabre à gaz, je buttai contre plus d'un trot-

toir, avant que mon esprit absorbé parvînt à faire surgir tout d'une pièce ce problème important : poser les principes fondamentaux du langage des fleurs !

Dans le moment de ma plus grande perplexité, poussé sans doute par mon bon génie ou par le souvenir de l'aventure d'un des héros de M. de Balzac, je pris instinctivement le chemin des quais de la rive gauche de la Seine ; en chevauchant devant ces sanctuaires ouverts aux seuls élus de l'antiquaille, j'aperçus, à travers les vitres, non point une peau de chagrin, mais un petit livre, piqué des vers et fort délabré, sur le vélin duquel un capricieux artiste semblait s'être plu à semer les plus belles fleurs à profusion : m'élançer dans le *sanctum sanctorum* du marchand, déprécier le livre pour en avoir meilleur marché, le payer cent fois sa valeur, tout cela fut l'affaire d'un instant. Lorsque je possédai mon trésor, la réflexion commença à se faire jour dans mon esprit : qu'est-ceci ? me dis-je, vers ou prose ? arabe ou chinois ? La forme gracieusement entortillée des caractères me faisait pencher pour la première supposition ; mais qu'importait pour moi qui ne sais pas plus l'arabe que le chinois ? Toutefois, une seconde idée non moins lumineuse que la première me fit traverser rapidement le pont Polonceau et d'un bond je fus à la Bibliothèque royale où

j'interrogeai chacun sur le contenu de mon précieux manuscrit. Le professeur d'arabe me dit que c'était un livre sanscrit, le traducteur de sanscrit déclara qu'il s'agissait de syriaque, le savant de langue syriaque soutint que mon manuscrit était en persan moderne, un autre prétendit que l'écriture était sûrement coufique ; bref, après avoir parcouru tous les recoins des galeries, remué toute la poudre scientifique et fait vingt fois, à triple étage, le tour du parallélogramme, compris entre les rues Neuve-des-Petits-Champs, Richelieu, Colbert et Vivienne, je sortis un peu moins instruit que je n'étais entré, puisqu'il paraissait résulter des avis combinés de nos illustrations linguistes que mon livre n'était écrit en aucune langue connue..... à la Bibliothèque royale. Désolé, ne sachant plus, comme l'homme qui se noie, à quel brin de roseau rattacher mon espérance, je suivis tristement la place de la Bourse et les Panoramas, espérant, du moins, trouver une distraction à mes ennuis dans le mouvement de la foule et cette douce flanerie que fait naître la vue des étalages brillants du commerce Parisien. En arrivant au boulevard, je me rencontrai face à face avec un vieillard vêtu d'une robe étroite et longue, qu'une ceinture de cachemire serrait autour de ses reins ; ses yeux brillaient sous un bonnet pointu

de fourrure, d'où sortaient quelques mèches de cheveux blancs ondoyants, qui se mêlaient aux flots d'une barbe argentine. Parbleu, Monsieur, lui dis-je, vous paraissez être étranger à l'Europe, pourriez-vous me dire en quelle langue ce livre est écrit? Après avoir jeté les yeux sur l'objet que je tirais de ma poche avec précaution, il les tourna vivement vers moi et plein d'émotion : Demandez, dit-il, aux petits du rossignol s'ils connaissent le langage de leur mère ; ces lignes ont été tracées sur les bords où fut mon berceau et où, bientôt, j'irai chercher une tombe ; elles parlent d'une science à laquelle j'ai dû bien des joies et des douleurs ; c'est le traité du Selam, écrit par l'homme qui sut le mieux lire les secrets de la nature. Si ce n'est point une faiblesse indigne d'un vieillard de jeter un regard sur les traces que ses pas ont laissées sur le chemin de la vie, ah! cédez-moi ce livre qui ne peut vous être bien utile et dont le prix est inestimable à mes yeux, par les doux souvenirs qu'il me rappelle.

Je m'empressai d'assurer le bon vieillard, que je satisferais volontiers à son désir, s'il consentait à m'éclairer sur le contenu du livre, et y joindre les enseignements de son expérience ; le marché fut bientôt conclu, et je ne crois pouvoir mieux faire que de vous transmettre l'extrait de nos conversations.

PREMIER DIALOGUE.

Le vieillard. — Vous venez à moi, mon fils, pour vous instruire, c'est-à-dire pour chercher la vérité, mais, dites-moi, avez-vous d'abord pénétré votre esprit des sages préceptes qu'un de vos plus grands philosophes s'est plu à dérouler dans une fable ingénieuse (1) ? Tout homme, dit-il, est obligé de chercher la vérité pour son propre bonheur; il doit la chercher avec un cœur simple, car les sens et l'esprit peuvent se tromper; mais un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais. Ce n'est point, ajoute-t-il, parmi les hommes qu'il faut chercher la vérité, mais dans la nature. La nature est la source de tout ce qui existe; son langage n'est point inintelligible et variable comme celui des hommes et de leurs livres. Les hommes font des livres, mais la nature fait des choses. Fonder la vérité sur un livre, c'est comme si on la fondait sur un tableau ou sur une statue qui ne peut intéresser qu'un pays, et

(1) La chaumière indienne.

que le temps altère chaque jour. Tout livre est l'art d'un homme, mais la nature est l'art de Dieu.

Moi. — Les préceptes que vous me rappelez sont chers à mon cœur; c'est à leur étude que je dois le peu que je vauz, et, si vous daignez m'instruire, j'espère que vous n'aurez pas le regret d'avoir semé des perles fines devant un crocodile.

Le vieillard. — A merveille; c'est qu'en effet, mon fils, la nature va me fournir les moyens de redresser les erreurs dont vos livres fourmillent. Rien n'est véritablement plus curieux, pour quiconque a lu dans les fleurs, que de voir les efforts de vos auteurs les plus spirituels pour forcer des créatures simples et pures à se plier aux formules pompeuses, aux périodes ronflantes d'une littérature ampoulée. Singulière erreur! Le langage de l'ame est concis; il n'admet point l'enflure. Entre deux hommes, l'un qui parle beaucoup, l'autre qui sait se taire, ne soyez pas embarrassé pour choisir celui qui pense: deux amis qui souffrent sont quelquefois des heures entières sans se parler. Quelle conversation vaudrait ce commerce de la pensée dans la langue muette du malheur (1). D'ailleurs, pour se rendre compte de la simplicité qui doit régner dans

(1) Chateaubriand, pensées, réflexions et maximes.

une correspondance florale, il suffit de remonter aux sources de la science symbolique. Son origine, a dit un sage (1), se perd dans la nuit des temps, et semble se rattacher au berceau de l'humanité; les plus anciens cultes en subirent la loi; les arts du dessin, l'architecture, la statuaire et la peinture naquirent sous son influence, et l'écriture primitive fut encore une de ses applications.

Les premiers hommes, pour exprimer des idées abstraites, empruntaient des images à la nature qui les environnait; par une intuition surprenante, ils attachaient à chaque race animale, à chaque espèce, aux plantes, aux éléments, les idées de beauté, de laideur de bien ou de mal, d'affection ou de haine, de pureté ou de souillure, de vérité ou d'erreur.

Ces pères de l'humanité ne comparaient pas, mais ils nommaient les idées par leurs correspondances dans le monde matériel. L'écriture primitive, image de la primitive parole, fut uniquement composée de caractères symboliques. L'exemple de l'Égypte, du Mexique, de la Chine, le démontre. Dans ce dernier pays il existe encore un alphabet composé de fleurs et de

(1) Frédéric Portal, les symboles des Égyptiens, comparés à ceux des Hébreux.

différentes autres parties de la plante ; et, si chez vous les fleurs sont devenues lettres closes pour le plus grand nombre, c'est, je le répète, parce que leur langage a été rendu inintelligible par vos écrivains.

Moi. — Vous allez m'effrayer, mon père, faudra-t-il donc toute une nouvelle étude.... de pénibles labeurs....

Le vieillard. — Eh non ! enfant ; oublier, c'est tout ce que je vous demande. Au surplus, je vais remplir mon engagement en traduisant le livre que vous avez bien voulu me céder ; il ne tiendra qu'à vous de faire ensuite tel usage qu'il vous plaira des préceptes qu'il enseigne.

Les fleurs, dit l'auteur en commençant, ont été employées de trois manières par les anthogrammates, savoir : Tropiquement, énigmatiquement et phonétiquement ; quand on désigne la richesse par du blé, la solitude par la bruyère commune, on fait usage d'autant de gracieuses méthonymies ; c'est-à-dire qu'on symbolise l'effet par la cause, le contenant par le contenu. En choisissant le narcisse pour peindre l'égoïsme, la pivoine pour signifier la honte, le gouet commun pour peindre l'ardeur, on a imaginé de véritables énigmes, dont le sens est caché pour ceux qu'une étude spéciale de la mythologie ou de la physiologie

végétale n'a pas instruits du sort de l'ingrat amant d'écho, des malheurs de la nymphe Pœonia, ou enfin de cette circonstance particulière de l'organisation d'un arum qui s'échauffe au moment de la fécondation ; enfin, quand on a peint les soucis par le souci commun, la pensée par une pensée, l'emploi a été purement phonétique ou homonymique. Voilà pour l'analyse ; passons à la synthèse.

Il ne suffit pas de savoir quelle est la signification emblématique assignée par l'usage à telle ou telle fleur, il faut encore pouvoir varier les circonstances de l'emploi de celle-ci de telle sorte qu'elle exprime exactement les diverses modifications de la pensée ; en un mot, il faut, de toute nécessité, connaître les règles de la grammaire florale. Elles sont simples et peu nombreuses.

Substantif. Ce nom ayant pour objet de désigner tout ce qui existe de soi-même, mais d'une manière générale et indéterminée, il conviendra de le rendre toujours par une fleur avec sa tige et ses feuilles, c'est-à-dire dans l'état où la nature nous l'offre le plus souvent, exemple : une rose jaune garnie de feuilles, infidélité ; un roseau , musique.

Adjectif. Il indique la qualité ou la manière d'être du substantif ; seul il n'a donc rien de fini pour l'esprit,

il donne une idée encore plus vague que le substantif: comme pour exprimer celui-ci on emploiera les fleurs symboliques dans leur état naturel, c'est-à-dire avec leurs feuilles, mais on aura soin de les doubler; exemple : deux roses jaunes avec leurs feuilles, infidèle ; deux fleurs de joubarbe avec leurs feuilles, bienfaisant.

Verbe. Le verbe est la parole par excellence; il entre dans toutes les phrases pour être le lien de nos pensées, et exprimer le rapport qu'elles ont au présent, au passé et au futur.

On rendra le verbe dans toutes ses modifications par la fleur avec son pédoncule dégarni de feuilles ; c'est-à-dire la fleur seule et nue.

Les temps se désignent ainsi :

Présent : Une fleur épanouie.

Passé : Une fleur avec sa graine ou, lorsqu'il y a impossibilité de trouver celle-ci, dégarnie de quelques pétales,

Futur : Une fleur et son bouton.

Infinitif : Deux fleurs semblables, dépourvues de leurs feuilles.

Impératif : Trois fleurs dans le même état.

Conditionnel : Ce temps ne peut s'exprimer que par un rameau de la plante symbolique, encore dépourvu.

de fleurs, et que l'on joint à la fleur symbolique elle-même ; exemple : fleur de prunier accompagnée d'un rameau feuillé : *si vous aviez promis* ; fleur de véronique élégante avec ses feuilles : *fidélité* (traduire pour l'élégance , *d'être fidèle*) fleur de seringa avec son fruit et une branche feuillée : *je vous aurais aimé d'amour fraternel*.

Il reste à indiquer le moyen de désigner les pronoms personnels ; la feuille séparée de la tige est destinée à jouer ce rôle ; exemple :

Je ou *moi* : une feuille unique.

Tu ou *toi* : deux feuilles.

Il ou *lui* : trois feuilles.

Nous : quatre feuilles.

Eux ou *ils* : cinq feuilles.

Ici, poursuit le vieillard , le texte du manuscrit est interrompu par de nombreuses figures servant à indiquer la manière la plus gracieuse de former les groupes symboliques ; ce sont probablement ces remarquables peintures qui ont attiré votre attention sur l'ouvrage.

Moi—je dois l'avouer, mon père, dans cette circonstance j'ai fait à peu près, comme les enfants qui jugent du mérite d'un livre par l'abondance des images qu'il renferme. — Mais permettez ; tout en saisissant les idées simples de notre auteur, il est un point sur

lequel je crois devoir vous demander des éclaircissements. Le pronom s'exprime par des feuilles de la plante symbolique détachées et jointes à la fleur ; mais, quand il faut employer deux pronoms, ne peut-on craindre une sorte de confusion ? Ainsi, par exemple, si je voulais dire à quelqu'un, je vous aime d'une amitié durable, comment exprimer le second pronom personnel ?

Le vieillard. — Vous raisonnez, mon ami, comme un homme habitué au langage du monde, et vous ne songez point quel charme prête à celui des fleurs les lacunes mêmes qu'il laisse à remplir ; je vous le répète, il ne s'agit point de chercher ici l'élégance des formes, mais leur rapidité ; eh bien ! le selam peut-il vouloir s'adresser à un autre que celui qui le reçoit ? Le commerce de l'amitié ou de l'amour n'exclut-il pas l'admission des tiers ? Traduisons donc votre phrase ; j'aime, verbe à la première personne du présent : une fleur de myrte épanouie et sans feuilles, accompagnée à sa base d'une feuille détachée ; d'une amitié ou d'amitié, substantif : branche de lierre ; durable, adjectif : deux fleurs de cornouiller avec leurs feuilles. J'aime d'amitié durable, qui ? Nécessairement vous à qui je viens l'exprimer par des fleurs. Le pronom qui sert à désigner la personne à qui l'on parle

peut donc rester sous-entendu toutes les fois qu'il n'est pas déterminatif du verbe. Du reste, quand on veut bien s'aider de la double opération de l'analyse et de la synthèse, on arrive aisément à comprendre ou à composer un sélam. La nécessité peut quelquefois hâter singulièrement nos progrès à cet égard : en voici la preuve : j'étais jeune alors, et peu initié encore aux finesses du langage des fleurs ; parcourant seul des pays divisés par les discordes d'une multitude de chefs ambitieux, je fus pris pour un espion et retenu captif dans une petite bourgade que le sort des armes avait récemment maltraitée ; l'homme inculte est méchant quand il est malheureux ; ma mort fut résolue par forme de représaille ; pendant que j'attendais mon sort, je vis un jour tomber à mes pieds l'armoise et le souci pluvial : l'un signifiait *présage*, l'autre *bonheur*, en fallait-il davantage pour ranimer en moi l'espoir de la liberté ? Je m'accrochai aux barreaux de l'étroite ouverture qui me servait de croisée , et j'aperçus une jeune fille qui fuyait ; son doigt, placé sur sa bouche, semblait m'inviter à la prudence ; je ne pus cependant m'empêcher de rester assez de temps dans la position que j'avais prise pour bien considérer celle qui s'intéressait à mon bonheur ; elle était belle, mais je ne sais quoi de triste empreint sur sa physio-

nomie, inspirait la pitié et semblait indiquer qu'elle était malheureuse. La journée suivante se passa sans que je visse ma libératrice ; car c'est ainsi que mon cœur aimait à la nommer : Enfin, vers le milieu de la nuit j'entendis l'homme qui gardait la porte de ma prison, s'écrier d'une voix brusque : Eh quoi ! folle, es-tu donc amoureuse de l'homme qui doit mourir ? Que veut dire ce Selam, donne-le-moi ; mais, agile, la jeune fille s'élança, et ce second bouquet suivit la route qu'avait prise le premier. Avec quelle impatience j'attendis le jour ! L'odorat, le tact, cherchèrent mille fois à deviner ce que les yeux seuls pouvaient lire ; enfin, aux premiers rayons du soleil, je découvris l'ériné des Alpes, le laitron de Laponie, le peuplier noir, le fenouil et le prunier sauvage ; leur disposition exprimait : jeudi, à une heure de la nuit, le courage et la force te rendront indépendant. Jeudi était le lendemain ; comme les heures me parurent longues ! de combien de minutes elles eussent été composées si j'avais dû supputer d'après le battement de mes artères ! Enfin l'instant arriva. J'avais entendu tour à tour le bruit des armes, celui plus pacifique des verres, et tout semblait replongé dans le silence, lorsqu'un craquement, dans le coin le plus obscur de mon réduit, attira mon attention ; une porte secrète venait de s'ouvrir, et la jeune fille

au Selam entra d'un air déterminé ; elle remit un poignard entre mes mains ; puis, allumant un tas de branchages qu'elle avait apporté, elle m'entraîna, quand elle vit les flammes gagner la toiture ; nous étions déjà loin avant que l'alarme fût répandue ; les gardes dormaient du sommeil de l'ivresse.

Quand nous fûmes au milieu des bois, ange du ciel, dis-je à ma libératrice, tu vas me suivre, la vie que tu m'as rendue sera désormais dévouée à la tienne.—Non, reprit-elle, cela ne se peut ; tu ne connais pas la tâche que je me suis imposée ! la mort seule pourra m'en délivrer. Enfant, je fus, comme toi, traînée en esclavage ; pour éviter le sort qui m'attendait, j'eus le courage de feindre la folie, et je vécus au milieu de ces hordes que je déteste, environnée du moins d'une pitié respectueuse ; mais si j'ai flétri mon existence par ce triste mensonge, e'était moins pour conserver des jours qui ne sont rien, que pour me consacrer au bonheur de dérober à ces barbares une partie des captifs que leur accorde la guerre ; ils n'osent punir la folie des entreprises audacieuses qu'ils lui voient quelquefois tenter, ils n'osent surtout la soupçonner des ruses qu'elle emploie pour remplir ses desseins ; va donc, fuis : moi, je retourne dans ma cabane feindre un sommeil que je ne goûte jamais, et demain, pauvre folle, j'irai

demander, d'un air stupidement barbare, si les flammes ont respecté tes os.

Je ne pus que serrer avec reconnaissance la main de la jeune fille, et pour lui obéir, je m'éloignai rapidement, roulant dans mon esprit des projets de vengeance ; mais la raison fit bientôt évanouir ces vaines chimères, et il ne me resta, de cette aventure, qu'une double reconnaissance au cœur : pour la jeune fille qui avait consacré sa vie tout entière au soulagement de ses frères, et pour Dieu qui lui avait donné dans les fleurs un moyen secret et facile de communiquer avec ceux sur lesquels devait s'exercer sa charité.



DEUXIEME DIALOGUE.

Moi. — Vous m'avez éclairé, mon père, sur les premiers mystères du selam, mais il reste encore bien des points sur lesquels mon esprit n'est qu'à demi satisfait ; ainsi, selam, si je ne me trompe, veut dire *lettre par signes* ; mais, à part cette correspondance entre deux personnes éloignées, n'en peut il exister une autre, immédiate, rapide comme la parole et qui ne permette pas de grouper les fleurs d'après les règles que vous avez exposées ?

Le vieillard.— Sans nul doute ; il peut arriver, dans mainte circonstance, que les fleurs nous servent à nous communiquer des pensées que nous voulons dérober à un tiers ; c'est alors seulement que l'on peut employer le mode indiqué dans tous vos traités, et développé avec tant d'esprit par M^{me} Charlotte de la Tour, et par M^{me} Leneveux.

Les temps du verbe s'expriment ainsi : le présent, en tenant la fleur symbolique à la hauteur du cœur.

Le passé, en la présentant le bras incliné vers la terre,

Le futur, en la portant à la hauteur des yeux.

Pour désigner les personnes on tient les fleurs droi-

tes et de la main droite pour dire je ou moi ; penchées à gauche et de la main droite pour exprimer tu ou toi ; et enfin droites de la main gauche pour signifier il ou lui. Pour donner au symbole une valeur contraire de celle qui lui est assignée par l'usage, il suffit de tenir la fleur renversée. Ainsi la branche de myrte, dont la signification est amour, pourra peindre la haine quand elle sera présentée dans la position que je viens d'indiquer.

Moi. — J'avais trouvé dans les auteurs cette manière de modifier l'expression de selam, et j'attendais impatiemment que vous me disiez si elle était admissible, ou, dans le cas contraire, d'où provenaient ses défauts.

Le vieillard. — Vous avez fort bien fait d'attendre, car la patience est la mère des bonnes études. Une instruction trop précipitée a l'inconvénient de manquer de logique et de clarté ; elle peut produire sur l'esprit le même mal qu'un repas pris à la hâte produit sur l'estomac. Il étouffe et ne nourrit pas.

Vos auteurs, dites-vous, ont indiqué cette manière de modifier l'expression du selam ; c'est déjà une erreur. Le selam est une lettre, c'est-à-dire la représentation de la pensée d'une personne absente ; or, vous semblerait-il possible de concilier le fait de l'ab-

sence de celui qui parle , avec la télégraphie dont je viens de vous expliquer les signes ? Non, certes ; il faut donc l'avouer, vos anthologistes n'ont eu aucune idée du selam et leurs enseignements laconiques s'appliquent uniquement à la conversation florale. Si , moins préoccupés de la forme de leurs livres , ils eussent songé à perpétuer les secrets de la science qu'ils voulaient enseigner, il n'est point douteux qu'ils fussent arrivés à reconnaître que les moyens qu'ils avaient décrits étaient impraticables : j'aurais défié la célèbre Glycera, dont la réputation, comme fleuriste, s'est conservée des Grecs jusqu'à nous, de composer un gracieux bouquet en y mêlant des fleurs dans la position renversée.

Mais revenons au selam, car lui seul est soumis à des règles invariables, tandis que celles de la conversation florale se modifient suivant les circonstances et le degré d'intelligence de ceux qui s'y livrent. Le selam , dis-je , ne se compose point uniquement de fleurs. Sans prétendre qu'il faille suivre le mode adopté en Turquie, où il se forme avec mille objets différents comme des gommes, des fruits, de l'ambre, des étoffes. je voudrais autant que possible vous faire comprendre comment il a été composé dans sa pure origine.

D'abord il lui faut un lien, et celui-ci, tout en maintenant la position d'ensemble du bouquet, doit servir à en désigner les différents membres; aussi, quand on reçoit un selam, faut-il le défaire avec soin et placer devant soi, de droite à gauche, les fleurs, les groupes, enfin toute plante ou partie de plante qui se présente librement quand on déroule le ruban qui servait à fixer le tout; lorsqu'on est arrivé de cette manière à la fleur centrale, on peut commencer à lire dans le sens ordinaire, c'est-à-dire de gauche à droite.

Pour lire un bouquet, le mode le plus facile est sans contredit de tourner le lien de gauche à droite; mais si l'on veut donner au selam une signification contraire à celle qui lui est naturelle, on tourne de droite à gauche l'ensemble du ruban, si tout le bouquet a une signification inverse, ou seulement la partie qui retient le groupe auquel on veut donner celle-ci. Dans ce dernier cas, il faut avoir bien soin, en défaisant le selam, de placer le groupe isolé dans une situation renversée afin de ne point se méprendre plus tard sur les sentiments qu'il exprime. Le lien peut contribuer à augmenter la valeur des symboles par ceux qu'il affecte lui-même. « Les couleurs que la terre étale à nos yeux, dit Mahomet, sont des signes manifestes pour ceux qui pensent. » Pour vous faire mieux comprendre ceci, je vais

entrer dans quelques explications sur la symbolique des couleurs. L'étude de l'histoire et des monuments nous apprend que les couleurs eurent la même signification chez tous les peuples de la haute antiquité ; cette conformité indique une commune origine qui se rattache au berceau de l'humanité, et trouve sa plus haute énergie dans la religion de la Perse. En remontant à l'invention de l'écriture on voit que la couleur fut le premier moyen de transmettre la pensée et d'en conserver la mémoire. Les quipos du Pérou et les cordelettes de la Chine, teints de diverses nuances, formaient les archives religieuses, politiques et administratives des ces peuples enfants. Les hiéroglyphes furent l'apogée et le dernier terme de cette écriture symbolique.

Le christianisme rendit une nouvelle énergie à la langue des couleurs : les peintures des églises, comme les peintures de l'Égypte, eurent, dans le principe, une double signification ; l'une apparente pour le vulgaire, l'autre qui cachée s'adressait aux croyances mystiques et ne pouvait être comprise que par le petit nombre des initiés à la science des symboles. Bientôt l'ère aristocratique commença ; la symbolique, bannie de l'église, dut se réfugier à la cour ; dédaignée par la peinture qui devient un art, on la retrouve dans le

blason. Enfin, la galanterie des Maures et leur mysticisme amoureux vinrent fermer l'ère aristocratique, et donner naissance à la langue populaire des couleurs, qui s'est conservée jusqu'à nos jours; en voici les principes les plus généraux :

BLANC.

Emblème. — BONNE FOI, CANDEUR, PURETÉ, INNOCENCE.

Les prêtres de l'antiquité étaient vêtus de blanc; c'est encore la couleur adoptée par le chef de l'église catholique. Les Romains portèrent le deuil en blanc sous les empereurs. Le nom de candidat vient de ce que ceux qui aspiraient aux faveurs populaires, dans l'ancienne Rome, étaient dans l'obligation de se distinguer par une robe blanche ou blanchie avec de la craie. Les mystes portaient des vêtements blancs, et les néophytes de la primitive Église devaient revêtir la robe blanche pendant les huit jours qui précédaient leur baptême. Les jeunes filles cathécumènes la portent encore aujourd'hui.

Le blanc, symbole de la divinité et du sacerdoce, représente la sagesse divine; appliqué à la jeune fille,

il dénote la virginité; à l'accusé, l'innocence; au juge, la justice, signe caractéristique de la pureté.

ROUGE.

Emblème. — PUDEUR, AMOUR, CANDEUR.

Le rouge représente l'ardeur ou le feu. En Chine, cette couleur est consacrée à la religion, et le deuil porté par les enfants est un sac de chanvre d'un rouge éclatant. L'Amour a toujours été symbolisé par l'enfance et la couleur rouge. Les enfants de chœur sont encore aujourd'hui vêtus d'écarlate. Le labarum était de la même couleur. Le costume rouge des prêtres représente l'amour divin comme le manteau pourpre des rois fut l'emblème de la puissance de Dieu ou du droit divin. Les patriciens avaient seuls, à Rome, le droit de se vêtir de rouge, et le code Justinien condamnait à mort l'acheteur et le vendeur d'une étoffe de pourpre. La couleur rouge étant celle du sang devint l'emblème de la pudeur qui colore le visage. C'était sans doute par ce motif que Diogène nommait le rouge la couleur de la vertu.

BLEU.

Emblème. — FIDÉLITÉ, LOYAUTÉ, PURETÉ DE SENTIMENTS, SAGESSE.

L'azur fut le symbole de l'immortalité humaine. Le grand-prêtre de l'Égypte était revêtu , dans les mystères, d'une robe bleu-céleste, parsemée d'étoiles d'or; les mêmes ornements se retrouvent dans le pectoral d'Aaron et sa robe hyacinte. Ce costume des souverains pontifes les désignait comme les gardiens de la vérité éternelle. En Chine , le bleu est la couleur affectée aux morts. Des scarabées en pierres bleues ornaient les anneaux que devaient porter les guerriers égyptiens ; ces anneaux étaient l'emblème du serment de fidélité prêté par les soldats. Dans le blason , le bleu signifie chasteté , loyauté, fidélité et bonne réputation.

JAUNE.

Emblème. — GLOIRE CHEZ LES ANCIENS, INFIDÉLITÉ CHEZ LES MODERNES.

Le soleil, l'or et le jaune étaient les symboles de l'in-

telligence humaine éclairée par la révélation divine. St Pierre, gardien de la doctrine sacrée fut représenté, par les miniaturistes du moyen âge, avec la robe jaune-doré, emblème de la foi. Cette couleur a la même signification, en Chine.

La symbolique du moyen âge conserva avec pureté les traditions antiques sur la couleur jaune. Les Maures en distinguaient les deux significations par deux nuances différentes ; le jaune doré exprimait sage et de bon conseil, et le jaune pâle trahison et déception. Dans le blason, l'or est l'emblème de l'amour, de la constance et de la sagesse, et de nos jours le jaune dénote encore, par opposition, l'inconstance, la jalousie et l'adultère.

Dans plusieurs pays la loi ordonnait aux juifs de se vêtir de jaune parcequ'ils avaient trahi le seigneur ; en France on barbouillait avec la même couleur la porte des traîtres ; sous François 1^{er}, Charles de Bourbon encourut cette flétrissure pour crime de félonie.

VERT.

Emblème. — ESPÉRANCE.

En Chine, le vert désigne l'orient, le printemps et la charité. Dans l'antiquité il était consacré à Vénus, à

Neptune et aux Nymphes Marines. Le Christianisme a fait aussi du vert le symbole de la charité. Saint Jean est presque toujours représenté avec une robe verte. Chez les Maures le vert désignait l'espérance, la joie et la jeunesse. De même dans l'art héraldique le sinople signifie civilité, amour, joie et abondance.

NOIR.

Emblème. — DEUIL, DOULEUR, DÉSESPOIR.

Le deuil porté en noir se rattache aux plus anciennes traditions religieuses ; la Génèse des Parses, le Boun-Dehesch, dit que le premier homme et la première femme, trompés par Ahriam, succombèrent à la tentation ; après leur chute ils se couvrirent d'habits noirs. Un corbeau vient annoncer à Apollon l'infidélité de son amante ; cet oiseau était blanc ; messager de deuil, son plumage et celui de sa race sont revêtus de la couleur noire. Le noir désignait chez les Maures la douleur, le désespoir, l'obscurité et la constance. Dans le blason, le sable (ou noir) signifie prudence, sagesse et constance dans la tristesse et les adversités.

Tels sont, mon fils, les principaux emblèmes des couleurs ; je dis les principaux, car vous comprendrez

facilement que du mélange de ces différentes teintes on peut former mille nuances dont la valeur procède des radicaux dont elles sont composées.

C'est ainsi que du rouge et du blanc se forme le rose, symbole de jeunesse et d'amour; du rouge et du bleu, le violet, couleur consacrée aux martyrs et qui fut adoptée pour le deuil des personnages de haut rang; cette couleur est celle de la passion du Christ, et elle désigne l'amour de la vérité.

L'orangé, composé de jaune et de rouge eut, dès la haute antiquité, la signification de révélation de l'amour divin. Les muses portaient la robe safranée; l'orangé fut aussi le signe du mariage indissoluble; l'épouse du flamen dialis, ou prêtre de Jupiter, couvrait son front d'un voile de cette couleur, et le divorce lui était interdit; c'était pour cette raison que les fiancées portaient le flammeum, ou voile couleur de flamme et jaune, comme un heureux présage de la durée des liens qu'elles allaient contracter. Dans la langue héraldique l'orangé devint l'emblème de la dissimulation et de l'hypocrisie.

Le tanné, mélange de rouge et de noir, est le symbole de l'amour infernal et de la trahison : les Maures, en l'alliant à d'autres teintes, leur donnaient un sens

néfaste comme l'indique cette liste empruntée à Gassier.

Blanc et tanné. — Suffisance.

Rouge et tanné. — Toute force perdue.

Vert et tanné. — Rire et pleurer.

Noir et tanné. — Tristesse ; la plus grande douleur.

Bleu et tanné. — Patience en l'adversité.

Incarnat et tanné. — Bonheur et malheur.

Violet et tanné. — Amour non permanent.

Gris et tanné. — Espérance incertaine , patience par force, confort en douleur.

Tanné et blanc. — Repentir, innocence simulée, justice troublée et joie feinte.

Tanné et rouge. — Courage feint, souci trop âpre, douleur trop furieuse.

Tanné et violet. — Amour troublé, loyauté menteuse.

Gris tanné et violet. — Déloyauté, ou espoir en dolentes amours.





Folia sup

Aug. Duméril del et sc

ACACIA, *Cogawee*. BLEUET, *Deliculisso*.

Chapitre Quatrième.

HISTOIRE ET POÉTIQUE DES FLEURS.

Je crois, madame, devoir borner à ce qui précède l'analyse des conversations instructives du vieillard dont le hasard m'avait si heureusement procuré la connaissance ; dans la multitude des faits qu'il daigna me communiquer, il en est trop qui s'éloignent du sujet dont vous voulez vous occuper, pour que je hasarde de vous les rapporter maintenant. D'ailleurs, il est tant d'ingrats aujourd'hui que je puis bien venir en augmenter la foule sans faire crier au scandale ; que voulais-je ? Obtenir une grammaire du langage des fleurs

Mon honnête oriental, il est vrai, pourrait bien revendiquer à lui seul l'honneur de celle que je vous ai transmise, mais qu'importe ; actuellement entre lui et moi tout peut être dit ; il a mon livre , j'ai sa science, nous sommes quittes ; que Dieu lui prête vie et santé.

Je ne sais si vous approuverez cette petite morale toute de mode ; mais je pense, du moins, que vous applaudirez au projet que j'ai formé d'abandonner momentanément la partie didactique de mon travail pour arriver à vous entretenir de quelques uns des faits qui se rattachent à l'histoire des fleurs : Ces êtres aimables qui naissent et meurent dans l'espace d'un jour ont cependant leurs archives curieuses et même leur archéologie ; avant que les Neumann , les Noisette les Cels existassent, l'horticulture était déjà en honneur, et ce qu'il importe d'ajouter, c'est qu'elle l'était précisément à cause de la valeur symbolique des êtres dont elle opérait la multiplication. Dans ce monument de profonde érudition, où Barthélemy a réuni toute l'Encyclopédie des connaissances grecques, nous trouvons le passage suivant ; c'est Anacharsis qui parle :

« Dans le jardin des fleurs nous vîmes successivement briller les narcisses, les jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les roses de diverses espèces et toutes sortes de

» plantes odoriférantes. Vous ne serez pas surpris ,
 » me dit Euthymène , du soin que je prends de les
 » cultiver ; vous savez que nous en parons les temples ,
 » les autels , les statues de nos dieux ; que nous en
 » couronnons nos têtes dans nos repas et dans nos cé-
 » rémonies saintes ; que nous les répandons sur nos
 » tables et sur nos lits ; que nous avons même l'at-
 » tention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont
 » le plus agréables. »

En tous temps et partout les fleurs ont été aimées et étudiées avec soin ; comment eu aurait-il été autrement ?

Dans leurs plus légers mouvements
 L'observateur voit un présage :
 Celle-ci, par son doux langage,
 Indique la fuite du temps
 Qui la flétrit à son passage.
 Sous un ciel encor sans nuage,
 Celle-là, prévoyant l'orage,
 Ferme ses pavillons brillants ;
 Et sur les bords d'un frais bocage,
 Sommeille au bruit lointain des vents.
 Si l'une, dès l'aube éveillée,
 Annonce les travaux du jour,
 Et sur la prairie émaillée,
 S'ouvre et se ferme tour à tour,

L'autre s'endort sous la feuillée,
 Et du soir attend le retour
 Pour marquer l'heure de l'amour,
 Et les plaisirs de la veillée.
 Le villageois, le laboureur
 Y voit le sort de sa journée ;
 Le temps, le calme, la fraîcheur,
 Les biens et les maux de l'année,
 Il lit toute sa destinée
 Dans le calice d'une fleur (1).

N'allez pas, au moins, prendre ceci pour une hyperbole poétique; l'observation a permis de composer un véritable calendrier floral dont voici les éléments :

Désignation florale des mois de l'année.

Janvier, Hellebore noir (*helleborus niger*).
 Février, Daphné, bois gentil (*daphne mezereum*).
 Mars, Soldanelle des Alpes (*soldanella alpina*).
 Avril, Tulipe odorante (*tulipa suaveolens*).
 Mai, Spirée filipendule (*spiræa filipendula*).
 Juin, Coquelicot (*papaver rhæas*).
 Juillet, Petite centaaurée (*chironia centaurium*).

(1) Aimé Martin, Lettres à Sophie.

Août, Scabieuse tronquée (*scabiosa succisa*).

Septembre, Cyclame d'Europe (*cyclamen europæum*.)

Octobre, Millepertuis de la Chine (*hypericum sinense*).

Novembre, Ximénésie encelioïde (*ximenesia encelioides*).

Décembre, Lopésie à grappes (*lopegia racemosa*).

Les sauvages eux-mêmes, dans leurs solitudes, ont imaginé, pour marquer le temps destiné à leurs travaux, d'employer les moyens que la Providence a mis à leur portée ; ils ont divisé l'année en mois lunaires, et désigné chacun de ceux-ci par un nom qui exprime le phénomène naturel le plus frappant qui se produit pendant la révolution de l'astre des nuits.

Calendrier naturel des sauvages de l'Amérique.

Juin, la lune des fraises.

Juillet, la lune des fruits brûlés, ou des cerises.

Août, la lune des feuilles jaunes.

Septembre, la lune des feuilles tombantes, ou de la folle avoine.

Octobre, la lune de la fin de la folle avoine.

Novembre, la lune du chevreuil, ou de la neige.

Décembre, la lune du chevreuil qui jette ses cornes.

Janvier, la lune du grand esprit.

Février, la lune des aigles qui arrivent.

Mars, la lune de la neige dureie.

Avril, la lune du gibier.

Mai, la lune des nids et des fleurs.

Les années se comptent par neiges ou par fleurs : le vieillard et la jeune fille trouvent ainsi le symbole de leurs âges dans le nom de leurs années.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous devons à Linné la première observation du phénomène, connu sous le nom de sommeil des plantes ; je vous ai déjà parlé de ce fait (1) : mais ce curieux phénomène a permis de composer une véritable horloge de Flore dont je crois devoir vous indiquer ici les éléments.

Horloge de Flore.

- Minuit. — Le cactier de Jamaïque (*cactus grandiflorus*). Il ferme sa corolle à minuit et l'ouvre entre neuf et dix heures du soir.
- Une heure. — Le laiteron de Laponie (*sonchus Laponicus*) ferme sa corolle à une heure et l'ouvre à sept.

(1) Botanique à l'usage des dames et des jeunes personnes, 2^e promenade, page 56.

- Deux heures. — Le salsifis jaune (*tragopogon luteum*). Il ouvre sa corolle à deux heures.
- Trois heures. — Le galant du jour (*cestrum diurnum*); le liseron de Portugal (*convolvulus tricolor*); la grande pieride (*picris magna*).
- Quatre heures. — Le liondent aux racines tubéreuses (*leontodon tuberosum*); la crépide des toits (*crepis tectorum*); la cupidone bleue (*catananche cœrulea*); la chicorée sauvage (*cichorium intybus*).
- Cinq heures. — Le laiteron commun (*sonchus oleraceus*); le pavot à tige nue (*papaver nudicaulis*); l'hémérocalle fauve (*hemerocallis fulva*).
- Six heures. — La porcelle tachée (*hypochæris maculata*); le laiteron de Tanger (*picridium tingitanum*); l'épervière en ombelle (*hieracium umbellatum*); la crépide rouge (*crepis rubra*); l'épervière des murailles (*hieracium murorum*); le laiteron des champs (*sonchus savensis*).

- Sept heures. — Le souci des jardins (*calendula officinalis*); les nenuphars (*nymphæa alba, lutea*); la laitue cultivée (*lactuca sativa*); la phalangère rameuse (*phalangium ramosum*).
- Huit heures. — L'épervière à fleurs jaune-pâle (*hieracium auricula*); le mouron des champs (*anagallis arvensis*); le souci des pluies (*calendula pluvialis*).
- Neuf heures. — Le souci des champs (*calendula arvensis*); l'othonne violière (*othonna cheirifolia*); l'épervière d'Autriche (*hieracium chondrilloïdes*); le mouron rouge (*anagallis rubra*).
- Dix heures. — La sabline à fleurs rouges (*arenaria rubra*); la ficoïde à fleurs vertes (*mesembrianthemum viridiflorum*) et beaucoup de labiées.
- Onze heures. — L'ornithogale, dame d'onze heures (*ornithogalum umbellatum*); la ficoïde napolitaine (*mesembrianthemum neapolitanum*).

- Midi — La ficoïde glaciale (*mesembrianthemum crystallinum*).
- Une heure. — L'œillet prolifère (*dianthus prolifer*) ferme sa corolle à une heure et l'ouvre à huit heures du matin.
- Deux heures. — L'oreille de rat (*hieracium pilosella*) se ferme à deux heures et s'ouvre à six heures du matin.
- Trois heures. — Le pissenlit taraxacoïde (*leontodon taraxacoides*) se ferme à trois heures et s'ouvre entre quatre et cinq du matin.
- Quatre heures. — La belle de nuit dichotome (*mirabilis dichotoma*) ouvre sa corolle.
- Cinq heures. — La belle de nuit du Pérou et celle du Mexique (*mirabilis jalapa*, *M. longiflora*).
- Six heures. — Le géranium triste (*geranium triste*) et le *geranium dancifolium* du cap.
- Sept heures. — Le galant de nuit (*cestrum nocturnum*) de l'Amérique du sud ; le nyctérium des Canaries (*nycterium cordifolium*).
- Huit heures. — La ficoïde nocturne (*mesembrianthemum noctiflorum*).

Neuf heures. — L'arbre triste du Malabar (*Nyctanthes arbor tristis*).

Dix heures. — La belle de jour (*convolvulus purpureus*).

Onze heures. — Le siléné fleur de nuit (*silene nocturna*).

Les anciens n'ayant aucun moyen naturel de désigner les heures de la journée, avaient imaginé une horloge que je mentionne ici pour mémoire :

La première heure, un bouquet de rose épanouies.

La deuxième, un bouquet d'héliotrope.

La troisième, un bouquet de roses blanches.

La quatrième, un bouquet d'hyacinthe.

La cinquième, quelques citrons.

La sixième, un bouquet de lotus.

La septième, un bouquet de lupins.

La huitième plusieurs oranges.

La neuvième, des feuilles d'olivier.

La dixième, des feuilles de peuplier.

La onzième, un bouquet de soucis.

La douzième, un bouquet de pensées et de violettes.

Les Anthogrammates ont consacré à la détermination des jours de la semaine, et des diverses semaines du mois les fleurs dont les noms suivent :

Désignation florale des jours de la semaine.

- Dimanche — alkéenge comestible (*physalis pubescens*).
- Lundi — benoite écarlate (*geum coccineum*).
- Mardi — seneçon en arbre (*conysa halimifolia*).
- Mercredi — décumaire sarmenteux (*decumaria barbara*).
- Jeudi — criné des Alpes (*erinus alpinus*).
- Vendredi — fabagelle commune (*zygophyllum fabago*).
- Samedi — gentiane jaune (*gentiana lutea*).

Désignation florale des semaines.

- 1^{re} semaine du mois, hydrangée à feuilles de chêne
(*hydrangea quercifolia*).
- 2^e idem. Joubarbe des toits (*sempervivum tectorum*).
- 3^e idem. ketmie comestible (*hibiscus esculentus*).
- 4^e idem. linnaire des Alpes (*linaria alpina*).

Ronsard l'un des premiers législateurs du Parnasse

français, fut aussi le premier qui composa un bouquet allégorique et philosophique à la fois ; le voici :

Je vous envoie un bouquet que ma main
 Vient de tirer de ces fleurs épanies,
 Qui ne les eust à ce vespres treillies,
 Cheutes à terre elles fussent demain.
 Cela vous soit un exemple certain
 Que vos beautez, bien qu'elles soient fleuries,
 En peu de temps eherront toutes flétries,
 Et comme fleurs périront tout soudain.
 Le temps s'en va, le temps s'en va, madame,
 Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
 Et tost serons estendus sous la lame,
 Et des amours desquelles nous parlons,
 Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle,
 Pour-ce aimez moy, cependant qu'estes belle.

Certes quand le naïf auteur écrivait ces vers, il se doutait peu du débordement de bouquets à Chloris qu'il préparait aux âges futurs ; heureusement pour nous qu'un poète illustre est venu fermer la carrière, en disant à peu près la même chose que Ronsard dans un langage qu'on ne peut espérer, non seulement de dépasser, mais encore d'imiter.

Cueillons cueillons la rose au matin de la vie.
Du rapide printemps respire au moins les fleurs,
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs :
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie.

Quand le nocher, battu par les flots irrités,
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.

Ah ! qu'il voudrait alors au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux !

Ainsi l'homme courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir,
Ah ! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées :
O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.

Il dit : la mort répond ; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir,

Aimons-nous, ô ma bien-aimée !
Et rions des soucis qui bercent les mortels ;

Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
 La moitié de leurs jours, hélas ! est consumée
 Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie,
 Laissons le long espoir aux maîtres des humains !
 Pour nous, de notre heure incertains,
 Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
 Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le lauriernous couronne,
 Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone,
 Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms ;
 Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
 L'amour pare nos humbles fronts,
 Nous allons échouer, tous, au même rivage :
 Qu'importe au moment du naufrage
 Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
 Ou sur une barque légère
 D'avoir, passager solitaire,
 Rasé timidement le rivage des mers ? (1)

(1) Lamartine, méditations poétiques.





GEILLET, *Amour sincère*. PENSÉE, *Pensée*

MUGUET, *Réveil du bonheur*. NARCISSE JONQUILLE, *Désir*.

Chapitre Cinquième.

HISTOIRE ET POÉTIQUE DES FLEURS : SUITE.

Nous avons, d'un coup d'œil rapide, parcouru l'ensemble du domaine de Flore ; il faut maintenant ralentir quelque peu notre élan pour nous appesantir sur les faits dignes d'intérêt que va nous présenter l'histoire particulière de quelques fleurs emblématiques. On pourrait faire un volume en réunissant les pages brillantes que J.-J. Rousseau, Bernardin-de-Saint-Pierre, Chateaubriant ont écrites pour signaler les harmonies nombreuses que les plantes ont avec l'homme ; mais on en composerait dix si l'on voulait

mentionner toutes les anecdotes curieuses auxquelles la découverte, le perfectionnement cultural de chaque fleur ont donné naissance. Dans le grand nombre des choses qui méritent d'attirer l'attention, je serai donc obligé de grapiller au hasard, pour ne pas dépasser les bornes qui me sont prescrites par votre patience.

POMMIER.

Pour suivre un ordre quelque peu chronologique, il est naturel de parler d'abord du pommier; car, si nous en croyons la tradition (l'Écriture à cet égard ne nous éclaire aucunement), ce fut le fruit de cet arbre qui amena la chute de notre premier père; à l'appui de cette assertion, on peut même citer un argument sans réplique :

Le Créateur pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
N'a rien perdu de son doux ascendant :
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Elle séduit encor les fils d'Adam (1).

(1) Millevoye.

Quoi qu'il en soit, les Hébreux connaissaient non seulement le pommier, mais encore la manière de tirer de son fruit une boisson fermentée, nommée *sichar*, cidre.

Le pommier croît spontanément dans les forêts d'Europe, mais la culture seule peut dépouiller ses fruits de leur âpreté naturelle ; avant que la vigne eût été introduite en Gaule, nos ancêtres cultivaient le pommier ; il paraît même que les Romains avaient une estime particulière pour les pommes gauloises.

Voici, d'après Bernardin-de-Saint-Pierre, comment le pommier fut transplanté en Normandie :

« Friga (Thétis), jalouse de ce qu'à ses propres noces, Vénus eût remporté la pomme qui était le prix de la beauté, sans qu'on l'eût mise seulement dans la concurrence des trois déesses, résolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, descendue sur cette partie du rivage des Gaules, y cherchait des perles pour sa parure, un triton lui déroba sa pomme qu'elle avait mise sur un rocher, et la porta à la déesse des mers. Aussitôt Thétis en sema les pepins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance et de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois celtiques, la cause du grand nombre de pommiers

qui eroissent dans notre pays, et de la beauté singulière de nos filles (1).»

Vous savez que le fruit dont il est question dans cette jolie fable fut un présent de la discorde ; vous ne serez donc point surprise d'apprendre que les deux déesses, auxquelles Paris préféra Vénus, conçurent le plus grand mépris pour le juge, et ne considérèrent nullement sa sentence comme une preuve de l'infériorité de leur beauté. Ce fut en ramassant quelques-unes des pommes d'or eucillies dans le jardin des Hespérides, qu'Atalante se laissa vaincre à la course et devint le prix de la victoire. D'après tous ces antécédents, il était bien naturel que la pomme fût pour les Grecs, comme pour nous, un emblème de discorde. Cependant Castel, oubliant tout ce que l'histoire nous raconte de défavorable sur ce fruit de son pays, lui a consacré des vers qui méritent d'être cités.

. de pommes couronné,
 Pomone vient remplir l'attente de l'année.
 Des rameaux ébranlés je vois le fruit pleuvoir,
 Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir,

(1) Bernardin de St-Pierre, l'Arcadie.

Les cuves, les tonneaux, et la meule pesante
Qui broie, en tournoyant, la récolte odorante.
Pourquoi du vin d'Aï l'éloquent défenseur,
Du Champenois paisible oubliant la douceur,
A-t-il osé flétrir d'une satire amère
Un jus délicieux qu'il ne connaissait guère ?
Qu'il vante ses raisins et ce goût délicat
Qu'une douce fumée ajoute à l'odorat :
C'est toi, fils de la pomme, étincelant breuvage,
C'est toi qui sus jadis enflammer le courage
De ces fiers Neustriens, dont le bras indompté
Fit ployer Albion sous leur joug redouté.
Animé par ton feu, le père de la scène
Aux rivages français amena Melpomène,
Et, ressuscitant Rome aux yeux du spectateur,
Nous montra ses héros dans toute leur hauteur.
Tu sais, en pétillant sur la table enchantée,
Joindre à l'éclat de l'or une mousse argentée ;
La fièvre, aux yeux ardents, que rallume le vin,
Abandonne sa proie à ton aspect divin.
L'arbre qui te produit n'occupe pas sans cesse
Les mains du laboureur autour de sa faiblesse ;
Il se suffit lui-même, et ses bras vigoureux
Savent bien, sans nos soins, porter leurs fruits nombreux.

C'est l'ami de Cérès ; à l'ombre de sa tête
 Les épis fortunés méprisent la tempête,
 Et dans le même champ une double moisson
 Nous donne l'aliment auprès de la boisson.
 Salut, pommiers touffus qui couvrez la Neustrie !
 Puisse votre liqueur, nectar de ma patrie,
 Si je vous ai vengés d'injurieux rivaux,
 Me faire, non sans gloire, achever mes travaux !

ROSE.

Voilà certes, la plus aimable et la plus célèbre des fleurs ! née en même temps que la mère des amours ; colorée par son sang ; parfumée d'ambrosie ; combien de titres , en effet, n'a-t-elle pas à l'admiration des hommes ! Aussi la mode, cette capricieuse divinité, n'a jamais pu détruire un empire si solidement assis. Tous les poètes se sont plu à célébrer la rose ; Delille a dit :

Mais qui peut refuser un hommage à la rose :
 La rose dont Vénus compose ses bosquets,
 Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets,
 Qu'Anacréon chanta ; qui formait avec grâce,
 Dans les jours de festin, la couronne d'Horace ?

La rose, dans l'antiquité, rappelait cependant des

idées de mort, parce qu'elle symbolisait l'initiation, dont le premier degré était une image de la mort charnelle ; les anciens jetaient des roses sur les tombeaux et nommaient cette cérémonie Rosalia; tous les ans, au mois de mai, ils offraient aussi, aux mânes des défunts, des mets de roses, *rosales escæ*. Hécate est quelquefois représentée avec une couronne de roses simples (1).

Mais laissons ces tristes images, et rappelons plutôt que c'est avec des roses que les Grâces tressent la couronne aimable dont elles se parent pour former le cortège de Vénus ;

Parmi les filles du matin,
C'est la rose qu'amour préfère,
Vénus, aux fêtes de Cythère,
En pare et sa tête et son sein.
Sur sa corolle demi-close
Zéphyr se plaît à voltiger ;
Le papillon le plus léger
Se fixe en voyant une rose (2).

Les roses ont eu dans l'histoire une place non moins

(1) Fréd. Portal, des couleurs symboliques.

(2) Roger.

importante que dans la littérature, en voici quelques exemples :

LA BAILLÉE AUX ROSES.

Le 6 mai de l'an 1227, la reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII et régente du royaume, traversait le Poitou, accompagnée du jeune roi son fils, des principaux seigneurs de la cour et des présidents et conseillers au parlement. A cette époque, le parlement n'était pas sédentaire à Paris, et e'était pour rendre ses décisions plus pompeuses et plus sacrées, que la sage reine aimait à suivre les magistrats dans leurs pérégrinations ; la régente avait aussi pour but, en agissant ainsi, d'inspirer à son fils l'amour de la justice et un inviolable attachement pour ceux qui s'en montraient les dignes organes. On sait comment le jeune roi profita plus tard des leçons de sa pieuse mère.

Le nombreux cortège se rendit à la cathédrale de Poitiers, où une messe d'actions de grâces fut chantée en grande pompe par l'évêque Claude Blaisemont. Chacun se retira ensuite, et la première audience fut proclamée pour le surlendemain.

Les parlementaires emmenaient, dans ces lointains voyages, leurs familles, c'est-à-dire leurs femmes,

leurs enfants et leurs serviteurs. Pierre Dubuisson, premier président du parlement, veuf depuis longues années, avait une fille unique, d'une rare beauté, d'une exemplaire sagesse, et qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père et d'un vieillard. Marie, c'était le nom de la jeune fille, faisait l'admiration de la cour, non seulement par l'éclatante merveille de sa beauté, mais encore par les qualités de son cœur et de son esprit ; attentive aux moindres désirs de son père, on la voyait fuir les délassements les plus innocents, abandonner les occupations les plus sérieuses, pour venir auprès du vieillard, pendant les courts instants de liberté que lui laissait sa haute magistrature.

Le jeune comte de la Marche, l'un des premiers seigneurs de la cour, était devenu éperdument amoureux de Marie, et le voyage de Poitiers n'avait fait qu'encourager sa passion, en lui donnant l'espoir que d'heureuses circonstances lui permettraient de faire connaître à la chaste jeune fille la force et la pureté des sentiments qu'il n'avait pu réussir à vaincre ni à apaiser. Le comte de la Marche était pair de France, et comme la cour de parlement se composait de juriconsultes et de seigneurs hauts-justiciers, les prérogatives de la pairie le mettaient en relations continuelles avec le premier président Dubuisson.

C'est ainsi, qu'il avait pu voir Marie, et, tout d'abord, il avait mis aux pieds de la jeune fille sa couronne de comte et sa dignité de pair.

— Monseigneur, avait répondu Marie, vous êtes d'une race antique ; vos aïeux vous ont laissé douze châteaux héréditaires, qui ornent et défendent le sol de la France ; il vous faut une épouse digne de votre grandeur, et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu ; permettez donc que je refuse votre hommage.

C'est alors, qu'était arrivée l'époque de la tournée annuelle du parlement et le séjour de la cour dans la capitale du Poitou, avait fait naître dans le cœur du jeune Philibert de la Marche, l'espérance de voir accueillir plus favorablement ses vœux.

La reine Blanche logée au milieu du champ-aux-Roisiers, dans la maison de l'argentier de France, avait voulu que son parlement occupât une aile des bâtiments qui lui étaient réservés. Cette résolution de la régente avait comblé de joie le jeune comte, que son rang à la cour appelait constamment auprès de la reine et de son fils. Ses assiduités près de Marie échapperaient ainsi, pensait-il, aux observations curieuses des courtisans. Cependant l'amour du comte lui faisait paraître bien courts les instants qu'il passait

avec Marie ; après l'avoir vue tout le jour à l'ouvrer de la reine, il eût voulu se retrouver encore près d'elle le soir. Quand la nuit vint, il se décida donc à aller au champ-aux-Rosiers, errer devant la demeure du premier président et, pour appeler l'attention de Marie, il commença à chanter une des tendres chansons du comte Thibault.

A peine il achevait le second couplet qu'une fenêtre s'ouvrit, et que la jeune fille, se penchant sous les découpures élégantes de l'ogive, s'écria :

— N'avez-vous pas de honte, Monseigneur, d'employer les heures dues au travail et à la méditation en vaines pratiques de galanterie ? Demain, comte de la Marche, vous allez être appelé à prononcer sur l'honneur, sur les biens, sur la vie, peut-être, des citoyens ; et ces heures précieuses qui vous séparent de l'aube, vous les dissipez en frivoles loisirs. Monseigneur, regardez autour de vous, et apprenez de quelle manière on se prépare aux austères fonctions que vous remplissez !

Et Marie, étendant la main, montrait au jeune Philibert les fenêtres des membres du Parlement, toutes éclairées par une vacillante lumière, qui indiquait assez que ces graves personnages se livraient à l'étude des causes qu'ils devaient juger le lendemain.

—Vous me tracez bien sévèrement mon devoir, fit le comte, mais je saurai m'y ranger; en me dévouant au service de l'Etat sur le champ de bataille pendant la guerre, sur le pré de justice durant la paix, peut-être me rendrai-je digne de vous.

Regagnant aussitôt son logement, Philibert de la Marche se mit à étudier pendant le reste de la nuit les affaires qui devaient être portées au Parlement.

Le lendemain précisément, il arriva qu'on dût plaider devant la reine régente une cause dont le comte de la Marche avait été nommé rapporteur. Pierre Dubuisson voulait passer outre, car on savait que Philibert était peu enclin au travail : mais la reine ayant demandé au jeune comte s'il était prêt à parler, sur sa réponse affirmative, un prompt silence s'établit. L'affaire était de grave importance : il s'agissait de la succession du Vidame de Bergerac qui s'était marié trois fois, et avait laissé de chaque lit sept enfants. Le point en litige était de savoir si les enfants du premier lit devaient concourir au partage dans la même proportion que ceux des deux derniers ; la coutume et le droit écrit des provinces de Guienne et de Poitou étaient en désaccord dans l'espèce.

Le comte de la Marche, dans un rapport d'une remarquable lucidité, parvint à concilier les droits de

chacun : et lorsqu'il posa ses conclusions, le Parlement alla aux voix sans discussion et vota dans le sens du rapporteur.

— Ça, comte de la Marche, dit la reine, vous venez de nous donner un brillant témoignage de votre ferveur et de votre sagesse; persisterez-vous, mon féal dans la voie que vous venez d'entamer avec tant de distinction ?

— Madame la Reine, répondit le comte en mettant un genou en terre, je ferai désormais tous mes efforts pour mériter la faveur de votre majesté et du roi notre sire.

— Très bien, comte, mais soyez sincère : à qui devons-nous ce changement et ce subit amour des sérieux labeurs ?

— A un ange descendu d'en-haut pour me rappeler au devoir, répondit-il en levant un regard reconnaissant vers Marie, assise non loin de la reine.

— Je le savais, reprit celle-ci en se penchant affectueusement vers le jeune pair ; je me promenais avec le comte Thibault au Champ-aux-Rosiers, lorsque la parole céleste vous est venue. Je me charge, comte, de donner le prix à votre loyale obéissance : Messire Pierre Dubuisson, continua Blanche en se retournant vers le premier président, vous êtes dès ce moment

chancelier de France, et vous, ma belle amie, ajouta-t-elle en tendant la main à Marie, demain la cour vous saluera du nom de comtesse de la Marche. Tous trois s'inclinèrent respectueusement.

— Jeunes pairs de France, dit en se levant la reine, imitez l'exemple du comte de la Marche, et apprenez de lui à faire tourner au profit du peuple les tendres sentiments de votre cœur. Pour moi, afin de perpétuer à jamais le souvenir de Marie, je veux qu'en mémoire de la nuit d'hier les jeunes pairs présentent à mon Parlement un tribut annuel, le premier mai.

— Et de quoi se composera ce tribut, noble reine ? fit le comte de Champagne.

— De roses, répondit Blanche en promenant autour d'elle un gracieux regard ; ce tribut sera certes payé exactement, car notre fertile terre de France produira toujours des fleurs pour orner la beauté comme du fer pour armer les braves. Comte de la Marche, rendez le premier cet hommage à mon Parlement.

Philibert obéit. Des roses furent aussitôt cueillies par des pages, et, à la tête des jeunes pairs de France, le comte de la Marche offrit, dans des corbeilles de jonc rehaussées de crépines d'or, une moisson de fleurs embaumées au vénérable aréopage.

Depuis cette époque le plus jeune des pairs de

France accomplissait cette touchante et naïve cérémonie. Cet usage était encore dans toute sa vigueur au XVI^e siècle, et paraissait d'une certaine importance, en ce qu'il servait à fixer la préséance par un acte de possession publique et notoire.

En 1541, la baillée aux roses donna lieu à une contestation sur la préséance entre le jeune duc de Bourbon Montpensier et le duc de Nevers, tous deux pairs de France, mais avec cette différence que le moins ancien des deux pairs se trouvait prince du sang. La question déferée au Parlement, il intervint un arrêt portant « qu'ayant égard à la qualité de prince du sang jointe avec la qualité de pairie, la cour ordonnait que le duc de Montpensier pourrait le premier bailler les roses ».

Vers 1589, la baillée aux roses cessa par la raison que les Ducs et Pairs n'eurent garde de se soumettre à cette cérémonie envers un parlement de la façon de la ligue.

Sous le règne de Louis XIV, le premier président Lamoignon eut quelques vellétés de rétablir cette ancienne coutume ; il en parla au maréchal de Villeroi qui lui répondit, si nous devons en croire Bussy Rabutin :

— Monsieur le Président, les pairs de France qui

tiennent avant tout aux prérogatives de la couronne, ne s'entendent pas toujours bien avec le Parlement ; croyez-moi , restons les uns et les autres dans nos limites ; n'exhumons pas d'antiques coutumes qui deviendraient peut-être de véritables sujets de discorde , et surtout gardons-nous, en gens sensés, de découvrir le pot-aux-roses.

— Nous pouvons bien admettre que M. de Villeroi se permit cette pointe d'assez mauvais goût ; car en France la plaisanterie, bonne ou mauvaise, a toujours eu une grande puissance. Quoi qu'il en soit, la baillée aux roses a cessé, depuis lors, de compter au nombre des coutumes parlementaires.

ROSIÈRE.

C'est à Saint-Médard, évêque de Noyon, qu'est due l'institution touchante d'une récompense à la vertu offerte par la vertu même. Une simple couronne de roses était le prix ; mais il devait être décerné par toutes les jeunes filles d'un village à celle qu'une pratique constante de ses devoirs faisait reconnaître pour la plus modeste et la plus sage. La sœur du saint fondateur eut l'honneur d'être désignée la première en 532, à Saleney, lieu de sa naissance , pour obtenir la couronne de rosière.

Depuis ce moment, malgré les révolutions des Empires, les roses n'ont cessé de couronner le front de l'innocence villageoise ; seulement comme nous avons trouvé moyen de dévier de leur origine les institutions les plus utiles, on a ajouté, au chapeau de fleurs, une dot plus ou moins forte suivant les temps et les lieux, en sorte que l'intrigue est venue souvent se mêler à des débats d'où elle eût dû être à jamais bannie. Il n'en eût point été ainsi, si tous ceux qui devaient couronner des rosières eussent dit, comme M. de Fontanes.

.... Hélas belle rosière,

D'autres amis des mœurs doteront la chaumière,
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

Autres souvenirs sur la rose.

Je devrais, sans doute, rappeler la part immense que prirent dans l'histoire d'Angleterre les querelles de la rose rouge et de la rose blanche ; mais comme ces querelles, furent trop souvent ensanglantées, j'aime mieux arriver à de plus doux souvenirs.

Pagoga Siri, l'une des femmes du Dieu Vichnou, fut trouvée dans une rose. Un ange offrit un gros bouquet des mêmes fleurs à la bienheureuse sainte Dorothee.

Pour résister aux tentations de l'esprit des ténèbres St François d'Assises se roula un jour sur des épines; elles produisirent aussitôt des roses blanches et rouges. Cette histoire, empreinte du symbolique chrétien, est basée cependant sur les principes qui ont servi à Apulée pour bâtir, dans le conte de l'âne d'or, sa fable d'un jeune homme transformé en âne qui ne peut retrouver sa première forme qu'en mangeant des roses. Nous retrouvons la même pensée symbolique dans le dimanche de Lætare, qui s'appelle aussi le dimanche des roses, parce que le pape bénit une rose d'or, et la porte processionnellement dans les rues de Rome, afin, disent les Mystiques, de représenter la joie de ce jour brillant comme une rose au milieu des épines du carême.

Les roses étaient rares, et tellement recherchées au moyen-âge que, dans quelques provinces, les seigneurs réservaient pour eux seuls le plaisir de les cultiver. Cependant un luxe généralement admis au XIV^e siècle, consistait à couvrir les tables, dans les repas somptueux, avec des feuilles de roses qui tenaient lieu de nappes. La découverte de l'essence de rose est assez curieuse; Nourmahal, princesse Mongolaise, voguait en compagnie du grand Mogol, sur un bassin qu'elle avait fait remplir d'eau de rose;

elle remarqua une substance huileuse qui surnageait et qu'elle fit recueillir ; c'était l'essence que le soleil avait dégagée de l'eau de rose.

La vue d'une rose faisait évanouir le chevalier de Guise, et le chancelier Bacon, ainsi que Marie de Médicis, entraient en fureur en apercevant la même fleur, ne fût-ce qu'en peinture. Henri IV se trompait donc quand il disait à Gabrielle : — Ma reine, tu es aussi mignonne que la rose, et conquiers comme elle tous les cœurs.

Au douzième siècle, le pape institua la rose d'or, qui fut d'abord donnée par courtoisie à quelques princes ou princesses ; mais bientôt le don de la rose devint un acte d'autorité ; en l'octroyant aux souverains, les papes témoignaient les reconnaître comme tels. Alexandre III envoya la rose d'or à Louis-le-Jeune, roi de France, pour le remercier des grands honneurs qu'il avait reçus dans son voyage en France.

Jeune Eglé, veux-tu de la rose
Conserver longtemps la fraîcheur ?
Songe qu'à cette fleur si tendre

La nature sut attacher
 Une feuille pour la cacher
 Une épine pour la défendre (1).

Vous dont la gloire est d'être belle,
 D'un sexe aimable jeune fleur,
 Prenez la rose pour modèle :
 Son éclat nait de sa pudeur.
 Cet ornement de la nature
 Se cache sous un arbrisseau
 Et, pour garder sa beauté pure,
 Arme d'épines son berceau.

Riche des présents de l'aurore
 Tant qu'elle fuit le Dieu du jour,
 Moins on la voit plus on l'honore :
 La sagesse enflamme l'amour (2).

LA ROSE.

La rose, doux présent des cieux,
 Semble sourire à la nature ;
 De la terre aimable parure,
 La rose est le souffle des dieux.

(1) Constant Dubos.

(2) De Leyre.

Vénus la reçoit ou la donne ;
Les Muses en parent leurs fronts ;
Et, l'entrelaçant en festons,
Les Grâces en font leur couronne.

Heureux celui qui la moissonne !
Fidèle image du plaisir,
Quoique l'épine l'environne,
On aime encore à la cueillir.

Charme de tout ce qui respire,
Vierges, elle orne votre sein ;
Poète, elle ombrage ta lyre ;
Buveur, elle embaume ton vin.

Partout la rose : elle colore
Des nymphes les bras demi-nus ;
La rose est aux doigts de l'Aurore ;
La rose est au front de Vénus.

Quand elle a perdu sa jeunesse
Et son empire d'un matin,
Par son odorante vieillesse
Elle prolonge son destin.

On nous raconte que Cibèle
Lorsque Vénus reçut le jour,

Embellit son nouveau séjour,
Et créa la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur ;
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et ses parfums et sa couleur.

Millevoye.

TULIPE.

L'histoire de cette fleur a été tracée avec autant d'élégance que de vérité par M^{me} la comtesse de Bradi ; je ne puis donc mieux faire que de reproduire ici ce qu'en a dit cette dame.

La tulipe, transportée des champs de la Cappadoce en Europe, y fleurit pour la première fois en l'an 1559. Son apparition occupa les savants. Le célèbre Clusius n'a point voulu que la postérité ignorât qu'un ambassadeur illustre, Angerius Busbecque, lui en envoya des graines de Turquie à Vienne.... Ce don eut de singulières suites, et l'innocente étrangère, par ses charmes nouveaux, excita de nouvelles passions. On compta, on classa ses attraits ; on lui en créa de convention, et par la culture on les varia. En 1710, la possession d'une tulipe reconnue

parfaite, selon les conditions qu'avaient fixées les amateurs, n'eut plus de prix. On avait décidé que la hampe, (nommée baguette, en langage d'horticulture) devait être forte, haute, d'un vert éclatant; que les six divisions de la corolle, arrondies à leur extrémité, présenteraient six pétales d'un tissu épais, panachés de couleurs vives, contrastées, aussi brillantes à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ne se mêlant jamais avec la nuance du fond; que les étamines seraient brunes au lieu d'être jaunes; que la corolle, enfin, plus haute que large, serait à peine évasée. Ce fut en Hollande, et surtout à Harlem, que ces beautés furent plus appréciées. Une tulipe qui les réunissait toutes ayant excité l'envie d'un amateur dépourvu d'argent, il en devint propriétaire par l'échange de trente-six sacs de blé, quatre de riz, quatorze bœufs gras, douze brebis et huit pores engraisés, deux muids de vin, quatre tonneaux de bière, deux de beurre, dix quintaux de fromage, un lit, des habits, etc. Le contrat de ce marché existe encore en original, et l'on y apprend que le nom de *vice-roi*, désignait la fleur qui en fut l'objet. Douze arpents de terre furent offerts en vain pour une autre tulipe; une troisième se paya vingt mille francs: une certaine *mère brune* fut échangée en France contre un moulin; et la mère brune aujourd-

d'hui vaut trois francs! En Hollande, les États-généraux crurent devoir intervenir et mettre un frein à la prodigalité des *fous-tulipiers*; en France, une mode nouvelle en fit l'affaire. On reconnut que se ruiner pour un parterre était ridicule, mais que le bon goût absolvait ceux qui consacraient leur fortune à la création d'un jardin anglais.

Les Turcs, qui ne sont légers qu'en amour, conservent pour la tulipe une considération, qui date de temps immémorial : c'est d'après la forme de sa corolle qu'ils ont, dit-on, imaginé celle du turban, que pendant des siècles ils n'ont cessé de porter. Encore aujourd'hui en Turquie les tulipes ont du prix; dans l'intérieur des harems, on célèbre en leur honneur une fête dont les détails ne sont pas sans intérêt, celle qui se donne au sérail mérite d'être connue : — Vers le milieu du mois d'avril, on construit dans une des cours de ce palais de longues galeries en bois, dans l'intérieur desquelles on dispose des gradins que l'on recouvre des plus magnifiques tapis, sur lesquels sont placées des carafes remplies de tulipes : ces carafes ou vases, de cristal ou de porcelaines, sont entremêlés de torches, de candelabres, de flambeaux. Sur le dernier degré de ce brillant amphithéâtre on place renfermés dans des cages dorées, les serins du

sultan et des globes de verres transparents remplis de liqueurs rouges, bleues, jaunes, etc. Tous les bâtimens qui environnent cette cour sont décorés avec des fleurs. Le pavillon du grand seigneur est dressé au milieu des galeries, et, devant les carreaux sur lesquels il repose, sont rangés les présents qu'il a reçus à l'occasion de la fête; car il n'y a point de solennité dans ce pays qui ne tourne au profit du pouvoir. Plus parées que de coutume, les sultanes et les odalisques pareurent cette magnifique exposition, ou, réunies en différents groupes, elles chantent, jouent des instrumens, dansent, afin de récréer le malheureux prince que la satiété, l'ignorance et l'absolutisme ont rendu insensible à tous les plaisirs. Le soir, tout s'illumine : des lanternes en soie et des verres colorés, disposés en guirlandes, font comme des festons de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'opales; la cire qui alimente les bougies et les torches est parfumée, et en se consumant répand une odeur délicieuse, tandis que de légères ondées d'eau de roses, lancées par des arrosoirs invisibles, rafraîchissent l'air. A la fin de la fête, le sultan fait distribuer par des esclaves, aux femmes qu'il a distinguées, les présents qui lui ont été offerts. Chaque ture célèbre, dans son harem, la fête des tulipes, d'après ses moyens. Habi-

tuellement on coupe une belle tulipe, le plus près possible de l'oignon ; on la place dans un vase à col long et étroit, et sur une bande de vélin festonné et collé sur le vase on écrit de quelle espèce est la fleur, accompagnant ce renseignement de quelques mots du Coran ou d'une citation de quelques poètes. Préparé ainsi, le don d'une tulipe est une preuve de la plus haute considération. Renfermée dans un sélam, cette fleur signifie : « Les maux que vous me faites souffrir sont cause que mon corps est devenu sec comme un cure-dents. » Cette comparaison n'est point élégante ; mais elle est très juste en Turquie, où les cure-dents se font ordinairement en bois de sandal : peut être même y semble-t-elle de bon goût, car les sultans, pour obéir à la loi de Mahomet, devant s'occuper de travaux manuels, c'est à la fabrication des cure-dents qu'ils s'adonnent de préférence.

Quelques auteurs, enthousiastes de la tulipe, ont été jusqu'à dire que si cette fleur possédait une odeur agréable, elle serait préférable à la rose ; c'est-là certes une opinion très hasardée et qui se trouve réduite à sa juste valeur par une jolie fable de Dorat intitulée la tulipe et les bluets.

Un jeune amant bien tendre, et, je crois, bien fidèle,
 Avait cueilli des bluets pour sa belle.

En attendant l'heure du rendez-vous,
Il se promenait dans les serres
D'un amateur des plus jaloux
De ses riches oignons, de ses fleurs solitaires.
« Voyez, lui dit notre amateur,
Cette tulipe à la tige hautaine ;
Elle me vient du grand seigneur. »
« Moi j'ai cueilli ces bluets dans la plaine,
Reprit l'amant inspiré par son cœur.
Ah ! le bluet est la plus belle fleur !
Il est préféré par Climène ;
Sa main le mêle à ses cheveux,
Ou l'attache à son sein, à côté de la rose ;
C'est là que souvent il repose,
Il nait moins éclatant, pour mourir plus heureux .

VIOLETTE.

Je vous ai parlé de la rose, eette reine des fleurs; des hommages nombreux dont elle a été l'objet: mais voiei venir une modeste fleurette, née dans nos bois parmi les plus humbles gazons, et dont l'histoire est à la fois intéressante et poétique. Dans sa corolle délicate, vous voyez, en effet , le visage de la malheureuse la fille d'Atlas. Cette jeune nymphe, après avoir eherché, par coquetterie, à attirer l'attention du Dieu de la poésie, fut obligée de fuir devant lui pour échapper à ses em-

portements. Les Dieux touchés d'une disgrâce causée par un péché aussi ordinaire à la beauté que celui de la coquetterie changèrent la en violette.

Chez les anciens comme chez les modernes, les mœurs de la violette la firent choisir pour l'emblème de la modestie.

L'obscur violette, amante des gazons,
 Aux pleurs de la rosée, entremêlant ses dons,
 Semble vouloir cacher sous leurs voiles propices,
 D'un prodigue parfum, les discrètes délices :
 C'est l'emblème d'un cœur qui répand en secret
 Sur le malheur timide un modeste bienfait (1).

Maintenant que la rose s'est montrée dans le parterre, dit le poète Hafiz, la violette s'est jetée à ses pieds, baissant la tête pour l'adorer. Giami a rendu à peu près la même idée dans des vers qui sont inscrits sur un tapis appartenant à M. le duc de Blacas. « En voyant la rose, la violette s'est humiliée et a caché sa tête sous le manteau pourpré qui la couvre. »

« J'ai vu, s'écrie Ebn Riemi, poète arabe, j'ai vu, dans les jardins, une violette dont les feuilles chargées de rosée, resplendissaient au soleil naissant; j'ai vu la

(1) Boisjolin.

fleur ; elle semblait une jeune fille aux yeux bleus pleins de larmes. »

On ne s'étonne point de voir qu'une aussi modeste fleur ait éveillé la veine poétique des Orientaux, mais la froide et philosophique Allemagne, après avoir vu introduire la violette chez elle par le célèbre Conrad Gesner, a trouvé aussi des poètes pour la chanter. Voici une charmante parabole due à la plume de Krummacher :

« Un matin de printemps , Maria se promenait avec son père et sa mère dans la campagne , et leur dit :

— Pourquoi aime-t-on tant la violette ? Je sais qu'on l'a souvent placée dans beaucoup de jolies chansons , et aussitôt qu'elle fleurit, on la cherche avec empressement, et l'on se réjouit de la trouver.

— Songe, répondit la mère, que c'est le premier don que le printemps nous apporte après le triste hiver. On a d'autant plus de joie de voir le bien et le beau, qu'on les a désirés plus longtemps.

— Ne nomme-t-on pas aussi, demanda la jeune fille, la violette fleur de modestie ?

— Oui, et elle mérite bien ce nom, dit la mère; car elle croit en secret, humble et timide, et cependant elle est belle et répand un parfum aussi doux que quelque autre fleur que ce soit.

— Et voilà pourquoi, dit le père, on l'estime, on la recherche, et l'on se réjouit quand on l'a trouvée.

Si la modeste violette
 Sous l'herbe se voile en naissant,
 Son mérite perce en cachette
 Comme l'esprit en se montrant.

Un peu après, Maria trouva entre des épines une violette épanouie, mais une large goutte de rosée remplissait le calice de la petite fleur et la faisait pencher vers la terre.

Alors la jeune fille s'arrêta et dit :

— Cette lourde goutte de rosée va renverser notre violette !

— Oh non ! répondit la mère; ne brille-t-elle pas dans le calice comme une perle ? Bientôt le soleil s'élèvera, et alors tu verras la violette s'épanouir encore plus belle et exhaler un parfum plus doux ; car la rosée du ciel nourrit et rafraîchit les fleurs.

— Remarque aussi, dit le père, que la violette croît entre les épines; mais elles ne lui nuisent pas; au contraire, elles la protègent contre le souffle trop froid de la nuit et contre le vent orageux. C'est là encore une prévoyance de la Providence.

Et là-dessus Maria répondit en regardant la petite fleur :

— Eh bien , je ne cueillerai pas la violette avant que la goutte de rosée ne l'ait embellie et fortifiée.

— Oh ! dit la mère, comme la simplicité de l'enfant est prompte à sentir ce qu'il y a de céleste dans les choses du monde !

— C'est que, répondit le père, cette simplicité se rapproche du ciel.

D'après la loi sublime annoncée dans l'Évangile, et qui veut que ceux qui s'abaissent soient élevés, la violette fut arrachée à sa condition médiocre par les sept hommes de bon goût qui fondèrent, en 1323, l'Académie toulousaine des jeux floraux. Ils invitèrent les poètes provençaux à venir leur soumettre leurs travaux, promettant à celui qui aurait surpassé ses rivaux une simple violette d'or. Le prix fut décerné à Arnould Vidal, de Castelnaudary, en 1324, pour un sirvente en l'honneur de la vierge Marie. Le sujet était en effet bien touchant et bien inspirateur, et ce qui le prouve, c'est que cinq cents ans après, la même Académie dut couronner une nouvelle pièce sur le même sujet, composée par M^{me} Amable Tastu.

Tous nos poètes ont chanté la violette ; Béranger a dit .

Avant que la première feuille
 Ait couronné nos églantiers,
 Avec quel plaisir je te cueille
 Le long des champêtres sentiers.

Enfin M. le baron de Stassart n'a pas dédaigné de prendre cette fleur pour sujet d'un apologue que vous aimerez à méditer.

De Flore une prêtresse, ou si vous l'aimez mieux,
 Une gentille bouquetière
 Avait rassemblé sous nos yeux
 Les brillants trésors du parterre.

La noble marguerite avec la primevère
 S'unissaient agréablement ;
 Venaient ensuite l'auricule,
 La tulipe et la renoneule ;
 Bref, e'était un bouquet charmant.

Où l'avait parsemé d'élégantes pensées,
 Au velours doux et fin, aux couleurs nuancées.

Sur ce pompeux assortiment
 Chacun jette un coup d'œil et passe froidement.

« Eh quoi ! dit Fanchette étonnée,
 Mes jolis bouquets restent là !... »

Je n'en vendrai pas un de toute la journée !
 Qu'y manque-t-il ? Eh ! m'y voilà !...

J'ai négligé la violette ! »

Elle répare cette erreur.

Chaque passant pour lors, attiré par l'odeur,

Paya son tribut à Fanchette.

Cherchons une moralité,

Jeunes filles, par vous elle sera sentie :

La violette ici nous peint la modestie,

Qui seule donnera du prix à la beauté.

MARGUERITE.

A peine nos gazons sont veufs des violettes printanières qu'une autre fleur, non moins modeste et non moins aimée, vient rehausser leur uniforme verdure par son réceptacle d'or, couronné de lames d'argent. Qui peut donc séduire en elle ? sa robe est simple, elle n'a point d'odeur!... Non, mais elle est l'oracle des amans. Voyez, dans cette route ombreuse, une suave et svelte jeune fille, au vêtement blanc comme la marguerite, se promener appuyée mollement sur le bras d'un homme au front pâle et ridé bien avant le temps ; leurs têtes curieusement penchées interrogent les demi-fleurons de la marguerite ; ils tremblent tous deux, tandis que, dans un bosquet voisin, sourit d'un rire satanique l'ombre de Méphistophélès... Cette jeune

filles, c'est la Marguerite de Faust elle-même ; cet homme, c'est le savant docteur qu'une passion nouvelle vient d'arracher à ses livres poudreux, aux appareils multipliés de son cabinet d'alchimiste ; en ce moment son ame tout entière est suspendue entre l'espoir d'une réponse favorable, ou d'une négation aventureuse, arrachée au calice d'une fleur.

Que de gens, depuis le célèbre Faust ont, dans la même perplexité, interrogé le même oracle !

Constant Dubos a dit :

Toi qui de l'innocence
 As toute la fraîcheur,
 Délices de l'enfance,
 Dont tu sembles la sœur,
 Marguerite fleurie,
 Honneur de nos vallons,
 Comme dans la prairie
 Brille dans nos chansons!

Des mains de la nature,
 Échappé au hasard,
 Tu fleuris sans culture
 Et tu brilles sans art,

Telle qu'une bergère,
 Oubliant tes appas,
 Sans apprêts tu sais plaire
 Et ne t'en doutes pas.

RENONCULE.

Louis IX rapporta la renoncule en France, lors de son retour de Palestine ; cette fleur, digne de l'Asie, son berceau, par le luxe de sa parure, est devenue aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de nos parterres.

Dans un jardin fleuri, le volage Zéphyr,
 Après avoir caressé l'amarante,
 La douce violette et la rose brillante,
 Vint à la renoncule adresser un soupir ;
 Mais d'un air dédaigneux : « Allez, ingrat, dit-elle,
 Porter aux fleurs des prés un amour infidèle ;
 L'exemple de mes sœurs m'apprend combien je dois
 Me défier d'un cœur tel que le vôtre.
 Qui peut les quitter pour moi,
 Peut me quitter pour une autre (1)

(1) Fleury.

La renoneule, un jour, dans un bouquet
 Avec l'œillet se trouva réunie ;
 Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet :
 On ne peut que gagner en bonne compagnie (1).

SENSITIVE.

Je vous ai entretenu précédemment des phénomènes que présente cette jolie plante de l'Amérique méridionale ; mais je ne puis me dispenser de rapporter la jolie fable que la sensitive a inspirée à M. Albéric Deville :

Un frêne qui depuis longtemps
 Affrontait l'effort des autans,
 Insultait à la sensitive.

« Quel est ton sort, plante faible et craintive ?
 Le moindre souffle, hélas ! te réduit aux abois ;
 Tandis que j'ai bravé cent fois
 Des ouragans la fureur destructive.

Mon tronc rameux, par un siècle endurci,
 Reçoit du bûcheron de profondes blessures ;
 Ce sont pour moi quelques égratignures
 Dont je n'éprouve aucun souci ;

(1) Béranger.

Mais toi, si l'on touche à tes feuilles,
Au même instant tu te recueilles
Avec un air triste, abattu ;
Tu n'as, vraiment, ni force ni vertu. »
Croit-on qu'à ce vain persiflage
La sensitive ait répondu ?
Son cœur s'en est bien défendu ;
Le dépit, seulement, agita son feuillage.
Sexe charmant, qu'embellit la douceur,
A vos vainqueurs abandonnez l'audace :
La sensibilité doit guider votre cœur ;
Et la force déplaît où l'on aime la grâce !

DATURA.

Le datura en arbre, originaire du Chili, porte des fleurs blanches, pendantes, longues d'un pied et fort odorantes ; mais leur parfum dangereux pourrait, dit-on, asphyxier ceux qui le respireraient longtemps dans un appartement fermé. Je ne sais si le fait est vrai ; mais ce qui est certain, c'est que la plante ne partage pas les propriétés narcotiques des autres Datura, et que probablement sa mauvaise réputation ne lui sera venue qu'à cause des vices de ses frères.

Au pied d'un datura, Gustave, encore enfant,
 Était assis près de sa mère,
 A l'heure où l'avare Occident
 S'apprête à nous ravir l'astre qui nous éclaire.
 « Pourquoi, dit l'enfant, cette fleur,
 Pendant le jour presque inodore,
 Dès que le soir la décolore,
 Donne-t-elle une vive odeur ? »
 — « Mon fils, dit cette mère sage,
 Ce phénomène est une image :
 Quand sur le datura vous fixez vos regards,
 Souvenez-vous de ces vieillards,
 Utiles et dignes d'envie ,
 Dont la saine raison, tardif présent des cieux,
 S'exhale de leur ame, au terme de la vie,
 Comme un parfum délicieux. »

Anatole de Montesquiou.

NARCISSE.

Vous parlerai-je de l'histoire de Narcisse que tout
 le monde connaît et que vous savez par cœur ? Non...
 Mais si ; car je puis citer, à ce sujet, une des plus
 belles poésies échappées de la plume de M. de Pon-
 gerville.

Narcisse avait seize ans.

Il poursuivait les cerfs dans le fond des forêts,
 Écho le vit, Écho, qui, trompant nos secrets,
 Mêlé à tous les discours une voix familière,
 Et jamais cependant n'a parlé la première.
 Elle était nymphe alors, et non pas un vain son,
 Mais la nymphe caucuse, en sa jeune saison,
 Déjà ne pouvait plus qu'à de longs intervalles
 Des mots qui la frappaient répéter les finales,
 Elle avait de Junon mérité le courroux :
 Quand Junon épiait son infidèle époux,
 Écho par ses discours retardant sa poursuite,
 Des amantes du Dieu favorisait la fuite ;
 Mais la déesse enfin connut la trahison :
 « Reçois ton châtement dit la fière Junon ;
 » Sans suite désormais que ta brusque parole,
 » Comme un rapide éclair, retentisse et s'envole ! »
 Depuis ce jour fatal Écho n'a répété
 Que le son fugitif par les airs apporté.

Au milieu des forêts quand son amant s'élance,
 Vers lui d'un pas furtif Écho vole en silence.

.

Narcisse, loin des siens, seul errait dans les bois.

« Nul n'est-il près de moi ? — Moi ! » dit l'Écho fidèle.

Il croit qu'on suit ses pas ; avec force il appelle...

« Viens ! » l'Écho redit : « viens, » il regarde, où es-tu ;

Nul ne paraît... « Pourquoi cria-t-il, me fuis tu ?

— Me fuis tu ? » lui répond cette amante plaintive,

Narcisse s'adressant à la voix fugitive :

« Approchons-nous. » Docile à cet ordre si doux,

La nymphe avec transport, répète : « approchons-nous. »

Elle sort, tend les bras, vers lui se précipite ;

A ses embrassements il s'échappe, il l'évite :

« Que je meure, dit-il, plutôt que d'être à toi !

Et cette amante encor lui redit : « Être à toi ! »

Echo loin d'un ingrat dévore son outrage,

Et cache sa rongeur sous un discret feuillage.

.

Les nymphes d'alentour avaient jadis, comme elle,

Subi le froid dédain de ce jeune rebelle,

La plus jeune s'écrie : « Oui d'affronts consumé,

« Qu'à son tour le barbare aime sans être aimé ! »

Sa suppliante main vers les dieux est tendue ;

Sa prière par eux n'est que trop entendue.

.

Une source jaillit dans le vallon prochain ;

De ses flots transparents le miroir argentin

Jamais ne fut troublé par l'urne des bergères,

Par la soif des troupeaux, par les biches légères.

Ni la feuille, ornement des rameaux toujours frais,
 Ni l'oiseau dans son vol, ni l'hôte des forêts,
 N'ont ridé le cristal de l'onde vierge et pure,
 L'ombre humide entretient sa riante ceinture ;
 Et des arbres touffus les mobiles berceaux
 Cachent aux feux du jour ses gazons et ses eaux.

Brûlé par la chaleur, fatigué de sa course,
 Narcisse est attiré sur les bords de la source,
 Tandis que de sa soif il y calme l'ardeur,
 Une soif plus brûlante a dévoré son cœur,
 Ses traits sont réfléchis par cette onde mouvante ;
 Séduit, il prête un corps à l'ombre décevante ;
 En pensée il l'anime ; ivre de volupté,
 Il est épris enfin de sa propre beauté.

.
 Que de fois attiré vers ses traits ravissants,
 Il presse en vain les flots de ses bras caressants,
 Il ne sait ce qu'il voit , et son ame abusée
 De l'erreur de ses sens est bientôt embrasée,

.
 . . . Narcisse succombe au feu qui le dévore,
 Son corps s'est desséché, son teint se décolore ;
 Il perd cette beauté, source de tant de pleurs,
 Et qui d'Écho charmée a causé les malheurs.

Écho le vit périr, et de sa vive injure
 Quoiqu'en secret la nymphe eût nourri la blessure,

Elle avait plaint Narcisse, et de ce faible amant
Répété les soupirs, ressenti le tourment.

Quand Narcisse, irrité par l'ombre insidieuse,
Portait sur son beau corps une main furieuse,
Écho du bruit fatal attrista les forêts,

Narcisse dans les flots contemple encore ses traits :

« En vain je t'adorai ! » dit sa voix défaillante.

« En vain je t'adorai ! » répète Écho tremblante.

« Adieu ! » murmure-t-il : attentive en ce lieu,

Imitant son effort : « Adieu, dit-elle, adieu ! »

Sa tête se balance, et sur l'herbe nouvelle

Succombe appesantie... Une nuit éternelle

Couvre ces yeux si beaux, ces yeux qui l'ont séduit.

Jusqu'au bord infernal son erreur le poursuit ;

Il cherche avidement l'image qu'il adore

Et, penché sur le Styx, il la contemple encore.

Les Naiades, ses sœurs, troublant l'air de leurs cris,

Déposent leurs cheveux sur ses restes chéris,

Les Dryades frappaient leur sein baigné de larmes,

Et la sensible Écho redisait leurs alarmes,

Par leur douleur pieuse un bûcher est dressé ;

Mais le corps disparaît... Au lieu qu'il a pressé

Sur sa tige récente avec grâce inclinée,

S'élève une fleur d'or, d'albâtre couronnée.

En imaginant la fable de Narcisse les Grecs eurent sans doute pour but de faire comprendre tout ce que l'égoïsme a de froid, de repoussant et de contraire à la nature. Quoi qu'il en soit un plaisant a trouvé moyen de parodier d'une manière bachique le sort du fils de Céphise et de Liriope ; voici ses vers.

Je suis un Narcisse nouveau
 Qui m'aime et qui m'admire ;
 Mais c'est dans le vin, non dans l'eau,
 Que toujours je me mire ;
 Et quand je vois le coloris,
 Dont il peint mon visage,
 De l'amour de moi-même épris,
 J'avale mon image.

MYOSOTIS.

Ce n'est pas dans le dédale de la ténébreuse histoire qu'il faut aller chercher les titres que peut avoir cette petite fleur à notre admiration ; les rives de nos ruisseaux, voilà son trône ; sa couleur est celle des cieux ; son nom vulgaire : ne m'oubliez pas, est bien doux à entendre prononcer par une bouche amie et bien touchant, s'il doit son origine à l'aventure que raconte Aimé Martin :

« Deux jeunes amants à la veille de s'unir, se promenaient sur les bords du Danube ; une fleur bien céleste se balance sur les vagues qui semblent prêtes à l'entraîner ; la jeune fille admire son éclat et plaint sa destinée. Aussitôt l'amant se précipite, saisit la tige fleurie, et tombe englouti dans les flots. On dit que par un dernier effort, il jeta cette fleur sur le rivage et qu'au moment de disparaître pour jamais, il s'écriait encore : aimez moi, ne m'oubliez pas. »

Pour exprimer l'amour ces fleurs semblent éclore ;
 Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.
 Dans la main des amants elles disent encore :
 Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

PENSÉE.

Que de singulières choses pourrait nous révéler une étude approfondie des origines du langage ; voici une petite fleur bien vulgaire, bien simple, qui, malgré tous les efforts de nos horticulteurs, n'offrira jamais dans sa corolle que des couleurs peu nombreuses et d'un arrangement monotone, et cependant elle est devenue l'emblème de la plus noble faculté de l'homme ! Tous les poètes ont rendu hommage à la pensée... eh

bien ! ils n'ont fait en cela que prêter la main au plus pitoyable ealembourg.

Pensée est, en effet, un nom corrompu par l'usage ; la fleur qui le porte se nommait d'abord paonsée à cause de la légère analogie qu'elle présente , par sa forme et ses maculations, avec les plumes du paon. Comme le geai qui se pare de celles-ci, la pensée n'en a pas moins profité de la pauvreté de notre langage pour obtenir des hommages qu'elle méritait peu. Cependant l'usage est établi, les poètes ont parlé : honneur donc à la pensée !

Adieu, douce pensée,
Image du plaisir ;
Mon ame est trop blessée,
Tu ne peux la guérir !
L'espérance légère
De mon bonheur,
Fut douce et passagère
Comme ta fleur.

Rien ne me fait envie :
Je ne veux plus te voir,
Je n'aime plus la vie,
Qu'ai-je-besoin d'espoir ?

En ce moment d'alarme,
 Pourquoi t'offrir ?
 Il ne faut qu'une larme
 Pour te flétrir !

Par toi ce que j'adore
 Avait surpris mon cœur ;
 Par toi veut-il encore
 Égarer ma candeur !
 Son ivresse est passée,
 Mais, en retour,
 Qu'est-ce qu'une pensée
 Pour tant d'amour ?

Madame Desbordes Valmore.

DAHLIA.

Cette plante est originaire des plaines hautes et sablonneuses du Mexique ; M. de Humboldt l'y a trouvée, en 1803, à 6000 ou 6800 pieds au dessus du niveau de la mer. Toutefois ce n'est pas au célèbre voyageur qu'il faut attribuer la découverte du dahlia ; l'abbé Cavanilles en avait eu des graines avant 1791, et il possédait, en 1794, au jardin botanique de Madrid, les variétés violettes, roses et pourprées, qui furent introduites de là en Angleterre. De 1801 à 1805 tous les dahlias, à

l'exception de la variété violette, avaient disparu des jardins de l'Europe ; les plantes, mères des autres variétés qui se cultivent aujourd'hui proviennent donc, en réalité, du voyage de MM. de Humboldt et Bonpland.

Le nom botanique de dahlia fut donné par Cavanilles à la plante qui nous occupe en l'honneur du botaniste suédois Dahl ; mais la propriété de ce nom fut contestée à cause de sa ressemblance avec *dalea*, nom donné antérieurement à une plante d'un genre tout différent ; plusieurs savants cherchèrent en conséquence à changer ce nom et Willdenow proposa de lui substituer celui de Georgina, soit comme les uns disent, en l'honneur de Georgi, voyageur russe, soit, comme d'autres le prétendent, pour flatter Lady Holland à laquelle on devait l'introduction de la plante en Angleterre : toujours est-il que le nom de dahlia a prévalu.

Vous auriez peine aujourd'hui à reconnaître dans les élégantes eocardes teintes des couleurs les plus riches, variées et panachées de mille manières, la fleur simple, rougeâtre, qui s'élève à peine à six pouces sur le sol vierge qui lui a donné naissance. Il ne faut donc point vous étonner si les anthologistes ont fait du dahlia l'emblème de la nouveauté, puisque chaque saison peut laisser à l'horticulteur l'espoir de produire des variétés

nouvelles et non moins remarquables que celles déjà connues. Aussi les dahlias sont aujourd'hui presque innombrables. M. Uterhart en possède plus de 1000 variétés dans ses belles pépinières de Farey-les-Lys près Melun. M. Chauvières, horticulteur parisien, a obtenu, à la dernière exposition de la société royale, un prix pour des dahlias en pots dont la dimension réduite ne nuit en rien à la beauté des fleurs; voilà donc encore une nouveauté! Des dahlias en pots! mais ce n'est pas tout; dans les 94 variétés mises au concours par M. Chauvières figure le *pline* dahlia entièrement nouveau, dont la fleur naine est fond jaune avec le bord des pétales rosé.

ORANGER.

Ce bel arbre, nous a été apporté de la Chine ou de l'Inde, vers le commencement du XV^e siècle. Le premier pied fut planté à Lisbonne, où il existait encore il y a une quarantaine d'années. Après ce vénérable émigré, naturalisé en Europe, le plus ancien qu'on connaisse est celui désigné à l'orangerie de Versailles sous le nom de grand connétable; semé à Pampelune en 1421, on l'apporta de là à Chantilly, où il fut saisi avec les meubles du connétable de Bourbon en 1523; il fut

conduit alors à Fontainebleau , et de Fontainebleau à Versailles en 1684.

L'oranger est sans contredit l'un des plus beaux ornements de la terre; son feuillage d'un vert éternellement tendre et lustré , ses fleurs d'une odeur suave , ses fruits savoureux, sont autant de présents inappréciables , et , pour comble de merveille, il réunit à la fois sur ses rameaux des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs; c'est donc avec raison que Castel a dit :

Tel l'or pur étincelle au milieu des métaux,
 Tel brille l'oranger parmi les arbrisseaux;
 Seul, dans chaque saison il offre l'assemblage
 De fruits naissants et mûrs, de fleurs et de feuillages ,
 Ni l'ambre que la mer épure dans ses flots
 Ni le myrte qu'amour apporta de Paphos,
 Ni le souffle charmant de l'aube matinale,
 Ne sauraient approcher du parfum qu'il exhale,
 Il voit, sans s'affaiblir, les pères, les enfants
 Blanchir et succomber sous le fardeau des ans;
 Et tel que dans son parc admire encor Versailles,
 De quinze de nos rois a vu les funérailles (1).

(1) Les plantes, chant 4^e.

L'homme semble posséder le pouvoir d'étendre à jamais l'empire de sa volonté sur les objets que la providence a placés autour de lui ; ainsi par un effort de l'art horticulural on est parvenu à greffer l'oranger en quenouille ; la dernière exposition de la société royale de Paris offrait plusieurs sujets de ce genre sur lesquels chaque branche, greffée séparément, pouvait donner une variété différente de fruit.

Les poètes, qui sont enclins à se laisser prendre à l'apparence des choses, ont voulu voir dans l'orange le fruit d'or dérobé par Hercule au jardin des Hespérides, ainsi que les pommes qu'Hyppomène lança dans l'arène pour ralentir la course d'Atalante ; il serait assez difficile de concilier cette assertion avec le fait bien connu de l'introduction de l'oranger en Europe au XV^e siècle seulement. Quoi qu'il en soit, silence : il faut se laisser impressionner par la lyre divine et ne point raisonner avec elle.

Tout le monde connaît ces vers gravés par le poète Parny sur l'écorce d'un oranger.

Oranger, dont la voûte épaisse
 Servit à cacher nos amours,
 Reçois et conserve toujours
 Ces vers, enfants de ma tendresse ;

Et dis à ceux qu'un doux loisir
 Amènera dans ce bocage,
 Que si l'on mourait de plaisir,
 Je serais mort sous ton ombrage.

Ceux-ci, du chevalier Ducis, sans être aussi connus
 respirent une grande sensibilité :

Accepte ce présent, maîtresse aimable et belle :
 Qu'il parfume ton sein de ses douces odeurs ;
 S'il fleurit tout le temps que je serai fidèle,
 Toujours cet oranger te donnera des fleurs.

Il est né comme moi sous la zone brûlante,
 Qu'il soit le gage heureux de mes vives ardeurs.
 S'il fleurit tout le temps que tu seras constante,
 Toujours cet oranger donnera-t-il des fleurs ?

M. Boisard à consacré une fable à l'oranger ; voici
 comment il la termine :

De plaisirs renaissants source féconde et pure,
 Chez vous le fruit se montre à côté de la fleur ;
 Délicat de votre nature,
 Vous coûtez cher à l'amateur ;
 Mais vous payez avec usure
 Les soins et les frais de culture

Que vous exigez en tout temps,
Et qu'en hiver comme au printemps,
On renouvelle sans murmure,
Pour la meilleure des raisons ;
C'est que vous êtes seul de toutes les saisons.

MYRTE.

Dans ma course capricieuse parmi les filles de Flore est-il possible que, semblable au papillon, j'aie effleuré tant de douces créatures sans m'arrêter un moment sur le myrte ? Ce charmant petit arbrisseau nous vient de l'Asie et son nom seul, dérivé de Myron, parfum, nous fait connaître sa plus aimable qualité. Les feuilles délicates du myrte, décorées du vert le plus brillant, et entremêlées de jolies fleurs blanches, sont très-propres à tresser des couronnes ; aussi quand Vénus sortit des eaux les Heures lui en présentèrent une qu'elle accepta. Depuis ce tems, le myrte est dédié à la mère des amours que l'on a même adorée en Grèce sous le nom de Myrtie.

Les vainqueurs aux jeux olympiques recevaient une couronne de myrte. On en ornait les statues des héros ; enfin, Virgile nous apprend qu'il existait aux enfers un bosquet de myrte, dans lequel erraient mélancolique-

ment les ombres amoureuses ; ce fut là qu'Énée retrouva la reine de Carthage.

La feuille du myrte est piquetée d'une multitude de points qu'on aperçoit en transparence, Je vous ai fait connaître, à propos du mille-pertuis (1), quelle était la cause de cette singularité ; mais les anciens, trop poètes pour attribuer aux choses une origine naturelle, ont supposé que ce phénomène était le résultat de l'aventure suivante :

Il y avait près de Trézène, un myrte sous lequel la malheureuse Phèdre, nourrissant en secret son amour criminel, allait admirer Hippolyte lorsqu'il se livrait à ses exercices dangereux : dans sa rêverie, l'épouse de Thésée avait criblé, avec l'aiguille de ses cheveux, les feuilles de ce myrte. On bâtit depuis dans ce lieu un temple consacré à Vénus spéculatrice (Vénus regardant).

C'est avec le bois du myrte que l'amour fait son arc victorieux, sans doute Hoffmann songeait autant à cet emploi qu'au sentiment dont le myrte est l'emblème, quand il l'a fait parler ainsi au laurier :

(1) Voir Botanique à l'usage des dames et des jeunes personnes, promenade III, page 64.

Le laurier disait un jour,
 Au myrte du voisinage :
 « Va fuis loin de ce rivage,
 Vil arbrisseau de l'amour!
 Faible ennemi de la gloire,
 Tu souilles par tes rameaux
 La couronne des héros,
 Et l'arbre de la victoire. »
 — Ne sais tu pas qui je suis ?
 Dit le myrte débonnaire ;
 C'est moi qui rends à la terre
 Le bonheur que tu détruis,
 Est-ce bien moi que tu braves,
 Moi qui compte tant d'heureux,
 Et qui fais autant d'esclaves
 De tous tes héros fameux ?

OEILLET.

Deux plantes de ce genre ont droit à votre attention ; l'une modeste, peu recherchée (elle est fille de nos champs), a été décorée du nom d'œillet du poète, et considérée comme l'emblème du dédain ; l'autre, ambitieuse, odorante, s'est pliée à toutes les exigences des horticulteurs et a été nommée, pour cette raison, œillet des fleuristes. Cette dernière espèce nous est

venue d'Afrique et a été naturalisée sur le sol français, par le bon roi René d'Anjou, le Henri IV de la Provence. C'est peut-être pour cela qu'on en a fait l'emblème de l'amour sincère, de l'affection la plus pure.

Le grand Condé aimait à déposer le bâton du commandement pour se livrer à la culture des œillets; c'est pourquoi Constant Dubos a dit dans ses idylles sur les fleurs :

Au nom de ce héros illustre,
 Aimable œillet, d'un nouveau lustre
 Tu t'élèves enorgueilli ;
 Ta tête, en ce moment plus fière,
 S'applaudit de la main guerrière
 Qui l'arrosait à Chantilli.

Aimable œillet, c'est ton haleine
 Qui charme et pénètre nos sens ;
 C'est toi qui verses dans la plaine
 Ces parfums doux et ravissants,
 Les esprits embaumés qu'exhale
 La rose fraîche et matinale,
 Pour moi sont moins délicieux,
 Et ton odeur suave et pure
 Est un encens que la nature
 Élève en tribut vers les cieux.

LAURIER.

Cet arbre est originaire des contrées méridionales de l'Europe et croît en abondance dans l'île de Delphes et sur les bords du fleuve Pénée. Comment en serait-il autrement? Daphné était fille de ce fleuve.

Phébus la voit, il l'aime, à son sort veut s'unir :
 Ses regards immortels pénètrent l'avenir ;
 Mais l'amour les couvrait de son bandeau perfide.

.
 Les cheveux de la nymphe, aux vents abandonnés,
 Flottaient... « Ah, dit le Dieu, si l'art les eût ornés...! »

Il voit briller ses yeux, il voit son doux sourire ;
 Mais c'est trop peu de voir. En extase il admire
 Et sa bouche de rose, et ses traits ingénus,
 Et sa taille légère, et ses bras demi-nus :
 Il s'enivre d'amour ; et sa pensée ardente
 De tout ce qu'il devine embellit son amante.

Plus prompt que le vent, Daphné vole, s'enfuit ;
 Le Dieu plus prompt encor, et s'élance et la suit,

. En frissonnant d'effroi,
 Daphné rapidement s'échappe, le devance,
 Et n'entend même plus les plaintes qu'il commence.

Que de charmes sa course offre aux yeux d'un amant !

L'air écarte et soutient son léger vêtement :

Le Zéphyr, qui la flatte avec un doux murmure,

Soulève à flots mouvants sa blonde chevelure ;

La nymphe à chaque pas révèle une beauté,

Le Dieu cesse un discours qui n'est plus écouté :

Mais, plus impétueux, il s'élance, il la presse,

Et, comme son amour, s'augmente sa vitesse.

.

Pâle et sur le Pénée attachant son regard :

« Au céleste pouvoir si les fleuves ont part,

» Mon père, entends mes vœux ! Terre, espoir qui m'eresste,

» Engloutis moi, détruis cette beauté funeste ! »

Ses membres si légers se glacent engourdis ;

Une écorce revêt leurs contours arrondis :

En racinés ses picds s'attachent au rivage ;

Ses bras sont des rameaux, ses cheveux un feuillage,

Et le sommet d'un arbre, avec grâce agité,

De son front qu'il couronne offre encor la beauté.

Vers cet arbre chéri le Dieu se précipite ;

Sous l'écorce sa main sent un cœur qui palpité ;

Il presse ses rameaux, leur imprime un baiser

Que l'arbre dédaigneux semble encore refuser ;

« Si le sort avec toi m'interdit l'hyménée,

» A ton amant, dit-il, sois toujours destinée ;
 » Sous ta forme nouvelle obtiens de nobles droits,
 » Laurier, orne à jamais ma lyre et mon carquois !
 » Quand Rome aux pieds des dieux conduira la victoire,
 » Sois au front des héros l'emblème de la gloire ;
 » Près du chêne sacré, couvre de rameaux verts
 » Le palais d'où César régira l'univers ;
 » Et, comme les cheveux de ma tête immortelle,
 » Tes feuilles garderont leur fraîcheur éternelle. »
 Dans les airs, à ces mots, le laurier frémissant
 Incline vers le Dieu son front reconnaissant (4).

TUBÉREUSE.

Cette ravissante liliacée nous a été apportée de la Perse, en 1632, par un de ces religieux tant décriés, tant persécutés, qui allaient au loin prêcher la vertu et recueillaient, pour fruit de leurs pénibles voyages, quelques plantes belles ou utiles, dont ils dotaient leur patrie. Le père Minuti, minime, tel est le nom de celui auquel nos jardins sont redevables d'un de leurs plus beaux ornements. La Tubéreuse fleurit en France, pour la première fois, chez M. de Peirèse, à Beaugencier, près de Toulon; elle avait alors toute sa

(4) De Pongerville, les amours mythologiques.

simplicité native, et ce n'est qu'après avoir été cultivée longtemps, qu'elle a doublé ses pétales et produit quelques variétés.

L'odeur de la tubéreuse est tellement forte qu'il pourrait devenir dangereux de la respirer longtemps dans un endroit fermé.

ACACIA ROSE.

Il y a un siècle que les forêts de la Caroline nous ont cédé ce bel arbre. Les sauvages de l'Amérique l'ont voué aux chastes amours, tandis que nous l'avons consacré à l'élégance, à cause du beau vert de son feuillage et de ses jolies fleurs.

Du reste, c'est encore à une apparence extérieure que cet arbre doit son nom vulgaire ; il n'existe entre lui et les acacias proprement dits, aucune analogie botanique ; il appartient au genre Robinier, aussibien que le Robinier faux acacia à fleurs blanches qui symbolise l'amour platonique.

AMARANTE.

Originnaire de l'Inde, cette fleur est connue depuis longtemps, puisque Clémence Isaure, dame toulousaine, ajouta, en 1540, à la violette d'or qui se donnait au

vainqueur des jeux floraux, une amarante, une églantine et un souci d'or. Le nom grec de la plante, amarantinos (qui ne se flétrit pas), explique suffisamment pourquoi on en a fait l'emblème de l'immortalité.

Dans la guirlande de Julie, l'amarante s'exprime ainsi :

Je suis la fleur d'amour qu'amarante on appelle,
Et qui vient de Julie adorer les beaux yeux ;
Roses, retirez-vous : j'ai le nom d'immortelle,
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Constant Dubos a dit aussi :

Je t'aperçois, belle et noble amarante !
Tu viens m'offrir, pour charmer mes douleurs,
De ton velours la richesse éclatante ;
Ainsi la main de l'amitié constante,
Quand tout nous fuit, vient essuyer nos pleurs.

Ton doux aspect de ma lyre plaintive
A ranimé les accords languissants ;
Dernier tribut de Flore fugitive,
Elle nous lègue, avec la fleur tardive,
Les souvenirs de nos premiers présents.

L'amarante fut le corps d'une décoration fondée en

1653 , par Christine de Suède. L'ordre de l'amarante n'eut qu'une durée éphémère qui semblait donner un démenti à son nom.

SOUCI.

C'est là une fleur commune autant que les chagrins le sont dans la vie de l'homme ! Nulle plaine qui n'en soit parsemée, nul chemin qui n'en soit bordé ! Toutes les saisons lui conviennent ; aussi les Romains l'avaient nommée *calendula*, fleurs des calendes ou de tous les mois ; vous savez vous même que sa vitalité est telle que coupée et pressée en hercier ; elle continue à y épanouir ses boutons et à produire ses graines.

Veuve de son amant quand jadis Cythérée
Mêla ses pleurs au sang de son cher Adonis,
Du sang naquit, dit-on, l'anémone pourprée ;
Des pleurs naquirent les soucis.

On assure aussi que l'odeur désagréable du souci vient de ce que Proserpine en emporta un bouquet aux enfers, lorsque Pluton l'enleva.

Semblable au pur métal que sa couleur rappelle
Sa fleur n'a comme lui qu'un éclat imposteur ;

Elle infecte la main qui veut s'emparer d'elle,
Ainsi que l'or corrompt le cœur (1).

CAMELLIA.

Je ne sais pourquoi les auteurs qui m'ont précédé ont négligé de parler de cette fleur ; elle le méritait certes bien , et , pour vous le prouver , il me suffira de vous rapporter ce qu'en a dit mon ami Louis Leclerc, dans un de ces spirituels articles que vous savez si bien apprécier. C'est au mois de mars dernier qu'il écrivait ceci :

« Le camellia règne en ce moment sur toutes les fleurs. Port majestueux, grand feuillage bien découpé d'un vert éclatant et frais ; quelque raideur peut-être dans les branches, comme une grande dame un peu gênée dans ses atours, et dont la taille manque de souplesse et de légèreté ; larges roses , moins symétriquement arrangées que celles du dahlia , mais d'une incomparable élégance ; pétales qui s'arrondissent avec une simplicité gracieuse où s'entassent avec une riche profusion ; blanc pur et mat, nuances carminées, tendres, douces, délicates, vives , foncées , marbrées , variées,

(1) C. Dubos.

panachées ! C'est bien le chef-d'œuvre de l'art horticul-
tural ; c'est vraiment un bel et noble arbuste ! Nous
ne pouvons le voir chargé de milliers de fleurs comme
à Naples ou dans l'Asie orientale, sa patrie ; nous n'a-
vons rien qui approche du célèbre patriarce des ca-
mellias européens, celui de Caserte, s'élevant à 15
mètres de hauteur ; mais le talent, on devrait dire le
génie de nos jardiniers, nous dédommage par les
étonnantes variétés que crée la fécondation artifi-
cielle ; leur nombre passe déjà cinq cents, toutes plus
séduisantes les unes que les autres. Si le camellia, à
une seule variété près, est absolument inodore, il ne
faut pas trop s'en plaindre ; nous pouvons introduire
sans danger ses brillantes corolles dans nos apparte-
ments qu'elles réjouissent, lorsque la terre est glacée
et dénuée de toute parure ; et puis, vous savez bien
qu'on ne saurait avoir toutes les perfections. C'est au
père Camelli, jésuite, que nous devons cette heureuse
conquête ; il nous apporta, en 1739, la rose du Japon,
la rose du Cathay, comme on l'appelait alors ; mais
Linné eut assez de goût et d'esprit, pour donner à la
belle fleur le joli nom qui lui est demeuré. Heureux le
camellia, si quelques jardiniers modernes, cédant à
une absurde manie, n'eussent désigné une foule de va-
riétés charmantes, par des noms ridicules, j'en de-

mande pardon aux personnages d'ailleurs fort respectables, qui les ont portés par accident. Vous allez visiter l'exposition de la société royale d'horticulture; en entrant vous êtes tout d'abord enchanté, ravi; vous courez d'un camellia à l'autre, ne sachant auquel donner la préférence; vous voulez enfin savoir comment on nomme votre favori, et vous reculez en voyant que c'est un *Kewblusk* ou bien un *Striped*, un *Scrimakersii*, peut-être un *Drouard-Gouillon*! Le moindre inconvénient de ces appellations mélodieuses, et d'une foule de superlatifs plus ampoulés que latins, c'est de jeter une confusion déplorable dans la synonymie. »

Voilà certes une critique juste, qui s'applique non seulement au camellia, mais encore à toutes les plantes d'ornement dont le catalogue suffirait seul pour faire reculer d'horreur l'amateur pressé dont l'oreille aurait encore quelque délicatesse, et l'esprit un peu de goût.

BELLE DE NUIT.

C'est au Pérou que nous devons cette plante élégante et délicate, qui semble réserver ses charmes pour les seuls admirateurs de la nature; il faut, en effet,

attendre son heure, pour jouir de toute sa beauté.
Constant Dubos s'adresse ainsi à cette fleur :

Solitaire amante des nuits,
Pourquoi ces timides alarmes,
Quand ma muse au jour que tu fuis,
S'apprête à révéler tes charmes ?
Si par pudeur, aux indiscrets,
Tu caches ta fleur purpurine,
En nous dérobant tes attraits,
Permits du moins qu'on les devine.

Lorsque l'aube vient éveiller
Les brillantes filles de Flore,
Seule tu sembles sommeiller
Et craindre l'éclat de l'aurore.
Quand l'ombre efface leurs couleurs,
Tu reprends alors ta parure ;
Et de l'absence de tes sœurs
Tu viens consoler la nature.

Sous le voile mystérieux
De la craintive modestie,
Tu veux échapper à nos yeux,
Et tu n'en es que plus jolie,

On cherche, on aime à découvrir
 Le doux trésor que tu recèles :
 Ah ! pour encor les embellir,
 Donne ton secret à nos belles.

BIGNONE OU JASMIN DE VIRGINIE.

Cet arbrisseau grimpant de l'Amérique septentrionale, commence à se répandre dans les parcs où il couvre de la plus belle verdure et décore des festons les plus agréables, les rochers ou les murs élevés ; ses fleurs d'un rouge éclatant, rehaussent agréablement la couleur sombre de son feuillage.

« L'oiseau mouche de la Floride, dit Bernardin de »
 » St-Pierre, affectionne la Bignone. C'est une plante »
 » sarmenteuse qui s'élève à la hauteur des plus »
 » grands arbres et qui en couvre souvent tout le tronc. »
 » Il fait son nid dans une de ses feuilles qu'il roule en »
 » cornet ; il trouve sa vie dans ses fleurs rouges sem- »
 » blables à celles de la digitale, dont il lèche les »
 » glandes nectarées ; il y enfonce son petit corps, qui »
 » paraît dans ces fleurs comme une émeraude en- »
 » chassée dans du corail, et il y entre quelquefois si »
 » avant qu'il s'y laisse prendre. »

Charmant oiseau, c'est au sein d'une fleur
 Que l'amour va le rendre père,
 Qu'il verra ses petits, qu'il aimera leur mère,
 Et qu'il connaîtra le bonheur.

GRENADILLE BLEUE.

La grenadille, plante grimpante du Brésil, a reçu le nom de passiflore, ou fleur de la passion, parce qu'on a eru trouver, dans ses différents organes, l'image des instruments de la mort de Jésus-Christ.

Voici comment le père Rapin décrit la grenadille dans ses *jardins* :

« Placée sur une haute tige, elle semble porter une couronne épineuse au-dessus de ses feuilles profondément décompées et bouelées sur les bords. Du sein même de cette fleur s'élève une colonne, surmontée de trois points séparés, semblables à des clous aigus. Divin rédempteur, ce sont les signes augustes de vos eruelles douleurs qu'elle nous retrace !

Dubos a dit, en chantant la même fleur :

De quel sombre appareil sa tête s'environne !
 Auprès d'un pal sinistre, et de clous hérissé,
 Repose un lourd marteau, qu'une affreuse couronne
 Dans ses replis tient embrassé.

Pour qui réserves-tu ces apprêts redoutables ,
Sévère grenadille ? Eh ! quoi donc parmi vous ,
Peuple charmant, est-il quelquefois des coupables,
Ainsi qu'il en est parmi nous ?

Non, non : vous respirez la candeur, l'innocence ;
Et si près de vos fleurs j'aperçois quelques traits,
Ces armes sont pour vous une juste défense,
Et non l'instrument des forfaits.

Mais quel affreux tableau vient déchirer mon ame.... ?
Je vois, je vois Solyme et ce funeste lieu,
Où, par mille tourments, sur une eroix infâme,
Des bourreaux immolent un Dieu.

Toi qui de son trépas nous retraces l'image,
Funèbre grenadille, à nos yeux, chaque jour,
Que tes tristes couleurs offrent le témoignage
De nos forfaits, de son amour.

Sans cesse redis-nous : Quand votre auguste maître
Pour vous rendre la vie expire sous vos coups,
Du moins, par vos vertus, songez à reconnaître
Le prix du sang versé pour vous.

HORTENSIA.

Les Chinois et les Japonais, chez lesquels nous avons été chercher cette plante, vers 1795, en appréciaient comme nous la grâce et l'éclat : souvent les peintures qui nous viennent de ces contrées montrent l'hortensia uni, dans d'élégants bouquets, au camellia et aux autres fleurs les plus recherchées par la fashion du pays.

Lors de son introduction en France, l'hortensia a fait fureur ; aussi C. Dubos, tout en sacrifiant à la nouvelle idole, n'a pu dissimuler le peu d'estime qu'elle lui inspirait ; il s'exprime ainsi :

Reçois de ma muse un coup d'œil,
Et n'accuse plus son silence,
Brillante fleur, toi dont l'orgueil
Se pare du beau nom d'Hortense.
Malgré ton éclat si vanté,
N'attends de moi rien davantage ;
J'admire, en passant, la beauté,
Le mérite a seul mon hommage.

Pour fixer nos regards séduits,
Tes diverses métamorphoses

Tour à tour nous offrent les lys,
Les violettes et les roses.
Mais, quand Flore a voulu former,
Pour nos jardins, une Pandore,
Elle oublia de l'animer ;
Ta fleur, hélas, est inodore !

Je sais que depuis les boudoirs,
Et les salons de l'opulence,
Jusqu'aux plus modestes comptoirs,
Tout s'embellit de ta présence.
Ainsi, grâce à l'esprit du jour,
Quelquefois un fat s'aecrédite ;
Et jadis on vit à la cour
Plus d'un favori sans mérite.

Règne aujourd'hui par tes attraits
O fleur ! qu'un goût vulgaire encense,
Jouis de tes brillants succès,
Mais redonte notre inconstance.
Par une autre fleur, à ton tour,
Tu verras, bientôt détrônée,
Que chez nous l'idole du jour
Le lendemain est surannée.

Ces deux derniers vers sont d'une admirable jus-

tesse : ils ont été l'oracle du sort de l'hortensia, comme ils le doivent être de celui de toutes les idoles que nos compatriotes se plairont à encenser. Avis à ceux qui ambitionnent la popularité !

SAULE PLEUREUR.

Amant de Pholoë, le beau Salix un jour
Sous l'ombrage des bois soupirait son amour,
Pholoë, tendre et sage, en cette solitude,
Souvent laissait errer sa molle inquiétude ;
Tantôt joignant sa voix à la voix des oiseaux,
Tantôt rêvant assise au bord des clairs ruisseaux,
Parfois cueillant des fleurs, et de ces fleurs moins belles
Relevant sans apprêts ses graces naturelles,
Son berger, s'il paraît, lui cause un doux plaisir ;
Mais elle aime sans crime, et sourit sans rougir.
Lui, mêlant jusqu'alors, fidèle à l'innocence,
Le respect au désir, la crainte à l'espérance,
Il attendait qu'hymen, de rose couronné,
Vint proclamer l'époux dans l'amant fortuné.

Qui peut compter, hélas ! sur ta vaine promesse,
Faible raison ? L'amour se rit de ta sagesse.
Pholoë, ce jour là, sous un berceau lointain,
Se confiait, paisible, à la fraîcheur du bain :

Là d'épais aliziers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur d'un rideau de verdure.
Le calme de ces lieux, leur silence écarté,
Ce demi-jour des bois, plus doux que la clarté,
Tout lui dit : « Ne crains pas un regard téméraire,
» Belle nymphe : pour toi, veille ici le mystère ».

Cependant vers cette onde ouverte à tant d'appas,
Le hasard, non le crime, avait conduit tes pas,
Salix ; et seul coupable, à travers le feuillage
Zéphyr t'a révélé les secrets du rivage,
Dieux ! que d'attraits offerts à ton œil enflammé !
Pâris fut moins ému, quand sur l'Ida charmé
Il vit, galant arbitre, et Junon sans parure,
Et Minerve sans voile, et Vénus sans ceinture.
Ici des flots mouvants, le limpide cristal
Trahit d'un sein de lys le contour virginal ;
Là, sur l'azur des eaux, levant ses tresses blondes,
Elle semble Vénus sortant du sein des ondes.
Salix rougit, se trouble ; un feu séditieux
Dans ses veines s'allume, étincelle en ses yeux ;
Il veut parler : sa voix expire, et vers la rive,
Demi-courbé, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
Il tremble que son souffle, agitant les rameaux,
De son bruit délateur n'épouvante les eaux.

Mais , sur ces bords peu sûrs, Pholoë sans alarmes.

Va reprendre le lin qui doit caeher ses charmes.

Légère , elle s'avance , et chaque mouvement

Livre un nouveau trésor aux regards d'un amant.

Insensé ! que fait-il ? quel délire l'égaré ?

Il s'élançe , il s'éerie : « Arrête au moins , barbare !

» La gaze défend mal des assauts du désir ;

» Tombe en mes bras sans voile , ou tu me vois mourir. »

— « Ciel !... » Ce fut le seul cri de la vierge éperdue ;

Mais à ce cri d'effroi , l'onde au loin s'est émue ;

Au fond de ses roseaux la Naïade a frémi :

D'un murmure plaintif le bois sombre a gémi ;

Et Diane , accourue à ce bruit qui l'attire ,

L'arc en main , va venger l'honneur de son empire.

Ta présence , ô Déesse ! a sauvé la pudeur :

Mais l'outrage imparfait arme encor ta fureur.

Salix fuyait ; soudain , frappé dans ta colère ,

O prodige ! ses pieds s'attachent à la terre :

Tronc noueux , pour courir il fait de vains efforts ;

Une prison d'écorce enveloppe son corps ;

De son teint qui verdit les roses se ternissent ;

Ses cheveux dans les airs en longs rameaux jaillissent ;

Ses bras , que vers les cieux il tendait suppliants ,

Symboles de douleur , retombent languissants ,

Saule, il chérit les eaux ; et son pâle feuillage
De sa maîtresse absente y cherche encor l'image (1).

Telle est l'histoire de cet arbre apporté chez nous
des rives de l'orient ; cette histoire nous fait assez com-
prendre pourquoi le saule (*Salix*) est devenu l'em-
blème de la mélancolie.

Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux ;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie ;
On dirait qu'il pleure avec eux.

Les oiseaux, recueillis sous sa pâle verdure,
De son tranquille abri n'osent troubler la paix ;
Le ruisseau qui l'arrose adoucit son murmure,
Et semble exprimer des regrets.

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage ;
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage,
Accueille et voile nos douleurs.

Et toi, que du plaisir la voix flatteuse engage,
Crédule amant, jouis de ton bonheur d'un jour ;

(1) De Guerle.

Le myrte, en ce moment, te prête son ombrage :
 Demain le saule aura son tour (1).

FRITILLAIRE COURONNE IMPÉRIALE.

Cette belle plante bulbeuse , originaire de Thrace , fut apportée de Constantinople à l'empereur Maximilien II , dans le quinzième siècle , et elle n'a commencé à être cultivée en France qu'en 1570. Voici ce que la fable nous raconte sur la fritillaire impériale.

Junon que de Minerve irritait la naissance ,
 Aux champs d'Olène, un jour, dans un morne silence,
 Errait, lorsqu'une fleur s'offrit à ses regards ;
 Elle approche, s'incline; à peine vers la tige
 Elle étend la main, ô prodige !
 La déesse à l'instant voit naître le dieu Mars.

O toi, plante féconde et trop long temps obscure,
 Sois ma fleur, dit Junon ; tu venges mon injure,
 Je veux à ton bienfait égaler mes faveurs.
 Du pouvoir souverain sois à jamais l'emblème ;
 Reçois de moi le diadème ;
 Je règne sur les dieux : toi règne, sur les fleurs (2).

(1 et 2) C. Dubos.

Il y a deux remarques à faire sur ce joli fragment de poésie. D'abord je ne sais trop si Junon pouvait se trouver bien satisfaite d'avoir introduit la guerre dans son ménage divin pour se venger de ce que Jupiter y avait enfanté seul la sagesse. La fable est en général fort ingénieuse, mais je la trouve trop peu favorable au beau sexe, dans cette circonstance, pour ne pas m'élever contre, et soutenir, au besoin, qu'elle est apocryphe.

Je passe à la seconde observation: C. Dubos écrivait l'idylle dont je viens de rapporter quelques vers au moment où l'empire, appuyé sur ses armées victorieuses, était dans toute sa splendeur. Les poètes, je le sais, sont faits pour chanter les héros; mais ils devraient s'abstenir de faire participer les aimables créations de la nature à leurs pompeux mensonges. Ainsi, l'impériale a cessé de régner sur les fleurs, comme Napoléon de ceindre la couronne de France. C. Dubos n'aurait-il pas dû se rappeler que Boisjolin avait dit avant lui :

Noble fils du soleil, le lys majestueux
 Vers l'astre paternel dont il brave les feux
 Elève avec orgueil sa tête souveraine,
 Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.

C'est qu'en effet, le lys avait régné pendant des siècles, non pas seulement sur nos parterres, mais sur la France; il avait parsemé la bannière glorieuse d'un pays qui n'est fidèle qu'à la victoire. Eh bien ! le lys est tombé comme l'impériale. Gardons-nous donc de prendre pour emblème de nos passions politiques les aimables filles de Flore ; chaque printemps, quand nous les voyons éclore, empreintes du même charme qui leur a valu nos ambitieuses dédicaces, nous devrions sentir que leur présence est un reproche fait par l'immuable nature à nos sentiments versatiles.

IMMORTELLE OU GNAPHALE JAUNE.

Les fleurs de cette plante africaine se conservent pendant longtemps avec tout leur éclat, bien que séparées de la tige mère. C'est pourquoi Constant Dubos a dit :

O toi, que l'amitié fidèle
Réclame pour son attribut,
Fleur simple et durable comme elle,
Préside aux accords de mon luth !
Symbole heureux de la constance,
Quand je te chante, inspire-moi ;

Et puissent, pour ma récompense,
Mes vers durer autant que toi!

L'automne a fui dans nos vallées,
L'hiver ramène les frimas ;
Déjà les graces désolées
Ont cessé d'y porter leurs pas.
En nous quittant, Flore te laisse,
Pour nous consoler des beaux jours ;
Ainsi quelquefois la vieillesse
Dérobe une fleur aux amours.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE. FABLE.

Dans un bosquet, la rose et l'immortelle
Prirent dispute un beau matin.
Vous qui de ces deux fleurs ornez votre jardin,
Écoutez leurs raisons, et jugez la querelle.
La rose disait : Je suis belle ;
Fille de Flore et de Zéphyr,
Je m'ouvre en saluant l'aurore.
Je vois, à mon aspect, tout le ciel s'embellir,
Et les rayons du jour me recherchent encore,
Lorsque dans l'onde ils vont s'ensevelir.

Des doux pleurs du matin mes feuilles imbibées,
Et vers mon sein vermeil mollement recourbées,
 Forment une grotte d'amour
D'où s'exhale une odeur qui parfume le jour.
J'accompagne Vénus, je flotte à son corsage ;
Et lorsque, dans Paphos on lui rendait hommage,
 Les amours ont souvent douté
 Laquelle plaisait davantage
 Ou de la fleur ou de la Déesse.

Enfin, mon doux parfum, mon éclat, ma verdure,
Fixent autour de moi les amours du canton,
 Et j'orne du plus beau fleuron
 La couronne de la nature.
— Ma sœur, vous vous vantez toujours,
Reprit l'humble immortelle, et vous n'êtes pas sage.
Plus que moi, j'en conviens, vous plaisez aux amours ;
Mais j'ai sur vous un bien grand avantage ;
 Vous mourrez avec les beaux jours :
 On me voit briller à tout âge.

O vous en qui la vanité
Préfère à tout la gloire d'être belle,
 Retenez bien cette moralité :

La rose nous peint la beauté,
 Mais le talent est l'immortelle (1).

PRIMEVÈRE.

On se sent pénétré d'une douce joie en voyant la primevère ouvrir sa corolle safranée ; c'est le premier sourire de Flore, c'est le premier don qu'elle nous fait en revenant parmi nous. Il nous semble lui entendre dire avec le poète :

Le doux printemps est de retour ;
 Il rajeunit, charme la terre,
 Avec lui ramène l'amour.
 L'astre brillant de la lumière
 A déjà prolongé le jour ;
 Le ciel ne voit plus les nuages
 Ternir l'éclat de son azur ;
 Le ruisseau transparent et pur
 N'est plus gonflé par les orages ;
 Le zéphyr chasse les frimas ,
 Et l'hirondelle voyageuse,
 Franchissant la mer orageuse ,
 Revient habiter nos climats ;

(1) Hoffmann.

L'aimable et tendre Philomèle
Fait entendre ses doux accents ;
L'amour a fait naître ses chants,
L'écho les répète avec elle ;
Le eygne au plumage argenté,
Sur l'onde se jouant sans cesse ,
Incline son cou, se redresse,
Plonge, et tout fier de sa beauté
De sa grâce et de sa noblesse,
Navigue avec agilité.
Partout quelle vive allégresse !
Quelle joie au sein des hameaux !
Sur l'herbe que zéphyr caresse
Bondissent les jeunes agneaux ;
J'entends le son des chalumeaux ;
Je vois la folâtre jeunesse
Dans les prés, au bord des ruisseaux,
Livrant son cœur à la tendresse,
Danser à l'ombre des ormeaux.
Quittez votre toit solitaire,
Amis, et venez dans les champs
Jouer des plaisirs du printemps,
Tandis qu'il règne sur la terre.
Le sombre hiver qu'il a chassé
Déjà se prépare à le suivre :

Nous n'avons tous qu'un temps à vivre,
Et bientôt il aura passé.

ACANTHE.

Cette plante est peu commune dans nos jardins ; le Midi est sa patrie ; elle se plaît sous un beau ciel , comme les artistes dont elle symbolise le génie, et dont elle a souvent enflammé l'imagination.

On raconte, dit M^{me} Delatour, que l'architecte Callimaque, en passant auprès du tombeau d'une jeune fille, morte peu de jours avant un heureux mariage , ému d'une tendre pitié, s'approcha pour y jeter des fleurs. Une offrande avait précédé la sienne. La nourrice de cette jeune fille, rassemblant les fleurs et le voile qui devaient servir à la parer le jour de ses noces, les plaça dans un petit panier auprès du tombeau , sur une plante d'acanthé , puis elle le recouvrit d'une large tuile. Au printemps suivant, les feuilles d'acanthé entourèrent le panier ; mais arrêtées par les bords de la tuile, elles se recourbèrent, et s'arrondirent vers les extrémités. Callimaque, surpris de cette décoration champêtre, qui semblait l'ouvrage des grâces en pleurs, en fit le chapiteau de la colonne corinthienne ;

charmant ornement que nous admirons et que nous imitons encore.

A propos de cette plante et de sa signification comment ne pas citer ces beaux vers :

Ah ! si favorisé du Dieu de l'harmonie,
Si de son feu sacré ranimant mon génie,
Je pouvais tout à coup offrir à vos regards ,
Ces mortels inspirés, créateurs des beaux arts ;
Ces sages qui, marchant loin des routes tracées ,
Nous ont faits héritiers de toutes leurs pensées ;
Je voudrais, mesurant la profondeur des cieus,
Suivre du grand Newton le vol audacieux ;
Le peindre triomphant au bout de sa carrière ;
Et dans un pur cristal appelant la lumière,
Déployer tout à coup à vos regards surpris
Les riantes couleurs de l'écharpe d'Iris.
D'un siècle tout entier interrogeant l'histoire,
Mes vers vous rediraient la splendeur et la gloire.
Molière avec gaîté châtiant nos erreurs,
Se moquant de Paris pour corriger ses mœurs ;
Racine d'Athalie enfantant la merveille ;
Rome se réveillant à la voix de Cornille,
Et ses héros, toujours plus grands que leurs revers,
De leur antique gloire étonnant l'univers.

Je peindrais Lafontaine et ses doux badinages,
 Écrits pour les enfants , et qui charment les sages ;
 Fénelon, dont les cœurs gardent le souvenir,
 Qui légua son exemple aux siècles à venir,
 Et qui, pour éclairer les maîtres de la terre ;
 Parlait comme Socrate et chantait comme Homère ;
 Bossuet, proclamant d'une éloquente voix
 Le néant des grandeurs sur le tombeau des rois,
 Et le front couronné d'une palme immortelle ,
 Implorant pour ces rois la clémence éternelle.
 Hélas ! ces jours fameux sont passés pour jamais,
 Et ce siècle, en fuyant, emporte nos regrets.

AMANDIER.

Phyllis, fille de Lyeurgue roi de Thrace , écouta favorablement les tendres serments de Démophon , fils de Thésée. Il avait promis à la jeune fille de l'épouser au retour d'un voyage qu'il allait faire en Crète ; mais comme il tardait à revenir, Phyllis désespérée tenta à ses jours et fut métamorphosée en amandier. Bientôt après Démophon arriva pour apprendre son malheur, et il ne lui resta que la triste consolation d'arroser l'arbre de ses larmes. Touché sans doute de cette

douleur vraie, l'amandier frémit avec un doux murmure et se couvrit de fleurs.

On a fait de l'amandier l'emblème de l'étourderie, parceque souvent il se hâte tellement de produire ses fleurs qu'elles succombent sous l'atteinte des dernières gelées. Néanmoins ce n'est que par respect pour les anthologistes qui m'ont précédé que je conserve cet emblème; comment, en effet, ne pas prendre l'amandier pour symbole de la fragilité quand M. de Lamartine a dit :

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices ;
Disputons les même au Zéphyr :
Epuisons les rians calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève ;
Le printemps va s'évanouir ;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : hâtez vous d'en jouir.

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour.





Aug. Duméril del et sc.

Folliau imp.

JASMIN BLANC, *Amabilite*. TULIPE, *Recherches d'amour*
MYOSOTIS, *Le merveilleux pas*.

Chapitre Sixième.

DISSERTATION SUR L'AMOUR.

Dans la plupart des fragments qui composent l'histoire des fleurs, le mot amour est écrit à chaque page; vous retrouverez encore ce mot dans le catalogue des fleurs emblématiques; or, comme je sais que votre âme chaste craint jusqu'à l'apparence du mal, j'ai besoin, madame, de vous expliquer ce que c'est que l'amour, ou du moins comment je comprends ce sentiment. Un vieux poète a dit :

J'ai vu l'amour pourtraict et en divers lieux ;
L'un le peint vieil, cruel et furieux ;

L'autre plus doux, enfant, aveugle nu :
 Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
 Par ses bienfaits ou par sa forfaiture.
 Pour mieux au vrai définir sa nature,
 C'est que chacun varie en son cerveau,
 Un Dieu d'amour pour lui propre et nouveau,
 Et qu'il y a dans les entendements
 D'amours autant que de sortes d'amants (1).

Vous ne vous étonnerez pas, d'après cela, si le portrait que je vais tenter d'esquisser s'éloigne un peu de l'original que vous avez pu vous créer.

D'abord, je dois vous le dire, l'amour que je conçois n'existe plus et ne peut pas exister dans l'état actuel de nos mœurs ; il est possible, peut-être, de rencontrer encore quelques âmes excentriques, chez lesquelles les derniers vestiges de ce feu sacré se soient conservés dans toute leur pureté ; mais ce sont là de ces exceptions qui confirment la règle. Pour vous convaincre de ce que j'avance, jetez les yeux autour de vous ; parcourez tous les échelons de cette société soi disant nivelée que fractionnent tant d'ambitieuses aristocraties ; partout vous verrez la femme au dessous de la place

(1) Antoine Herouet.

qu'elle devrait occuper; bien souvent elle est esclave; mais nulle part elle n'est reine.

Or, il faut vous dire, madame, qu'il existait autrefois un peuple dont la réputation de galanterie s'était étendue dans toute l'Europe; ce peuple n'était point composé, comme vous pourriez le croire, d'un troupeau de céladons en habits de soie et de velours, occupé du matin au soir à roucouler des romances sentimentales; bien loin de là; les hommes y exerçaient le noble métier des armes; et si la renommée de galanterie de ce peuple pouvait être effacée par quelque chose, c'était par celle de sa gloire. Cependant il arriva qu'un beau jour, certaines gens se prirent à rougir d'une vie de combats, de victoires et d'amour, et à penser qu'une nation tombée à ce degré d'abaissement avait besoin d'une régénération. Que firent nos gens? ils renversèrent tout ce qu'on avait adoré; temples, trône, femme; et se vautrant à loisir dans les sanglantes saturnales, ils s'écrièrent dans l'ivresse du triomphe! Peuple, réjouis-toi, tu viens de voir luire enfin la liberté. Mais chacun chercha cette liberté, et beaucoup n'ayant pu la voir, commencèrent à croire qu'on avait trompé leur bonne foi. Quelques-uns furent même assez hardis pour soutenir que, comme l'âne de la fable, le peuple avait passé des mains du meu-

nier dans celles du charbonnier. Pour les dames, elles avaient été mises de côté dans ce débat, et quand elles se montrèrent enfin, au dessus de la poussière des révolutions, des nuages sulfureux de la poudre et de la fumée du tabac, elles furent bien surprises d'apprendre que leur règne était passé, et qu'elles devraient s'estimer trop heureuses, si les hommes régénérés daignaient descendre jusqu'à elles dans les instants de loisirs que leur laisserait la vie occupée d'un peuple libre et constitutionnel. Le pays où se passèrent ces choses se nomme la France ! Vous devez comprendre qu'en présence d'une nation pareille on se ferait huer à raisonner d'amour : je vais donc reculer (par l'imagination) de quelques siècles en arrière et vous parler comme si nous vivions sous le règne de François 1^{er}, par la grâce de dieu roi des Français !

Distinguons, d'abord ; l'antiquité nous a laissé deux mots pour signifier amour : *amor* et *charitas*. Ces deux mots n'exprimaient, dans l'origine, qu'une seule chose ; aujourd'hui ils s'appliquent à deux sentiments dont l'un était entièrement inconnu des anciens. « La religion chrétienne, dit Chateaubriant, voulant réformer le cœur humain, et tourner au profit des vertus nos affections et nos tendresses, a inventé une nouvelle *passion* : elle ne s'est servie, pour l'exprimer, ni du

mot d'amour qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié, qui se perd au tombeau, ni du mot de pitié, trop voisin de l'orgueil; mais elle a trouvé l'expression de *charitas* qui renferme les trois premières, et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par là elle dirige nos penchans vers le ciel, en les épurant et les reportant au créateur; par là elle nous enseigne cette vérité merveilleuse, que les hommes doivent, pour ainsi dire, s'aimer à travers Dieu qui spiritualise leur amour, et n'en laisse que l'immortelle essence, en lui servant de passage. »

« La chaleur que la charité répand dans les passions vertueuses leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité l'avenir des sentiments ne passait pas le tombeau, où il venait faire naufrage. Amis, frères, époux, se quittaient aux portes de la mort, et sentaient que leur séparation était éternelle; le comble de la félicité pour les Grecs et pour les Romains se réduisait à mêler leurs cendres ensemble; mais combien elle devait être douloureuse, une urne qui ne renfermait que des souvenirs! Le polythéisme avait établi l'homme dans les régions du passé; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentiments honnêtes sur la terre n'est que l'avant goût des délices dont nous serons comblés.

Le principe de nos amitiés n'est point dans ce monde ; deux êtres qui s'aiment ici-bas, sont seulement dans la route du ciel, où ils arriveront ensemble si la vertu les dirige : de manière que cette forte expression des poètes : *exaler son ame dans celle de son ami* est littéralement vraie pour deux chrétiens. En se dépouillant de leurs corps, ils ne font que se dégager d'un obstacle qui s'opposait à leur union intime, et leurs ames vont se confondre dans le sein de l'Éternel. »

Vous le voyez, Madame, les passions mêmes, envisagées du point de vue élevé de la morale, peuvent devenir sublimes, et l'on rougit en pensant que notre éducation tend sans cesse à étouffer en nous les germes naturels de vertu au moyen desquels nous pourrions comprendre cela. Saint Jean, ce modèle de charité, ce tendre ami sur la poitrine duquel le Christ avait reposé sa tête, allait disant sans cesse : aimez-vous, aimez-vous. Cette parole, en effet, résume, pour un cœur pur, toute la morale évangélique comme elle résume la vie du chrétien. Enfant, bercé sur le sein de sa mère, les premiers mots que sa bouche essaye à murmurer sont inspirés par l'amour et la reconnaissance ; plus tard quand il verra la beauté sourire à ses travaux, encourager ses jeux, ce sourire deviendra sa plus douce récompense, car il aura senti près de sa

mère que rien n'est plus aimable que cet assemblage de grâces et de vertus que l'on nomme une femme ; époux il saura comprendre tous les soins délicats dont une épouse entoure ce qu'elle aime et il s'attachera, d'ailleurs, d'autant plus à la compagne de sa vie qu'elle lui aura donné lieu de savourer les délices de l'amour paternel.

Ainsi la plus grande part de bonheur dont nous puissions jouir ici-bas a été placée dans les mains de la femme ; elle est comme le soleil qui éclaire la longue et pénible route que nous avons à parcourir sur ce globe ; faut-il s'étonner, après cela, si notre ame se plait à exhaler l'amour, si nos poètes l'ont chanté, si nous entourons d'un culte religieux des idoles si dignes de notre encens. Lamartine avait compris ce culte le jour où il s'écriait :

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !

O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;

A mes yeux étonnés montre-toi toute entière ;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.

Ton berceau fut-il sur la terre ?

Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère
Dois-tu poursuivre encore ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.





Fig. Dumont del. et sc.

PRIMEVÈRE DE CHINE, *Première jeunesse.*

Chapitre Septième.

DIGRESSION.

Vous êtes femme, Clémence, et les femmes ont une instinctive horreur de tout ce qui tient aux pointilleries de la métaphysique. D'où cela vient-il, dites-le moi ? Serait-ce que votre organisation délicate, saisissant avec une merveilleuse sagacité les mille et une nuances des plus intimes émotions, saurait voir dans nos dissertations des lacunes imperceptibles pour nos sens grossiers ? Le tissu serré de notre plus solide argumentation deviendrait-il pour vos yeux clairvoyants, une étamine, entre les mailles de la-

quelle la raison semblerait à chaque instant prête à s'échapper ? Ou bien serait-ce.... Mais qu'importe ; vous n'aimez point la métaphysique ; or, pour vous faire mieux comprendre l'amour-culte dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre , je vais vous raconter une histoire qui, pour ne point dater d'hier, n'en est pas moins véritable, ainsi que le constatent certains papiers d'une famille illustre arrivés par hasard entre mes mains. La catastrophe de cette histoire eut pour cause des fleurs ; ceci ne s'éloigne donc pas autant de mon sujet que vous pourriez le croire .

LA ROSE EMPOISONNÉE.

I.

A peine les premiers rayons du soleil pénétraient à travers les étroites ouvertures du château de Blamont, qu'une jeune dame à la taille élancée, vêtue d'une longue robe blanche , sortit lentement d'une tourelle dans laquelle serpentait un lourd escalier de pierre ; elle s'arrêta sur le seuil, jeta un regard mélancolique sur le ciel encore voilé en partie des vapeurs du matin et s'avança ensuite vers un bosquet

orné des plus belles fleurs , mais où les roses surtout semblaient avoir été semées avec une profusion bien rare à cette époque.

Un jeune homme encore adolescent y était activement occupé des soins du jardinage ; cependant, lorsque la dame parut, il jeta à la hâte l'instrument dont il venait de se servir, et, mettant un genou en terre , il pressa respectueusement contre ses lèvres la blanche main que la noble châtelaine lui présenta d'un air gracieux. Lorsque le jeune homme se releva et que ses yeux quittèrent la position baissée que la modestie leur avait fait prendre, on put voir que de grosses larmes roulaient sous ses paupières. La dame s'en aperçut sans doute , car sa voix laissa tomber, comme un murmure , ces paroles qui semblaient la suite d'une pensée déjà commencée dans son esprit : — Oui certes , une semblable séparation sera bien douloureuse... j'aimais tant ces fleurs ! chacune d'elle rappelait à mon âme, quelque souvenir bien cher. — Et les pauvres, madame, reprit l'enfant, et ma mère ? qui donc, maintenant, étendra sur eux leur main secourable. — Sois tranquille, Wilhelm, le noble seigneur auquel mon père va m'unir, a le cœur trop bien placé pour ne pas comprendre que mes plus chères années se sont écoulées dans ces lieux, et que mon

plus grand plaisir, sera d'y revenir souvent ; il approuvera surtout que mes faibles bienfaits continuent à entretenir l'existence de quelques vieillards dont les bénédictions ont entouré mon berceau et accompagné mes jeunes ans. — Certes, noble dame, je ne doutais point de vos bontés ; je savais qu'après avoir sauvé la vie à ma pauvre mère, vous ne la laisseriez pas dans l'indigence ; d'ailleurs je sens mes forces s'accroître ; mes bras bientôt pourraient, au besoin, soutenir les jours de la pauvre Trudehen ; mais les douces paroles dont le prix reliaissait tous vos bienfaits, elle ne les entendra plus.....

Les sanglots étouffèrent le reste de la phrase ; se détournant brusquement pour cacher son émotion, le jeune homme courut vers les rosiers, et coupant avec soin les fleurs les plus parfaites, il en composa un bouquet qu'il vint présenter à sa bienfaitrice.

— Écoute Wilhelm, pourquoi ne me suivrais-tu pas, dit-elle ?

— Et ma mère, madamè !

— Tu dis vrai, pauvre enfant ; toi, tu pourrais trouver à te easer sans porter ombrage dans cette maison nouvelle ; mais une femme âgée... et puis, pourquoi se bercer d'illusions mensongères ; puis-je songer à te faire cultiver des fleurs dans cette forteresse, senti-

nelle avancée de nos frontières , qu'un lac entoure de toutes parts, et qui ne retentit que du bruit des armes et des cris des hommes de guerre.

— Ainsi donc c'est là que vous allez vous enterrer vivante ; renonçant à vos goûts les plus chers , à cette douce liberté, inappréciable bien... Oh ! si j'étais libre, moi, si j'étais homme... si j'étais chevalier, jamais acte aussi barbare ne s'accomplirait sous mes yeux ; j'oserais dire à ces ambitieux...

— Silence, enfant, sais-tu, dit la dame en pâlisant, quels sont les ambitieux dont tu parles ; l'un est mon père dont le vœu le plus cher, avant de mourir, était de voir sa fille unie à l'un des grands vassaux du duc de Bourgogne ; l'autre c'est mon fiancé, le terrible, l'invincible comte d'Haraucourt !...

Par respect pour moi, silence donc, silence surtout pour ta sûreté ; car si je pardonne bien des choses à mon frère de lait, d'autres pourraient ne pas s'arrêter à ce titre qui me rend souvent trop indulgente pour toi.

Le jeune homme baissa de nouveau la tête, et les boucles de ses cheveux blonds, en roulant sur son front, cachèrent en partie la rougeur dont son visage s'était coloré pendant la légère réprimande de la dame. Celle-ci parut vouloir mettre fin à l'entretien, en s'occupant uniquement de respirer la douce odeur de son

bouquet de roses , puis elle fit de la main un signe affectueux à celui que nous désignerons dorénavant sous le nom de Wilhelm, et reprit lentement le chemin de la tour d'où elle était sortie quelques moments auparavant.

II.

Un mois plus tard , le lieu où s'était passée la scène que nous venons de raconter avait bien changé d'aspect ; ce n'était plus ce calme majestueux de la nature, troublé seulement par la conversation de deux êtres jeunes et beaux ; un tumulte effroyable se faisait entendre à deux milles à la ronde du château de Blamont ; la plaine environnante était couverte de tentes ; les unes ornées de panonceaux, annonçaient le rang et portaient les devises des principaux seigneurs invités à l'union de Marguerite et du comte d'Haraucourt. Elles servaient à loger la suite de ces puissants personnages ; les autres, décorées de festons en fenillages, étaient destinées à réunir, dans un joyeux banquet , les principaux vassaux des deux familles et tous les invités d'un rang subalterne.

Le père de Marguerite , retiré depuis longtemps de la Cour, vivait assez modestement dans son château,

en sorte que , dans cette circonstance solennelle , il avait cru devoir adjoindre l'intendant de la maison de son gendre à son vieux majordome, afin que les préparatifs de fête fussent faits avec la célérité et le luxe nécessaires.

Boltroff, intendant du comte d'Haraucourt, était un personnage important , ou du moins qui croyait l'être; moitié cuisinier, moitié soldat , il se promenait gravement, la rapière au côté et une canne à la main , encourageant de la voix les groupes de travailleurs qui terminaient les apprêts du banquet champêtre , ou bien, caressant de sa houssine les épaules de ceux qui ne lui paraissaient pas mettre assez d'empressement à exécuter ses ordres. Au moment où sa voix sonore faisait résonner les échos d'une bordée de jurons flamands , il se trouva face à face avec le jeune Wilhelm qui semblait arriver à propos pour donner un sujet de développement à la colère naissante du rodomont domestique.— Eh bien, mon jeune coq, dit-il en accompagnant ses paroles d'un geste ironique, vous a-t-il plu de me préparer les douze corbeilles de roses dont j'ai besoin pour couvrir la table de vos maîtres ; vous savez que je vous ai donné l'ordre de me les apporter vous-même ce matin , — Je sais, reprit Wilhelm avec impatience , que je n'ai point d'ordres à recevoir de

vous ; quant aux roses que ma maîtresse a si souvent soignées de ses propres mains, je vous ai déjà déclaré qu'aucune d'elles ne serait souillée par le contact de vos soldats à éperons dorés.

— Misérable ! oses-tu bien parler ainsi de ce que la Bourgogne renferme de plus noble et de plus illustre ? va, et que dans une demi-heure mes ordres soient exécutés.

— Exécutez-les donc vous-même, car pour moi, je ne saurais cueillir des fleurs là où n'existe pas seulement la trace d'un bouton.

Au calme déterminé de Wilhelm, Boltroff sentit le feu monter à son visage, il saisit le bras du jeune homme dans sa main nerveuse, et l'entraînant vers le parc, il courut s'assurer de la réalité du malheur qu'on venait de lui annoncer ; en effet, aucun des arbustes du bosquet n'offrait la trace d'une fleur ; tout avait disparu roses et boutons, et la monotone verdure de ce lieu de délices faisait un tel contraste avec l'aspect qu'il présentait encore la veille, que Boltroff resta quelques instants comme anéanti. Cependant la colère reprenant le dessus, il voulut frapper le jeune homme, mais celui-ci parant du bras gauche les coups qui lui étaient portés, tira de son sein une dague qui y était cachée et en blessa son agresseur.

Le bruit de la querelle avait amené sur le lieu de la scène une foule de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient bon nombre d'amis de Boltroff; Wilhelm fut donc désarmé, garotté et conduit dans un cachot, jusqu'à ce que son maître eût décidé de son sort.

Quarante-huit heures après, au moment où Marguerite montée sur un palefroi blanc comme la neige sortait, accompagnée de son époux et d'un nombreux cortège, de la cour du château paternel, Wilhelm, soutenant sa mère tout en larmes, fuyait par une issue secrète pour aller chercher quelque part un lieu où il pût reposer sa tête et gagner à la sueur de son front un morceau de pain pour celle qui lui avait donné le jour.

III.

Il faut maintenant que nous nous transportions au château de Newis, dont les murailles épaisses et grissâtres, sortant d'une vaste étendue d'eau, présentaient de loin au voyageur l'aspect d'un rocher aride et inhabité. Le lion de Bourgogne, hissé sur la plus haute tour, semblait étonné de se voir ainsi transporté dans la région où l'aigle bâtit habituellement son aire. Un pont levis, communiquant à une digue étroite, don-

nait accès d'un seul côté, aux habitants de cette forteresse ; partout ailleurs une eau profonde venait battre le pied des murailles ; quelques fenêtres ou barbacanes étaient percées à une certaine hauteur au dessus du niveau des eaux , et, de peur que ces ouvertures ne servissent à introduire des ennemis , on avait eu soin de les barrer soigneusement par des grilles de fer.

L'une de ces fenêtres était celle de l'oratoire de la comtesse ; elle avait voulu que ses yeux, au moment où ils s'élevaient vers l'éternel, pussent au moins entrevoir l'azur des cieux et quelques traces des richesses dont la terre récompense ici bas le travail de l'homme.

Malgré cet arrangement, peu conforme à l'usage qui plaçait les appartements des châtelains au centre des ouvrages de défense, Marguerite ne pouvait parvenir à vaincre son ennui ; quand l'aube blanchissait les tentures de sa couche elle ne pouvait plus, comme autrefois, aller respirer un air pur et recueillir les premiers parfums des fleurs printanières ; voulait-elle sortir de son appartement, la vapeur épaisse des marécages offensait ses poumons autant que la vue des sentinelles couvertes de fer attristait sa vue. Le comte, il est vrai, avait eu l'attention de métamorphoser en

jardin d'agrément un vaste préau sur lequel avaient eu lieu bien des exercices militaires ; mais les plantes étiolées, qui croissaient péniblement dans ce lieu, portaient en naissant le stigmate de l'esclavage et la pâle livrée des prisons. Boltroff, il faut lui rendre cette justice, avait cependant fait tous ses efforts pour répondre au désir de son maître, et nulle peine n'avait été épargnée pour donner à ce jardin quelque peu d'attrait.

Un matin Marguerite, triste et souffrante, était allé verser ses larmes secrètes aux pieds du Christ ; elle s'approchait instinctivement de la croisée comme l'oiseau captif se presse contre les barreaux de sa cage, quand ses yeux aperçurent un bouquet des plus belles roses placé sur la saillie extérieure de la muraille ; ouvrir le lourd châssis, saisir les fleurs, savourer à longs traits leur délicieuse odeur, tout cela fut l'affaire d'un instant. Les souvenirs d'une vie heureuse étaient attachés à ce bouquet, et ils vinrent en foule se présenter à l'esprit de Marguerite ; aussi tombant à genoux, mon Dieu, dit la belle comtesse, pourquoi me laissai-je aller à ma douleur ? ne devrais-je pas savoir que vous veillez sur moi ? n'est-ce pas par un effet de votre ineffable bonté que ces roses se sont offertes pour ranimer mon espérance et réveiller en moi cet amour de la vie

qui ne devrait jamais quitter le chrétien attaché à ses devoirs ; oh ! la plus grande cause de mes chagrins provenait de mon manque de foi ; pardonnez-moi, Seigneur ! Déposant alors ses roses dans un vase au col allongé, elle fut les placer au-dessous du triptique sculpté devant lequel elle avait coutume de réciter ses prières.

Quand elle revint près de son époux, sa figure paraissait rayonnante, et les couleurs qui avaient reparu sur son teint donnaient à ses charmes un éclat si merveilleux qu'aucun de ceux qui la virent ne manqua de remarquer le changement subit qui venait de s'opérer en elle.

Plusieurs jours se passèrent ainsi ; chaque matin Marguerite trouvait à son oratoire un bouquet de roses destiné à remplacer celui que la nuit avait dû flétrir. Les deux ou trois premières fois elle ne fut pas éloignée de penser (car que ne penserait pas une âme sensible et malheureuse ?) que ces roses étaient un présent du ciel ; mais en voyant chaque jour amener la même offrande, elle supposa que c'était là une des attentions délicates de son époux, et elle crut devoir l'en remercier ; le comte pâlit tout d'abord , et répondit sèchement qu'il était plus habitué à cueillir des lauriers que des roses ; au surplus, ajouta-t-il, vos beautés ont pu frapper d'autres yeux que les miens, et celui sur qui

elles ont fait tant d'impression eonnaît peut-être mieux que moi le chemin par lequel on arrive au cœur des femmes. Marguerite voulut prendre la réponse du comte eomme une plaisanterie ; mais en voyant dans ses traits un sourire féroee, elle se prit à trembler devant eet homme dont elle venait d'exciter la jalousie en lui laissant soupçonner l'existence d'un rival, et d'offenser l'orgueil en le remerciant de soins et d'attentions qu'il était incapable d'avoir pour elle.

IV.

Boltroff, dit le comte à son intendant, tu as toujours été un serviteur fidèle ; à la guerre eomme dans mon château, je t'ai toujours vu prêt à montrer ton dévouement pour moi ; si tes sentiments n'ont rien perdu de leur force, il m'en faut une preuve aujourd'hui. Je suis trahi !

— Trahi ! fit Boltroff en portant la main sur son épée et en parcourant des yeux le cabinet de son maître.

— Oh ! le danger n'est pas aussi près que tu parais le eroire ; mais la garde se fait mal, j'en ai la certitude ; j'ai beau interroger moi-même ehaque matin les sentinelles et les officiers, leur réponse est toujours satis-

faisante, tandis que je viens d'apprendre que, depuis plusieurs jours, un étranger, plusieurs peut-être, s'introduisent nuitamment au château. Écoute, Boltroff, cette nuit, il faut te mettre en sentinelle dans la prison des gardes qui se trouve à l'aile du nord, et demain tu me rendras compte, mais à moi seul, de ce que tu auras vu. Boltroff fit un signe d'assentiment et sortit.

Quoi qu'il en soit, le comte ne crut pas devoir se fier à la seule vigilance de son intendant, car, lorsque le soir fut arrivé, il parcourut lui-même les différents postes de son château et recommanda aux sentinelles la plus active surveillance.

Étonnée du mouvement des hommes d'armes, effrayée surtout de l'air sombre de son mari, la belle Marguerite s'enferma de bonne heure dans son appartement, et, ayant congédié ses femmes, elle se retira dans son oratoire pour éteindre ses inquiétudes dans les élans d'une fervente prière. Après avoir fait, à plusieurs reprises, le tour du chapelet d'ambre et d'or qui pendait à sa ceinture, elle s'assit un peu plus calme auprès de l'ouverture étroite que nous avons décrite, et fixant ses yeux vers la région des astres, elle se mit à rêver.

La nuit était belle, et la lune, qui projetait sa lumière du côté opposé à celui où se trouvait la belle châtelaine, faisait paraître le lac comme une vaste tenture

noire ; au-delà , les champs cultivés scintillaient d'une lueur argentine , et les étoiles , parsemées sur un ciel foncé, semblaient, par instant, lancer leur lumière en éclairs plus rapides que la pensée. Marguerite observait tout cela ; pénétrée de ce magique tableau, de cette majesté muette de la nature endormie : Oh ! dit-elle, comment l'espérance a-t-elle pu fuir de mon cœur ? Ne devais-je pas penser que le Dieu qui veille aux mouvements de ces milliers de globes n'abandonnerait pas une créature pensante qui s'humilie devant lui. J'ai pu pêcher, mes faiblesses méritaient peut-être une punition ; mais je sens à ma conscience tranquille que mes douleurs ne doivent pas durer longtemps !

La nuit était avancée , et les heures avaient paru voler pour la jeune femme qui les avait ainsi passées, partie dans la contemplation , partie dans de saints élancements ; aussi elle s'étonnait de voir pâlir sa lampe, et elle allait regagner son lit à la hâte quand un léger bruit, comme celui de l'eau qui ruisselle , vint attirer son attention ; penchée en avant, la main sur son cœur, elle retenait jusqu'à son haleine pour concentrer toutes ses facultés dans le sens de l'ouïe ; bientôt une ombre apparut à la fenêtre, et un bouquet de roses y fut déposé avec soin. Surmontant toute crainte, Marguerite, qui d'abord avait fui, revint à la hâte , et s'adressant à

l'homme qu'elle ne pouvait reconnaître : Qui que vous soyez, lui dit-elle, cessez vos entreprises téméraires ; il y va de votre vie et de mon honneur. — Quoi, madame, reprit la voix bien connue de Wilhelm (il s'était plus arrêté sans doute à l'harmonie des sons qu'au sens des paroles), quoi madame, est-ce vous, à cette heure ? vous-même qui daignez recevoir mon offrande ; ah ! je suis plus que payé de mes peines. — Mais vous risquez votre vie, je le répète. — Eh ! qu'importe ma vie si mes actions ont pu contribuer à diminuer les ennuis qui dévorent vos jours dans cette prison. — Vous ne songez donc pas, enfant, que votre vie n'est pas la seule exposée ; vous pouvez me rendre à jamais la plus misérable des femmes ; s'ils vous voyaient, ils soupçonneraient.... — Oh ! non, madame, non ; ils méprisent trop un vassal comme moi pour penser qu'un cœur bat dans sa poitrine ; ils me tueraient... mais vous seriez, comme vous devez l'être, à l'abri de tout soupçon. Si j'en doutais le moins du monde, voyez-vous, cette main, cette seule main qui me retient suspendu sur l'abîme s'ouvrirait pour m'engloutir à jamais, et avec moi la pensée qu'une souillure peut s'attacher à votre nom. — Eh bien ! avec ces nobles sentiments, Wilhelm, vous ne refuserez pas de vous rendre à mes prières, allez, allez vite et

ne reparaissez jamais ; oh ! j'ai d'horribles pressentiments, ma foree par instant est prête à m'abandonner ; Wilhelm, mon frère, pars au nom de Dieu ! Cette prière était si douce et si impérative à la fois, que le jeune homme disparut aussitôt. Quelques secondes après Marguerite vit un point qui rasait la surface des eaux, et comme aucun bruit ne s'était fait entendre, elle soupira plus librement en pensant que le danger qu'elle avait redouté ne menaçait plus son frère de lait.

V.

Maudits archers, disait Boltroff, en se rendant le matin auprès de son maître, est-ce ainsi que vous veillez ? sans doute vos yeux surveillent le pont levis et vous n'avez point d'oreilles pour entendre l'ennemi qui prend la place à revers. Il ne fallait pourtant qu'une de vos flèches pour payer la dette de votre vieux camarade ! N'importe, ma plaie est à peine cicatrisée, et elle ne se fermera pas complètement avant que je sois vengé.

Il avait en effet tout vu, tout entendu ; c'était en grim pant sur la grille derrière laquelle il se trouvait, (immédiatement au-dessous de la comtesse), que

Wilhelm, en s'aidant des refends de la muraille, était arrivé jusqu'à la fenêtre de l'oratoire.

Le comte fut donc informé des circonstances de cette entrevue mémorable, et informé par un Boltroff, c'est-à-dire inexaetement. Il ne faut pas oublier que ce témoin accusateur était l'ennemi de Wilhelm, et sa narration ne fut pas de nature à calmer les horribles pensées qui traversèrent l'esprit de l'orgueilleux seigneur. Dans cet affreux conseil entre le maître et le valet, tous les plans d'une atroce vengeance furent concertés, les moyens d'exécution préparés, et quand la nuit vint, elle trouva les deux mêmes hommes entourés d'une troupe de satellites prêts à leur obéir au moindre signe ; des barques furent mises à l'ombre sous les saillies des tourelles voisines du lieu où la victime devait s'avancer ; tout fut calculé de telle sorte qu'aucun moyen de retraite ne pût lui être accessible. Les soldats qui participaient à cet affreux guet-à-pens étaient couverts de manteaux de couleur sombre, et la lune, comme si elle eût voulu être leur complice, se voila d'épais nuages vers le milieu de sa carrière. Après quelques heures d'une attente impatiente, le comte aperçut le premier le pauvre Wilhelm qui se précipitait à l'eau ; d'une main il fendait l'onde, tandis que l'autre élevait au-dessus de la surface le bouquet,

objet du périlleux voyage ; quand le nageur approcha des murs de la forteresse, il se vit tout d'un coup environné, son précieux fardeau lui fut enlevé, puis une main sûre plongea dans son cœur une dague qui trancha d'un seul coup sa vie à peine commencée. Tout cela s'exécuta avec une incroyable rapidité, et le dernier soupir de la victime fut le seul bruit qui trahit cette scène d'horreur.

Le premier soin de Marguerite, à son réveil, fut de courir à son oratoire, et la plus douce joie pénétra son cœur quand elle vit qu'aucun bouquet n'y avait été apporté ; mais le comte la suivait à quelques pas de distance ; avant de soulever la portière, il ouvrit le chaton d'une bague qu'il avait au doigt, et répandit une poudre impalpable sur une rose qu'il tenait à la main, puis entrant précipitamment, il s'avança vers la jeune femme, et plaçant la fleur près de son visage : tenez, madame, dit-il avec un horrible sang-froid, respirez le parfum de la dernière fleur que votre amant vous envoie, et de la première que votre mari vous offre. La comtesse serra convulsivement la rose contre son cœur : Wilhelm ! Wilhelm ! dit-elle... mais le subtil poison avait déjà fait son effet, et elle tomba mourante aux pieds de son bourreau, avant d'avoir pu murmurer un mot de justification.

Quelques jours plus tard une foule étonnée assistait aux somptueuses funérailles de la jeune femme, et chacun déplorait la mort subite qui l'avait empêchée de jouir plus longtemps du bonheur de sa nouvelle position.

LA DERNIÈRE VIOLETTE.

Ceci date d'hier; mais en apprenant que nous sommes dans le midi, près des côtes riantes de Toulon, vous ne vous étonnerez pas de retrouver dans les mœurs que je vais décrire quelque chose des anciens jours, quelques sentiments dignes d'un autre siècle.

Georges M*** était fils d'un honnête et modeste commerçant; dirigé de bonne heure dans une voie d'éducation qui semblait devoir le mener à accepter sans murmure la condition mitoyenne de son père, le jeune homme ne tarda point, cependant, à manifester des dispositions tellement évidentes pour la carrière des arts, qu'on crut impossible de contrarier une vocation révélée d'elle même et sans incitations extérieures.

Georges fut envoyé à Lyon, et, sous les maîtres habiles qui composent cette école méridionale, il devint bientôt un interprète heureux de la nature, un imita-

teur spirituel et consciencieux de mille petites scènes familiales comme nous en représentent les Duval-le-Camus, les Roehn, les Meissonnier.

Mais ce n'était point là le but où visait l'âme ardente du jeune homme; revenu dans sa famille, on le voyait se livrer le jour à des travaux qu'il appelait lui-même, en riant, le détail de son commerce; puis le soir venu, il quittait la ville pour aller rêver plus à l'aise, pour épier la cause de ces puissantes émotions qui nous saisissent à la vue des grandes scènes de la nature. Un soleil couchant, un beau clair de lune, un orage même, étaient pour lui des objets d'inépuisables méditations. Sa noble tête alors, prête à s'éclaircir d'un rayon divin, ressemblait au fanal dont la masse gigantesque, imposante déjà au milieu du crépuscule, deviendra sublime lorsqu'une lumière bienfaisante illuminera son front.

Mais je m'aperçois que ma comparaison peut vous paraître étrange, car je ne vous ai point dit encore quel homme était Georges M***; il était grand, bien fait; une chevelure presque noire tombait en masses droites autour d'un vaste crâne; un front large ombrageait ses yeux moins bleus que gris, et d'une expression mélancolique et douce; un nez aquilin, une bouche bien arquée, à lèvres minces, qui laissait en souriant

apercevoir de belles dents, tout cela composait un ensemble encore moins beau, peut être, que remarquable. Georges n'avait pas cru nécessaire de laisser croître une barbe épaisse, que beaucoup de ses collègues considèrent comme un moyen commode de dissimuler une tête qui ne dit rien ; sa figure légèrement levée vers le ciel était empreinte de ce calme méditatif, suite naturelle du commerce habituel de l'âme avec le monde idéal.

Georges vivait ; ses tableaux trouvaient des acquéreurs ; il faisait le portrait à ravir et ne manquait point de modèles , c'était assez pour une ambition de province. Un évènement inattendu vint cependant modifier quelque peu les projets d'avenir du jeune peintre et détruire l'uniformité de sa vie monotone. Non loin de la ville d'Hyères résidait, au sein de sa famille et dans un château domanial, le comte de Crépières. Riche et ami des arts, ce seigneur avait entendu parler de Georges, et il voulut l'appeler auprès de lui pour devenir son Mécène. Donner des leçons de peinture à deux demoiselles récemment sorties d'un des premiers couvents de la capitale, tel était le prétexte dont le comte avait coloré son projet généreux.

L'artiste voulut résister d'abord ; ami de la liberté, il lui fallait pouvoir prendre ou laisser ses pinceaux

au gré de l'inspiration, et il ne pouvait se faire à l'idée d'une leçon régulière, à heure fixe, qui viendrait l'arracher quelquefois à son chevalet dans des moments où chaque minute peut donner un titre de plus à l'immortalité. Une explication fut le résultat d'un premier refus ; mais Georges et le comte se convinrent si bien que, deux jours après, le jeune homme avait au château son atelier inviolable où personne ne devait se présenter sans son invitation expresse.

Les deux demoiselles auxquelles Georges eut à donner ses soins, étaient, quoique sœurs, les deux personnes les plus différentes qu'il fût possible de trouver; Béatrix, l'aînée, grande, svelte, sérieuse, avait, dans tous ses mouvements, une mollesse gracieuse qui répondait parfaitement à l'expression de deux grands yeux bleus d'une douceur toute angélique ; des cheveux d'un blond cendré encadraient à merveille un visage pétri de roses et de lis (vieux style); Anna, petite, vive, rieuse, dardait sur vous à chaque instant la flamme de ses yeux noirs, pétillants d'esprit et de malice.

Il est inutile de dire à laquelle des deux sœurs Georges s'attacha de préférence ; entre ces ravissantes créatures, réunissant chacune les perfections d'un type particulier, entre ces belles âmes, imbues

des mêmes vertus, mais diversement impressionables, le jeune homme n'hésita point à concentrer son attention sur celle qui présentait avec son organisation particulière les plus étroites sympathies.

Anna commençait à peindre agréablement le genre auquel son maître avait consacré ses premières années : Béatrix, moins pressée d'arriver à des résultats faciles, selon elle, prolongeait, par de sérieuses études, le temps qui devait s'écouler entre les dernières épreuves de l'élève, et les premières tentatives de l'artiste. C'était là encore un point de contact de plus entre le maître et l'écoulière.

Depuis que Georges était entré au château, rien n'avait transpiré sur la nature de ses travaux ; le comte de Crépières s'étonnait même qu'une âme noble comme celle de son protégé eût accepté aussi strictement la condition d'inviolabilité qui lui avait été offerte pour son atelier ; un jour qu'Anna témoignait hautement son impatience de l'interdiction qui pesait sur elle : — Oh ! si vous voulez, dit Georges, consentir, ainsi que votre sœur, à servir de modèle pour l'œuvre que j'exécute, demain la porte s'ouvrira pour vous, et elle s'ouvrira bientôt pour tous. Mais vous ne savez pas encore ce que c'est que de lutter contre des difficultés sans nombre, vous ne pouvez sentir ce qu'il en coûterait à l'artiste

pour laisser voir une toile sur laquelle sa pensée, embryon encore imparfait, attend le souffle du génie pour éclore avec les éléments d'une vie immortelle. — Un regard de Béatrix sembla dire, je vous comprends : Anna se tourna vivement vers sa mère pour solliciter la permission d'accéder au désir de Georges. Cette permission ayant été accordée, il fut convenu que la famille se rendrait le lendemain matin dans le sanctuaire du peintre.

L'atelier de Georges avait un aspect particulier ; les murs en étaient nus ; dans un porte-feuille ouvert on apercevait les gravures des plus beaux tableaux de Raphaël, de Lesueur et du Poussin ; au milieu, sur le chevalet, une grande toile, sur laquelle la vierge, assise au sein d'une gloire, semblait intercéder pour une sainte Catherine et un saint François agenouillés aux deux côtés du tableau, indiquait assez quel était l'objet des soins de l'artiste. Cette page offrait déjà de précieux détails ; les mains, les pieds, les draperies semblaient achevés ; les têtes seules n'étaient qu'à l'état d'ébauche avancée.

« Anna courut, aussitôt arrivée, se placer devant la toile, et elle s'écria : « Mais ce sont nos portraits » ; George répondit : Ce seront eux du moins, puisque vous me le permettez. La comtesse prit son ouvrage

et s'installa dans un grand fauteuil ; Anna vint se placer sous les yeux du peintre qui, prenant ses pinceaux, se mit à couvrir à grands traits la figure de Sainte-Catherine. Lorsque la chevelure d'ébène d'Anna se fut étendue sur la toile, quand ses grands yeux eurent pris leur élan vers le ciel, il eût semblé voir, grâce au talent de l'interprète, une larme d'amour divin humecter cette ardente paupière, l'âme vint errer sur les lèvres de la Sainte avec les mots de sa fervente prière.

A chaque coup de pinceau, la famille étonnée ne pouvait retenir des exclamations de surprise et d'admiration, et lorsqu'enfin l'artiste descendit de son siège pour apprécier l'effet lointain de son travail, il vit des larmes humecter les yeux de Béatrix. Dans sa contemplation muette la jeune fille avait suivi chaque mouvement de la main, chaque expression du visage de son maître, et elle s'était identifiée avec ses puissantes émotions.

Dans ce moment Georges était admirable ; en effet, son beau front rayonnait de génie, ses yeux lançaient des flammes et l'action avait coloré ses joues d'un feu inaccoutumé : Je suis donc artiste ?... dit-il en prenant la main de Béatrix pour la conduire vers le siège que sa sœur venait d'occuper ; la jeune fille ne répondit

rien, mais sa main tressaillit involontairement et pressa convulsivement celle du peintre.

Oh ! oui, je suis artiste, poursuivit-il ; j'ai espéré de le devenir le jour où j'ai eu le courage de lacérer et de détruire les études imparfaites qui couvraient les murs de cet atelier ; aujourd'hui, en présence d'une nature digne du pinceau de Raphaël, pourrais-je ne pas me sentir inspiré du feu qui brille dans ses plus beaux ouvrages ?

Un long silence suivit cette exclamation ; Béatrix émue était là les yeux à demi baissés ; ceux de l'artiste dévoraient la divine expression de cette figure angélique, et son pinceau, guidé par une main sûre, ne posait point une touche qui ne manifestât la plus pure inspiration ; enfin, épuisé, hors de lui, Georges murmura un remerciement et tomba sans connaissance au pied de son ouvrage.

Un accès de fièvre brûlante fut la suite de cette scène ; le médecin défendit expressément de laisser reprendre promptement les pinceaux à un homme chez lequel l'amour de l'art pouvait devenir une cause de mort.

La sainte image de la Vierge fut en même temps retirée de l'atelier, et placée dans la chapelle du château, afin qu'elle ne pût pas si tôt frapper les yeux de Georges. Les premiers vœux du convalescent furent en effet pour voir son ouvrage; mais de douces instances parvinrent à le détourner de ce projet; il parut même revenir à d'autres idées, car il parla de s'éloigner pendant quelque temps pour visiter l'Italie. Le comte proposa de se mettre de la partie, et il n'était plus question que des préparatifs du voyage lorsqu'une circonstance, insignifiante en apparence, vint renverser ces plans.

Georges allait bien; la famille l'engagea à venir faire une promenade dans le parc, et les deux jeunes filles voulurent se placer aux côtés du malade pour surveiller ses pas chancelants. L'air était chaud, la nature luxuriante, et tout semblait exciter dans l'âme l'élan des plus purs sentiments; Georges fit observer à ses élèves tout le charme des objets qui les entouraient, et l'on vint à parler du beau idéal dans les arts.

— Je erois, dit le comte, que Châteaubriand a parfaitement défini le beau idéal en disant qu'il faut *choisir* et *cacher* dans la nature pour arriver à quelque chose de plus beau que la nature même.

— Vous me prenez, reprit Georges, presque au dé-

pourvu en me questionnant sur un sujet dont vous pensez avec raison que j'ai dû mûrir toutes les faces. Mais depuis peu ma pauvre tête et mon pauvre cœur ont été bouleversés de manière à se trouver plongés dans une sorte de chaos, éclairé seulement par une lueur passagère. Naguère j'aurais dit de la beauté ce que Delille en avait dit lui-même :

Mais, pour en retracer la peinture fidèle ,
Ne croyez pas que l'art fut content d'un modèle ,
La nature se plaît à diviser ses dons.
Dans le pompeux concours de trente nations ,
Parmi l'essaim charmant des filles de Crotone ,
Des vierges de Lesbos ou bien de Sicyone
Tout ce qui , dans l'éclat des fêtes et des jeux ,
Dans le cirque, au théâtre avait frappé les yeux
Composait la beauté du choix de mille belles :
Ainsi Vénus naquit sous le pinceau d'Appelles.
C'est peu : l'art plus hardi , plus noble en son essor :
Dans ce monde borné se sent captif encor :
Dérobé dans les cieux, le beau feu qui l'anime
Se ressouvient toujours de sa source sublime.
Il est entre la terre et la voûte des cieux
Un sanctuaire auguste où le maître des dieux

A déposé les plans de ses vastes ouvrages,
 Des mondes qu'il médite immortelles images.
 L'imagination, avec une clef d'or,
 Seule a le droit d'ouvrir ce céleste trésor ;
 C'est là que, sur son trône, éclatant de lumière,
 Réside la beauté dans sa source première ;
 Non point avec ces traits faibles, décolorés,
 Que lui prêtent ici nos sens dégénérés,
 Que le temps affaiblit, que l'ignorance altère
 Ou qu'enfin dénature un mélange adultère ;
 Mais vierge, mais gardant toute sa pureté,
 Et toute empreinte encor de la divinité :
 C'est là qu'il faut la voir, c'est là qu'est son empire.

— Et maintenant vous ne pensez plus ainsi, demanda Béatrix.

— Hélas ! non, mademoiselle, il m'a suffi de découvrir un seul brillant mensonge dans ces vers admirables pour m'éclairer sur tous les faux principes qu'ils proclament. Des philosophes ont prétendu que le type de la beauté était en nous ; cela peut être vrai dans de certaines limites ; nos penchants, nos impressions habituelles peuvent nous disposer à chercher le beau dans des types différents, mais l'imagination ne

peut, par ses seuls efforts, embellir la nature. Qu'on fournisse, au contraire, à l'artiste des modèles dignes de lui, la flamme de son génie aura trouvé un aliment. Son âme cessera de s'user dans cette décevante recherche d'une perfection que l'imagination peut tout au plus atteindre et ne peut inventer.

Faut-il démontrer ce que j'avance? Raphaël, le Dante m'en fourniront le moyen. Raphaël! à ce nom qui ne se sent ému? et cependant parcourez ses premiers ouvrages; chaque coup de pinceau révèle les tâtonnements d'un homme encore esclave des principes puisés à l'école de son maître. Il y a de la sècheresse du Pérugin dans le dessin, dans la manière de peindre, et de sa froideur glaciale dans les expressions. Mais aussitôt qu'il a vu la Fornarina, l'artiste devient lui-même; son génie étincelle, il trouve enfin le type virginal. Et qu'on ne croie pas que l'amour de Raphaël pour cette femme fût une passion vulgaire; aurait il bravé pour son idole jusqu'à l'inflexible Léon X, si cette idole n'eût été qu'une beauté commune et s'il n'avait senti pour elle qu'un caprice passager? Fornarina était le fer qui devait faire jaillir l'étincelle du génie de Raphaël et lui donner la foi en la beauté.

Et Dante, cette majestueuse figure qui domine tout son siècle, croit-on aussi qu'une âme tranquille et

froide eût pu rêver sa gigantesque divine comédie ; qu'une patience humaine en eût achevé l'ensemble ? Non ! un sentiment divin se révèle à chacune de ses pages ; son courage ne vient point de lui ; il est tout en sa Béatrix céleste. Et des commentateurs vulgaires ont voulu voir dans cet admirable amour une allégorie mystique ; et des âmes froides ont prétendu nier que Béatrix fût un être de nature humaine ! Ils n'ont pas compris qu'une âme chrétienne et grande ne pouvait aimer que comme celle du Dante. Ah ! s'ils voyaient, ceux-là, l'image vivante de cette Béatrix, ils croiraient à la poésie, comme à la peinture. Personne ne peut m'apprendre aujourd'hui à lire la pensée intime de Raphaël et du Dante !

— Maître fou, reprit le comte en riant, vous parlez trop et avec trop de véhémence pour un convalescent ; mais comme vous parlez bien d'ailleurs, je veux que la beauté couronne l'éloquence ; allez, enfants, cueillez, cueillez le laurier, pour ombrager ce front bien digne de le porter. Anna courut aussitôt à travers les bois, tandis que sa sœur la suivait d'un air pensif. Quand elles furent éloignées, — ça, fit le comte, maintenant que je puis parler à cœur ouvert, je vous dirai, Georges, que votre imagination vous tuera ; cette flamme sans aliment dévorera votre âme, si vous ne

la portez sur un objet qui puisse l'affaiblir en la divisant; Georges, il vous faut un amour; il faut vous marier, mon ami. Pourquoi frissonner ainsi? Mon Dieu, vous autres familiers des muses, on vous fait tomber en pâmoison aussitôt qu'on cherche seulement à vous rappeler dans le monde réel. Je vous aime bien, voyez-vous, c'est pourquoi, je préférerais encore me séparer de vous, à vous voir succomber sous l'atteinte de ce que j'appellerais le mal du métier. Voyons, franchement, parmi les personnes que vous avez vues, n'avez-vous jamais distingué quelque jeune fille qui vous parût digne de votre amour.

— Monsieur, reprit Georges en hésitant, je suis homme, et doué d'un cœur trop sensible pour prétendre échapper au doux esclavage de l'amour; mais je suis artiste avant tout, laissez-moi donc mourir, s'il le faut, entre ma palette et mes pinceaux; d'ailleurs....

Anna revint en ce moment avec une couronne de fleurs champêtres, et s'élevant sur la pointe des pieds elle en orna les cheveux de son maître qui se prêta de bonne grâce à cette plaisanterie. Béatrix tenait une violette, une seule échappée aux ardeurs de la saison, et elle l'offrit à Georges en disant : je regrette qu'elle ne soit pas d'or.

Depuis ce moment, la vie de Georges changea complètement; il ne voulut plus entendre parler du voyage d'Italie, et reprenant ses travaux avec une nouvelle ardeur, il produisit en très peu de temps plusieurs ouvrages qui pouvaient être considérés comme des chefs-d'œuvre. Béatrix et Anna ne quittaient presque plus l'atelier; la première surtout copiait avec une ardeur religieuse les admirables têtes que son maître faisait d'après elle; une douce intimité fut le résultat de cette habituelle communauté de travaux. Avoir ensemble ces trois belles personnes, on eût cru la même famille. Georges était heureux. Quand Béatrix lui disait : ceci est beau; il sentait que nul éloge n'égalerait pour lui ces simples paroles; quand il venait devant le chevalet de son élève, il suivait avec admiration le mouvement de son pinceau, il épiait avec un religieux amour les grâces qu'elle déployait dans son exécution franche et rapide, puis elle se tournait vers lui, souriant avec une ineffable tendresse, et demandait s'il était satisfait... Le soir, si Georges venait à récapituler sa journée, il n'osait demander à Dieu de lui en accorder une semblable; il sentait qu'un bonheur comme le sien devait être éphémère.

En effet, un événement, qu'il était facile de prévoir, arriva bientôt. Béatrix fut demandée en mariage par un

officier de cavalerie, fils d'un riche et puissant voisin du comte de Crépières. Georges apprit cette nouvelle d'une manière singulière. Depuis son retour à la santé, il avait voulu revoir dans son atelier la vierge qui avait été son premier ouvrage sérieux. Un domestique vint demander la permission de replacer ce tableau dans la chapelle pour le dimanche suivant, jour où devaient venir au château plusieurs personnes de distinction ; Georges parut étonné, et le domestique communicatif crut devoir dire ce qu'il avait appris, sans doute en écoutant aux portes, sur le rang des visiteurs et l'objet de leur démarche. Georges n'en demanda pas davantage ; enfermé seul pendant tout un jour, il substitua à la tête rayonnante du saint François l'expression douloureusement résignée de son visage ; il imprima sur son front le stigmat de la couronne d'épines, et perça ses pieds et ses mains des plaies sanglantes du Sauveur.

Quand il eut accompli cette triste métamorphose, il essaya mille fois d'écrire un éternel adieu à celle qui était pour lui la source de l'existence ; mais enfin, déchirant ses pages incohérentes : de quel droit, se dit-il, viendrais-je troubler une âme aussi pure par de tristes plaintes ? que suis-je ? quels sont mes droits sur vous ? ô ma Béatrix ! Vous étiez mon idole, ma

joie, votre regard était mon génie; mais je savais très bien qu'entre vous et moi s'étendait un gouffre immense qui devait un jour m'engloutir... je ne chercherai point à vous y entraîner avec moi.

Il ouvrit un tiroir secret, et tirant d'un portefeuille la fleur fanée que Béatrix lui avait donnée dans le parc pendant la promenade que je vous ai racontée, il l'enferma dans un reliquaire byzantin en argent émaillé, puis il grava sur le couvercle : *Ora pro nobis.*

Pendant la nuit tout fut enlevé de l'atelier du peintre par des hommes de confiance, agissant avec la plus grande précaution; trois tableaux seulement restèrent comme un hommage de Georges à son bienfaiteur, et le lendemain le comte apprit avec une stupéfaction mêlée d'effroi que son protégé avait fui son toit hospitalier. Béatrix reçut dans la matinée le reliquaire où se trouvait la pensée fanée, dernier don de l'année, premier gage de l'amitié. Les larmes de la jeune fille arrosèrent ce triste témoignage du souvenir d'un homme qu'elle aimait comme un frère, qu'un seul mot eût pu lui faire chérir comme époux.

Des exprès avaient été envoyés à Toulon; ils surent de M. M***, que son fils était venu l'embrasser à la hâte, disant qu'il s'embarquait pour l'Italie. Depuis ce

jour, aucune nouvelle de Georges ne parvint dans son pays; plusieurs artistes qui l'avaient connu s'informèrent de lui à Rome; mais ils n'apprirent rien, sinon que quelques novices inconnus étaient entrés dans les couvents de la métropole du monde chrétien.

Béatrice refusa, par un motif de délicatesse, de s'unir immédiatement à celui qui avait demandé sa main; ce ne fut que plus d'un an après la disparition de Georges qu'elle reçut, aux pieds du tableau dans lequel brillait son image, le nom de Baronne du Peray.

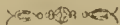
Il est inutile de dire qu'elle fit le bonheur de son époux; une pareille femme n'eût point accepté une position dont elle n'eût été décidée à accomplir tous les devoirs; cependant, dans le monde, quand autour d'elle, tout était joie et plaisir, Béatrix ne savait trouver qu'un sourire mélancolique. Lorsqu'elle eut, plus tard, des enfants, les soins dont elle les entoura parurent absorber toute son âme; ils lui servirent d'ailleurs de prétexte pour se retirer peu à peu de la société et borner son cercle à quelques amis véritables.

Combien de femmes eussent préféré le mouvement d'une vie agitée à la monotonie d'une pareille existence. Mais Béatrix était heureuse; elle aimait à laisser bercer son âme dans cette douce paix, prélude d'une immuable béatitude. Elle vieillit ainsi, entourée d'a-

amour et de respect, et quand elle sentit arriver le moment où son créateur allait la rappeler près de lui, elle fit venir sa sœur Anna, et la prenant à part :— O mon amie, lui dit-elle, ma vie, je l'espère, a été exempte de reproche ; cependant, une seule de mes actions a laissé comme un remords dans mon cœur ; tu te rappelles ce jour où tu plaças une couronne sur le front de notre maître ; moi je lui offris une fleur qui peut-être fit son malheur en excitant en lui des idées et des espérances folles.— J'ai bien expié, depuis, cette faute, mais après avoir remis cette fleur à un saint sur la terre, je veux en rendre compte à un ange dans le ciel. — Veille donc à ce que cette relique soit placée avec moi dans le cercueil.

Disant cela, elle retirait avec peine un cordon passé à son cou et auquel était suspendu un médaillon qui contenait la violette de Georges.

Anna accomplit religieusement la dernière volonté de sa sœur.





J. P. Mignard del. et sc.

Folliou imp.

CEILLET MIGNARD^{re} *Infantillage*. ROSE BLANCHE, *Steno*.
BIGNONE, *separation*.

Chapitre Huitième.

SYNTAXE DU LANGAGE DES FLEURS.

A M. A. Jacquemart, à Paris.

Vous me connaissez trop bien et depuis trop longtemps, mon cher ami, pour croire que je vous laisserai suivre tranquillement la route que vous vous êtes tracée. Dans mes études comme à la promenade j'aime à m'arrêter de temps à autre pour reprendre haleine. Il m'arrive même de reculer quelquefois pour revoir des choses sur lesquelles je crains d'avoir passé trop rapidement. Soyez donc assez bon pour vous conformer à mes allures. Il me semble d'ailleurs, pardonnez ma

franchise, que vous avez fait un peu blanc de votre épée à propos de la grammaire des fleurs ; dès le principe, critiquant les écrivains qui vous ont précédé dans la carrière, vous les accusiez d'avoir négligé la partie utile de la science pour arriver plus vite à la partie agréable. Eh bien ! ne pourrait-on pas vous adresser le même reproche ? Depuis que vous m'avez donné l'analyse des leçons du bon vieillard, vous êtes-vous occupé d'autre chose que de raconter des fables ingénieuses ou des histoires qui ressemblent terriblement à des fables ? A propos de cela, et puisque je vous tiens sur ce chapitre, dites-moi donc dans quel musée figurent les célèbres tableaux de Georges M***, dites-moi aussi dans quelle partie de l'ancien duché de Bourgogne se trouvent les châteaux de Blamont et de Newis ? Avouez franchement, mon ami, que vous avez préféré m'amuser par des compositions fantastiques à m'instruire par des descriptions (je le sens très bien) plus arides encore à composer qu'elles ne le sont à lire pour celui qui cherche des enseignements sur une science qu'il désire ardemment acquérir.

Mais j'en reviens au langage des fleurs ; j'ai profondément médité chacune de vos lettres, et malgré les principes en assez grand nombre qu'elles contien-

ment, je n'ai pu parvenir à combler dans mon esprit certaines lacunes relatives à l'emploi des verbes auxiliaires (que je suppose devoir rester sous entendus), au groupement des fleurs destinées à former par leur réunion un sens complet, et enfin au remplacement des fleurs symboliques dont le lieu et la saison ne pourraient permettre l'emploi. Reprenez donc, Albert, pour quelque temps au moins, les éléments de la science; ayez assez bonne opinion de mon sexe en général, et de votre amie en particulier, pour ne pas croire que la vérité ne puisse arriver à notre cœur que déguisée sous les brillants oripeaux de la fable.

AD***, ce... octobre 1841.

RÉPONSE.

Oui, je vous connais, Clémence, et votre lettre est trop bien l'expression de votre caractère, pour que j'aie été surpris en la recevant. Mais savez-vous, mon amie, que voilà bien des accusations, accumulées dans un petit espace! Le métier d'auteur est terriblement rude à exercer avec vous! Comment! pour croire à l'his-

toire qu'on vous raconte, vous avez besoin d'en suivre les évènements sur la carte, ou d'en retrouver les personnages dans les chroniques? A ce compte vous trouverez aujourd'hui bien peu de productions qui ne vous paraissent fabuleuses. Quant aux faits dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre, ils sont vrais; mais j'ai dû déguiser les noms des personnages, ainsi que ceux des lieux où ces faits se sont accomplis, afin d'éviter les récriminations. Rappelez-vous à combien de réclamations le célèbre romaneier anglais fut en butte pour des noms pris au hasard ou pour des descriptions que chacun appliquait à sa manière. Celui-ci prétendait laver sa famille du soupçon d'un acte de fanatisme accompli quelques centsans auparavant; un autre voulait que le public ne pût soupçonner son château d'avoir servi, dans des siècles de barbarie, à cacher la demeure d'un chef déprédateur ou la résidence de quelques démons familiers.

Certes, je n'ai point l'envie, vous pouvez le croire, d'établir le moindre parallèle, entre Walter-Scott et le plus humble de ses admirateurs; mais ayant à raconter un fait qui s'était passé près de nous, à parler de deux familles dont les descendants existent encore, je ne pouvais m'exposer à nommer, soit les lieux, soit les héros de l'aventure. Tout ce que je

puis vous dire pour aujourd'hui, c'est que le château décoré du pseudonyme de Newis existe encore ; le lac artificiel qui l'entourait a été réduit aux dimensions d'un vaste fossé entouré de murs, et le propriétaire actuel, amateur éclairé de l'archéologie, a fait rétablir la décoration intérieure des appartements gothiques, déroniller les vieux trophées d'armes, et placer ses cuisines dans les salles à fleur d'eau, qui servaient jadis de prisons.

Mais ce n'est pas là le sujet principal de vos plaintes : le laconisme de mes préceptes est l'objet pour lequel vous avez cru devoir m'écrire, et vous me demandez de retourner en arrière pour m'appesantir avec vous sur quelques points traités légèrement dans mes lettres précédentes.

Il y a là une erreur, ma chère Clémence ; nous n'avons point à revenir, comme vous le supposez, mais à compléter les principes de la langue de Flore. J'ai commencé par vous exposer les éléments de la grammaire générale ; maintenant, après avoir reposé votre esprit par l'étude de l'histoire des fleurs, je vais arriver à vous faire connaître la syntaxe florale, c'est-à-dire la construction des phrases, l'arrangement des symboles, etc.

Le langage des fleurs, vous le savez, a été perfectionné par les Maures ; ce peuple, ami des arts,

auquel la religion refusait, pour l'ornementation, l'emploi des types empruntés à la nature vivante dut chercher à suppléer le vide qui résultait de cette prohibition par l'usage des devises tirées des livres religieux ou des écrits des poètes; par une conséquence toute naturelle, les fleurs emblématiques furent souvent employées, chez les orientaux, dans un sens général et appliquées en masse dans les décorations des fêtes. Le même usage s'est introduit chez nous; encore aujourd'hui, si des armées victorieuses doivent rentrer au sein de la patrie, on élève sur leur route des arcs de triomphe environnés de guirlandes de laurier; c'est comme si on inscrivait sur la façade de ces monuments : A la gloire! Dans une fête donnée à l'ambassade d'Angleterre en l'honneur de la jeune reine qui occupe aujourd'hui le trône de ce pays, les salons étaient tapissés de roses naturelles; les mêmes fleurs composaient la parure des dames invitées; toutes les bouches répétaient l'emblème que les yeux avaient su lire : A la beauté! Qui ne sentira ce qu'aurait de pittoresque et de majestueux à la fois une salle de fête où mille guirlandes variées seraient autant d'hommages rendus aux qualités qui honorent l'humanité! la jeunesse trouverait ainsi une leçon même au sein du plaisir, et l'odeur suave de la menthe, en raf-

fraîchissant l'air, viendrait rappeler continuellement que rien ici bas ne doit faire oublier ou négliger la vertu!

Si l'on peut grouper les fleurs en guirlandes expressives, il n'est pas moins facile de composer des bouquets-devises. Voici comment il faut procéder : Quand on veut dire d'une manière générale : Amour à la beauté, on place au centre d'un bouquet de roses une tige fleurie de myrte ; espoir du bonheur : une tige d'aubépine au milieu d'un groupe d'armoise. Ces bouquets pourraient même être encore simplifiés sans perdre leur valeur symbolique ; ainsi des roses formées en groupe au moyen d'un ruban rouge , de l'armoise retenue par un lien vert signifieraient encore, amour à la beauté, espoir du bonheur.

Ceci me conduit naturellement à répondre à la question que vous m'avez faite, touchant le moyen de suppléer les plantes qu'il est impossible de se procurer. Vous verrez , par le double dictionnaire que je joins à cette lettre (1), combien les fleurs emblématiques sont nombreuses ; souvent plusieurs d'entre elles expriment de simples nuances d'un même sentiment ; on peut alors les employer indistinctement ; on peut encore remplacer l'expression de la fleur par celle du

(1) Voir à la fin du volume.

lien, et enfin, quand un genre de plantes ne renferme pas plusieurs symboles, on ne doit pas craindre de se servir indistinctement de toutes les espèces qui le composent pour rendre le mot attribué à l'une d'elles.

Démonstrons ceci par quelques exemples : le myrte signifie amour, l'œillet des fleuristes amour sineère ; comme il n'est pas supposable qu'on veuille exprimer un amour qui ne soit pas sincère, on comprend que les deux fleurs peuvent être employées l'une pour l'autre.

L'aubépine peint l'espérance; la véronique élégante, la fidélité; le gouet commun, l'ardeur; la paquerette simple, l'innocence; le vert, le bleu, le rouge et le blanc, exprimant exactement la même chose, remplaceraient au besoin ces différentes fleurs.

L'achillée mille-feuille est l'emblème de la guerre, mais toutes les achillées ne sauraient être prises dans un autre sens, puisqu'aucune d'elles n'a de signification particulière. La grenadille bleue exprime la croyance ou la foi; les passiflores en général deviendraient le signe de la même pensée, puisqu'elles n'en ont aucune autre à symboliser.

Il n'y a donc que le petit nombre de genres renfermant plusieurs espèces symboliques, qui puisse embarrasser quelquefois les personnes peu habituées à la correspondance florale. Toutefois, lorsque l'espèce

déterminée manque , il ne faut pas hésiter à remplacer la phrase qu'on ne peut écrire par une tournure équivalente.

Lors même que l'absence de quelques fleurs ne forcerait pas l'anthologiste à s'éloigner de la construction la plus simple et la plus naturelle , il pourrait avoir recours à certaines formes tropiques pour enrichir sa phraséologie et pour exprimer, d'ailleurs, ces nuances délicates que le sentiment a forcé la langue à inventer.

La litote , par exemple , pourrait parfaitement convenir à une femme qui voudrait répondre aux pressantes sollicitations de celui qu'elle aime par un aveu tendre et modeste à la fois ; ainsi , au lieu de dire : je vous aime , mot bien doux , sans doute , à entendre prononcer , mais que la beauté se décide rarement à écrire , on adopterait cette forme employée par nos plus grands poètes : je ne vous hais pas.

Vous vous rappelez certaine XII^e satire de Boileau :

Du langage français bizarre hermaphrodite ,
 De quel genre te faire équivoque maudite,
 Ou maudit ? Car sans peine aux rimeurs hasardeux
 L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux,

Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
 Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
 Qui croits rendre innocents les discours imposteurs;
 Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs ;
 Par qui de mots confus, sans cesse embarrassée
 Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée :
 Laisse-moi ; va charmer de tes vains agréments
 Les yeux faux et gâtés de tes louches amants ;
 Et ne viens point ici de ton ombre grossière ;
 Envelopper mon style, ami de la lumière.

Eh bien ! l'équivoque tant redoutée de Boileau et de tous ceux qui écrivent, pourrait, si l'on n'y prenait garde, s'introduire jusque dans la correspondance florale au moyen des plantes symboliques qui appartiennent en même temps à l'horloge ou au calendrier de Flore. Ainsi, la ficoïde glaciale, la belle de nuit, le geranium triste, le mouron rouge, sont dans cette catégorie ; on conçoit quelles singulières, méprises pourraient naître dans l'esprit de celui qui, libre de lire comme il l'entendrait dans le sein d'une de ces fleurs par suite de la construction vicieuse d'un selam, verrait ainsi le signe d'un rendez-vous dans une simple date, un reproche de froideur dans l'indication de l'heure la moins mystérieuse du jour : midi.

Pour éviter toute confusion , il importe donc de neutraliser la signification du lien symbolique, en y mêlant une couleur contraire, dans la partie qui entoure les fleurs désignant une date ou une heure , et de s'abstenir, d'ailleurs, autant que possible, d'employer, dans le même selam , une fleur dans ses deux significations.

La construction matérielle d'un bouquet symbolique est peu de chose pour une femme surtout. Je ne m'arrêterai donc pas à vous décrire la manière de l'opérer, un seul mot dira tout : le bouquet doit être arrangé avec goût. L'ordre de fleurs étant subordonné à celui des idées , il pourrait arriver , souvent, que les groupes se trouvassent forcément en opposition à l'ordre naturel qui exige que les plus grosses fleurs soient au centre du bouquet et les plus légères à la circonférence. Au surplus, il ne faut pas perdre de vue ce principe déjà proclamé à propos de la grammaire ; le langage des fleurs est simple et concis, un bouquet ne devra jamais prétendre arriver aux dimensions d'un discours ; il peut tout au plus atteindre à la réunion de plusieurs phrases , et celles-ci doivent se distinguer facilement, par leur arrangement et la solidité du nœud qui les retient.

Si l'on eût voulu exprimer dans la langue de Flore

ces éternels verbes auxiliaires, dont la répétition a constamment lieu dans le discours, on conçoit à quelles proportions un bouquet emblématique eût pu arriver et quelle difficulté il y eût eu à retrouver les symboles perdus en quelque sorte au milieu de cette botte de fleurs insignifiantes. La grammaire des champs a donc supprimé non seulement les verbes auxiliaires, mais encore la plupart de ceux qui servent de lien entre deux pensées subordonnées l'une à l'autre ; ainsi lorsque je veux dire : l'amour fait mon bonheur, on conçoit que le verbe peut être facilement sous-entendu, car le lecteur ne saurait être amené à construire une phrase équivoque avec la branche de myrte et l'armoise accompagnée d'une feuille énonçant le pronom personnel à la première personne, qui remplace ici le pronom possessif.

Au surplus, madame, je vais vous proposer quelques problèmes floraux qu'il vous sera facile de résoudre en vous pénétrant de ce qui précède.

Votre amitié fait mon bonheur ; vos vertus sont le lien qui m'attache à vous pour la vie.

Jeudi à six heures après midi, venez au rendez-vous ; l'amour et le mystère vous prêteront leur asile.

Les arts et l'amitié sont le refuge de l'amour trompé.

M'aimerez-vous avec constance?

Le faux éclat de la richesse ne saurait tromper le sage ; il préfère un heureux repos aux tourments de la puissance.

Je joins à ces phrases une feuille détachée sur laquelle se trouve décrite la manière de les formuler en selams ; mais surtout ne regardez cette feuille qu'à la dernière extrémité et dans le cas seulement où vous ne pourriez composer les bouquets symboliques dont je vous donne le thème !



EXPLICATION

DES PROBLÈMES FLORAUX.



<i>Votre</i> deux feuilles de lierre (1)	} Ces différents membres du bouquet sont re- tenus par un lien blanc. signe de pureté; un nœud indique que le tout forme un sens complet.
<i>amitié</i> une branche de la même plante.	
<i>fait mon</i> une feuille d'armoïse (1)	
<i>bonheur.</i> une branche de la même plante.	

(1) La langue de Flore n'a pas de pronoms possessifs ; il suffit dans cette phrase de faire connaître quel est le sujet de l'action par un pronom personnel.

Vos deux feuilles de menthe.

vertus une branche de la même
plante.

sont le lien branche de chèvre-feuille
qui m'attache à phrase complétive

vous pour sans symbole (1).

la vie. branche de luzerne.

Le même lien
embrasse cette
seconde phrase
et se fixe encore
à la fin par un
nœud.

Jeudi ériné des Alpes.

à six heures }
après midi } geranium triste.

venez au rendez-vous trois fleurs de
mouron rouge.

l'amour branche de myrte.

et le mystère branche de camomille.

vous prêteront leur asile genévrier.

Ce bouquet
doit être fixé
par un lien vert
emblème d'es-
pérance.

Les arts branche d'acanthé.

et l'amitié branche de lierre.

sont l'asile branche de genévrier.

de l'amour branche de myrte.

trompé deux branches d'airielle
myrtille. (2)

Lien bleu sym-
bole de confiance
et de pureté de
sentiments.

(1) Les anthogrammates donnent au chèvre-feuille la devise : je m'attache à vous.

(2) Le participe peut être ici pris dans un sens adjectif et exprimé comme celui-ci.

M'aimerez vous feuille de myrte accompagnant une
fleur et un bouton de la même plante.
avec constance branche de pyramidale bleue.
Lien vert pour indiquer l'espoir.

<p><i>Le faux éclat</i> branche de geranium écarlate.</p> <p><i>de la richesse</i> épi de blé.</p> <p><i>ne saurait tromper</i> deux fleurs d'ai- relle.</p> <p><i>le sage ;</i> deux tiges de nélumbo.</p>	<p>Lien bleu noué après l'épi de blé, tourné à rebours sur les fleurs d'airielle et remis dans son sens naturel pour terminer ce premier mem- bre de phrase.</p>
<p><i>Il préfère,</i> trois feuilles de gera- nium à odeur de rose et une fleur épanouie.</p> <p><i>un heureux</i> deux tiges d'ar- moise.</p> <p><i>repos</i> alysse saxatile.</p> <p><i>aux tourments</i> même plante (signi- fication inverse).</p> <p><i>de la puissance</i> fritillaire.</p>	<p>Même lien noué, puis tourné à re- bours sur l'aly- sse saxatile et re- mis dans son sens primitif pour l'impériale.</p>







Aug. Dureau del et sculp

Folleau imp

LILAS, *Première érection de l'Amour*
 GUIMAUVE, (althea) *Bienfaisance* LISERON DES CHAMPS, *Hamelée*

Chapitre Neuvième.

SELAMS ARTIFICIELS.

Je ne sais pourquoi je vous écris aujourd'hui, disposé comme je le suis à la tristesse : le temps est sombre, la pluie fouette contre les vitres de ma croisée, le feu brille dans ma cheminée ; sont-ce là, je vous le demande, des circonstances propres à enflammer l'imagination pour parler des fleurs ?

Les fleurs, hélas ! elles ne sont plus ; les derniers dahlias vont se faner ; la triste chrysanthème étale seule sa chevelure pendante au dessus d'un sol parsemé de feuilles jaunes ; les bois n'ont plus d'ombrage,

le soleil n'a plus de force. Oh l'hiver, l'hiver ! qui me donnera des ailes comme à l'hirondelle pour fuir devant lui ! Que ne puis-je, fortuné voyageur, suivre les printemps successifs qui ceignent le globe d'une ceinture enchantée de verdure, d'une couronne de fleurs nouvelles ! Heureux mille fois celui qui, dévorant les espaces, pourrait épier les baisers d'amour dont le soleil, dans sa course annuelle, embrase la terre émue.

Rêves irréalisables, pourquoi vous présenter à mon esprit ? Mais vous, Clémence, revenez, au moins, afin que tous les soleils ne me manquent pas à la fois.

Avec vous, enfermé dans une serre riche de sa verdure artificielle, entouré de fleurs parfumées, je pourrai quelquefois oublier les rigueurs d'une triste saison ; les yeux fixés sur vous, j'attendrai patiemment que la terre ait repris sa parure ; en vous écoutant je ne penserai plus que le rossignol est sans voix !

Il faut cependant songer aux moyens d'embellir les instants de cette saison de deuil, et les fleurs vont peut-être encore nous offrir à cet égard des ressources inattendues ; mais ne vous faites point illusion, Clémence ; vos fleurs sèches, votre herbier ont un immense intérêt scientifique ; cependant ils ne vous serviraient que bien imparfaitement pour une correspondance florale ; la science botanique dédaigne, vous le

savez , les admirables monstres dont l'horticulture a enrichi nos jardins ; peu lui importent les mille pétales brillants et gracieusement contournés d'un *dahlia perfection*, ou ceux aux replis odorants de nos plus belles roses ; ce qu'elle désire avant tout c'est de lire au sein des fleurs pour leur demander le secret de leur organisation , pour dévoiler les plus intimes émotions de leurs gracieuses amours.

L'antliogrammate diffère essentiellement du botaniste : à lui les corolles à pétales multiples , à lui les plus rares produits de l'horticulture , les hybrides les plus merveilleuses ; ce qu'il lui faut c'est frapper vivement les sens pour arriver au cœur ; ce qu'il lui faut, ce sont des caractères saillants qui ne puissent trouver des yeux rebelles.

Eh bien ! où sont donc vos roses , vos œillets , vos renoncules, vos dahlias ? Fières du charme irrésistible qu'elles tiennent de leur fraîcheur, toutes ces filles de Flore n'ont-elles pas refusé de se prêter à vos préparations imparfaites ? Et elles ont bien fait , croyez-moi ; vous ne voudriez pas vous-même les reconnaître dans un amas de petits fragments paléacés , jaunâtres, étalés tristement sur une feuille de papier.

La correspondance florale ne peut donc avoir lieu l'hiver qu'au moyen des fleurs artificielles , car celles

que fournissent les serres sont en trop petit nombre pour suffire aux exigences de l'anthologiste. D'ailleurs je suis un peu comme M. B***.

Je n'aime point ces fleurs que, sans l'aveu de Flore ,
 Des salons les foyers brûlants
 Au mois de Janvier font éclore ;
 Elles n'ont pas l'éclat de celles qu'au printemps
 Le soleil parfume et colore.
 On veut par un caprice vain ,
 A la nature en deuil arracher un sourire.
 Le retour d'un beau jour est-il donc incertain,
 Pour solliciter de Vulcain
 Ce que doit accorder Zéphire ?
 Mortels, qu'on voit toujours avides de jouir,
 Ne devancez pas l'avenir ;
 Laissez faire le temps , sans relâche il travaille ;
 C'est un bon ouvrier ; on le trouve un peu lent ;
 Il arrive au but cependant ;
 Si vous forcez sa marche, il ne fait rien qui vaille.

Mais les fleurs artificielles, pour être dignes d'entrer dans une correspondance florale, doivent en quelque sorte rivaliser de grâces et de fraîcheur avec la nature; que cela ne vous effraie pas; est-il des doigts plus

capables que les vôtres de faire courber moelleusement le pédoncule d'une liliacée ? Ne sera-ce pas plaisir de vous voir réunir avec dextérité fleurs et feuilles en élégantes guirlandes, en délicats bouquets ; car, entendons-nous bien , je ne veux point vous astreindre à une fabrication pénible et laborieuse. Avant que la baptiste , la gaze , le velours , se soient formés en pétales, savez-vous entre combien de mains ces matières premières ont dû passer ?

D'abord il a fallu découper au moyen de l'emporte-pièce les feuilles les pétales, etc. Ces différents objets ont été recevoir ensuite la couleur convenable par les soins d'ouvriers, moitié tenturiers, moitié peintres, qui ont plongé simplement les uns dans une liqueur colorante, ou bien bigarré les autres au moyen du pinceau. Dans cet état les fragments propres à la confection des fleurs sont tombés dans le domaine des femmes ; les unes ont préparé de petits moules de laine ou de coton destinés à devenir le centre d'un bouton, le calice d'une fleur ; c'est autour de ces moules que les pétales vont venir s'attacher. Ne croyez pas maintenant qu'une même ouvrière formule tantôt la rose, tantôt la fleur d'oranger ? Chacune a sa fleur qu'elle fait éclore du 1^{er} janvier au 31 décembre avec la même forme, les mêmes accidents ; aujourd'hui la

rose ne sera pas moins épanouie que demain ; telle ne connaît que les boutons d'une fleur, telle autre ne l'a jamais vue que prête à laisser tomber sa brillante dépouille ; l'une n'a jamais employé que la gaze, celle-ci ne manie que le velours. Oh ! c'est une merveilleuse chose de voir comment l'industrie spécialise ainsi chaque chose pour arriver à une perfection plus sûre et moins dispendieuse.

Vous irez donc chez Batton, chez Chagot ; là vous trouverez les roses ; les violettes, les œillets, les dahlias, les myosotis à pleines corbeilles, vous ferez votre choix dans ces fleurs, puis au milieu du cercle de vos amies, tournant rapidement le laiton flexible vous le revêtirez de sa verte parure, au moyen de soies déliées, d'élégantes bandelettes ; vous ferez naître, à volonté, la feuille et le bouton, la fleur et le fruit ; chaque heure de loisir verra métamorphoser la pensée de votre cœur en un chef-d'œuvre de vos mains.

Cette occupation ne sera presque point nouvelle pour vous, puisque déjà le papier avait su s'assouplir en guirlandes pour décorer vos corbeilles de travail ; mais les fleurs en papier ne sauraient être dignes d'entrer dans des selams, non plus que je n'ai voulu les admettre pour former un herbier artificiel. Et j'ai bien fait, madame ; car la dernière exposition

des produits de l'horticulture française, offrait des essais bien parfaits dans ce genre. Eh bien ! malgré le talent de l'artiste, l'œil se détournait dédaigneusement de ce papier coloré qui n'offrait ni la couleur des plantes fraîches , ni les curieux détails d'organisation que conservent encore les fleurs desséchées. Pour qu'une fleur artificielle ne blesse pas les yeux au lieu de les charmer, il faut, rappelez-vous le bien, qu'un premier mouvement porte à respirer l'odeur de la rose ou de la violette, et qu'en reconnaissant son erreur on soit forcé d'admirer l'art rival de la nature.

Pour arriver aussi près que possible de ce but, il n'est pas de procédé qu'on n'ait imaginé; indépendamment des étoffes dont se servent les fabricants de fleurs, quelques artistes laborieux et patients ont modelé la eire en pétales déliés, en feuilles déchiquetées; d'autres ont employé la baleine, réduite en lames ténues, pour imiter les dons de Flore; je ne puis même, à ce propos, m'empêcher de vous réeiter une fable charmante de M. Albéric Deville.

Chloris, après avoir par un busc en baleine

Affermi son étroit corset,

En supprima, mais non sans peine,

Ce corps trop dur qui la blessait

Si sa taille légère y perdit quelque chose,

De ses maux d'estomac se détruisit la cause.
 Le busc à l'écart gémissait
 De ne plus occuper sa place fortunée ;
 Il croyait que sa destinée
 Était de rendre un corsage parfait ;
 L'amour vint consoler ce protecteur des belles ;
 Prenant pitié de son sort rigoureux,
 Il le caressa de ses ailes
 Et lui promit un secours généreux.
 Le tendre Sélicourt à Chloris rend visite ;
 Il voit le busc oublié dans un coin ;
 Près de lui n'est aucun témoin,
 Il s'en empare et l'emporte bien vite.
 Que fera-t-il de cet heureux objet ,
 Des charmes de Chloris voisin sage et discret,
 Dont son cœur enviait le galant ministère ?
 L'amour à l'instant lui suggère
 Un singulier projet.
 Cette baleine à l'exil condamnée,
 Par Sélicourt avec art façonnée,
 Et réduite en minces feuillets,
 De la fine baptiste emprunte les effets ;
 Il les découpe, il les assemble ;
 Et revêtus de riantes couleurs,
 Ces copeaux élégants forment par leur ensemble

Un bouquet de naissantes fleurs;
 Grâce à ces métamorphoses,
 Le busc eut le destin des œillets et des roses,
 L'amour le replaça dans le joli corset
 Pour qui, d'abord, il avait été fait,
 Mais plus heureux que les fleurs et leur reine
 Dont la beauté passe ainsi que l'odeur,
 Il conserve toujours son éclat, sa fraîcheur,
 Et depuis ce moment Chloris dans son domaine
 Pour toutes les saisons a des fleurs en balcine.
 Rival de la nature et son imitateur,
 On voit l'art, chaque jour, opérer des prodiges,
 Et par ses aimables prestiges,
 Charmer les sens et l'esprit et le cœur.

Il faut en convenir, cette conclusion est beaucoup plus vraie que les prémisses ne pouvaient le faire supposer ; non , la balcine n'a pas été plus heureuse que les fleurs et leur reine ; la mode avait bien pu changer pour quelques instants son destin , mais il a fallu y revenir malgré tout ; heureux encore le busc qui peut se consoler sur le sein de Chloris de ne plus orner son front ! Les fleurs en balcine sont , aujourd'hui, une de ces curiosités dont on parle pour mémoire, et afin de faire voir seulement jusqu'où peu-

vent aller la patience et l'industrie humaines. Je me trompe cependant, elles auront un titre de plus pour prétendre à occuper la mémoire des hommes de goût, c'est la jolie fable qu'elles ont inspirée à M. Deville.







Fig. Duméril del et sc.

Folieu imp

TUBEREUSE, *Volupté* PAVOT COQUELICOT, *Beauté éphémère*
 PERVENCHE, *Deux souvenirs*.

HÉLIOTROPE, *Enivrement d'amour* RÉSÉDA, *Mérite modeste*

Chapitre Dixième.

SELAMS PEINTS.

J'ai vu souvent d'admirables peintures de fleurs exécutées par les orientaux, mais je dois avouer que j'ignore si, dans les contrées d'où le Selam nous est venu, ces peintures ont été employées quelquefois symboliquement. Je ne le pense cependant pas, car quel besoin, lorsque la nature vous offre perpétuellement de nouveaux dons, lorsqu'un printemps perpétuel permet à la terre enchantée de conserver sa riante parure, quel besoin, dis-je, de recourir à l'artifice ?

Il n'en est pas de même chez nous ; quand la neige couvre les champs, quand la nature semble endormie, les plus doux sentiments veillent dans notre cœur. Il faut donc leur créer de nouveaux interprètes. Je vous ai parlé déjà du Selam artificiel, aujourd'hui je vais vous entretenir du Selam peint.

L'invention n'en est point nouvelle ; lorsque le due de Montausier fut fiancé à Julie d'Angennes de Rambouillet, il eut le droit, suivant l'usage, de lui envoyer chaque matin un bouquet ; pour rendre cette offrande plus durable, le due substitua aux fleurs naturelles que l'on offre dans cette occasion, une fleur peinte sur vélin et accompagnée de quelques vers composés par les auteurs le plus en vogue à cette époque. Ce recueil est devenu célèbre sous le nom de guirlande de Julie, et il faut convenir, en effet, que s'il renferme quelques quatrains empreints de cette recherche affectée dont Molière a fait si spirituellement la critique, la plupart des autres pièces sont pleines de grâce et de fraîcheur ; j'en citerai pour exemple ce madrigal de Tallemant des Réaux.

LE LIS.

Devant vous je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner ,

Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

Le ciel par un honneur insigne ,
Fit choix de moi seul autrefois
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos rois.
Mais si j'obtenais ma requête ,
Mon sort serait plus glorieux
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieux.

Cette autre pièce de Benserade a été écrite sur le vélin où figurait un perce neige .

Sous un voile d'argent la terre ensevelie
Me produit ; malgré sa fraîcheur ,
La neige conserve ma vie ,
Et, me donnant son nom, me donna blancheur,
Mais celle de ton sein, adorable Julie ,
Me fait perdre aux yeux éblouis
La gloire désormais ternie
Que je ne cétais pas au lis.

Mais voyez ! me voilà lancé dans les citations, et j'allais presque oublier le sujet qui nous occupe ; j'y reviens.

Pour commencer, je dois critiquer fortement le billet floral que madame Lencveux a placé en tête de son livre ; il contient une grande quantité de mots qui ne sont point signifiés par les fleurs emblématiques ; l'arrangement de celles-ci est d'ailleurs disgracieux et l'idée d'une ponctuation est une singularité sur laquelle je ne m'appesantirai pas par politesse, puisqu'elle est née dans l'esprit d'une dame. Le billet de madame Delatou est bien plus facile à lire, mais quel chaos disgracieux pour l'œil ! Ces plantes rangées côte à côte, les unes droites, les autres sens dessus dessous, forment un pêle mêle on ne peut plus désagréable.

J'aime à me fier à votre bon goût, madame, pour composer vos selams peints avec un peu plus de grâce. Ainsi je pense qu'il est inutile de vous dire que vous pourrez grouper par bouquets les différents membres de vos phrases de manière à n'avoir pas besoin de parsemer votre vélin de fruits et de feuilles ayant la prétention de ressembler à des points et des virgules.

Les feuilles pronoms devront toujours être figurées sur la tige de la fleur symbolique, au-dessous du lien de chaque bouquet. Ce lien revêtira, comme nous l'avons dit précédemment, sa couleur emblématique, et pour donner au symbole une signification inverse,

vous placerez le nœud ou la bouele à gauche , tandis que dans tous les autres eas , elle se placera à droite du bouquet.

Toute phrase, vous le savez , ne peut comprendre un grand nombre de fleurs ; il sera donc toujours facile de conserver à celles-ei leur ordre naturel , de manière à ce qu'elles suivent la subordination des idées ; on ne craindrait pas , au besoin , de faire dominer au-dessus des autres plantes , celle qui est comme la base du discours. Ainsi , prenant pour exemple le bouquet de M^{me} Delatour , la première phrase devrait être composée de cette manière : trois œillets dominant une gesse odorante placée à gauche, une armoise au milieu et un héliotrope à droite ; un ruban rouge, noué également à droite, retiendrait ce bouquet dont la signification est : aimer est un plaisir, un bonheur qui nous enivre. La seconde phrase se composerait d'œillets et d'une luzerne liés par un ruban noir bouelé à gauche , et elle voudrait dire : ne plus aimer, c'est ne plus vivre.

Je erois inutile d'insister davantage sur ces principes, que votre bon goût, je le répète, vous aurait seul suggérés. Il me reste une dernière recommandation à vous faire pour la délinéation des fleurs : vous aurez certainement à en représenter quelques-unes que

vous n'aurez pas encore peintes, ou dont les modèles ne figurent pas dans votre herbier. Quand ce seront des plantes délicates et légères, comme nous les offrent nos prairies, vous ne pourrez puiser vos inspirations à meilleure source que dans les tableaux de Van-Huysum et surtout dans ceux d'Abraham Mignon. Lorsqu'au contraire vous aurez à chercher quelque brillante tributaire de nos jardins, Van-Spaendonek, Vandael, devront être vos modèles; vous pourrez aussi consulter avec fruit les gracieuses productions de quelques dames, et notamment celles de M^{lle} Agathe Pillon. Mais le recueil, surtout où vous aurez à puiser à pleines mains, où vous trouverez toutes les filles de Flore rangées méthodiquement par familles et par genres, c'est la précieuse collection de Vélins du Muséum d'histoire naturelle dont j'ai eu occasion de vous parler dans mes leçons de botanique (1). Redouté fera passer successivement devant vous les roses, les liliacées revêtues de la parure variée qu'elles ont reçue de la nature. Depuis l'humble cuseute jusqu'au gigantesque aloès, depuis l'herbe qui rampe, jusqu'aux plantes les plus ambitieuses, vous trouverez dans cette

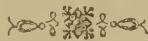
(1) Voir Botanique à l'usage des dames et des jeunes personnes, 40^e promenade, pag. 305.

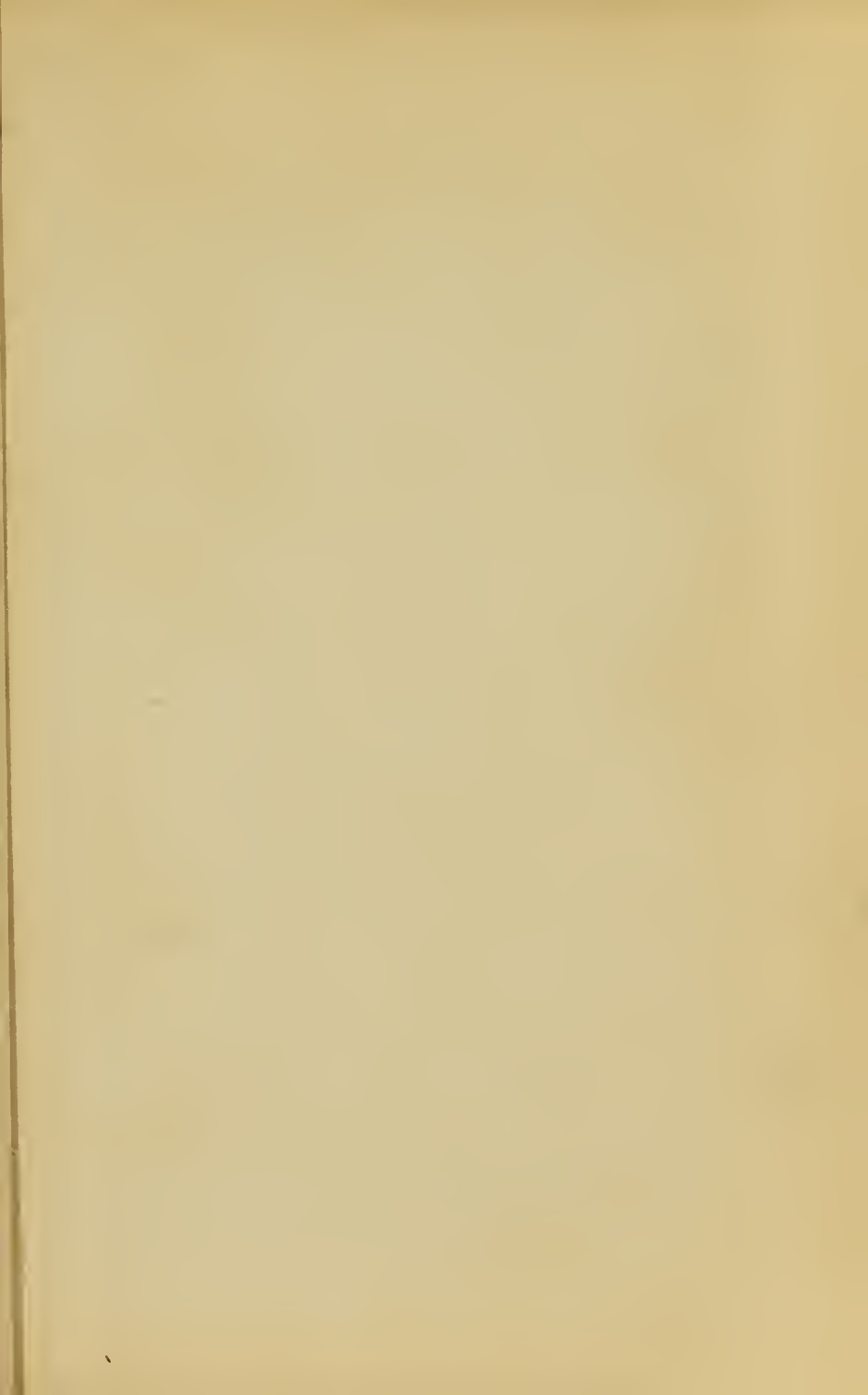
collection tout ce dont vous aurez à chercher le modèle, et cela presque toujours traité avec la supériorité d'un véritable talent.

Courage donc, la peinture des fleurs est bien digne, madame, d'occuper votre main ; Castel l'a dit :

Le port des végétaux, leurs grâces naturelles
Aux arts dans tous les temps ont servi de modèles,
A leur exemple, on vit l'ingénieux pinceau
Varier ses couleurs dans le même tableau,
De l'émail élégant des champs et des prairies
L'aiguille de Minerve orna ses broderies,
Et sur les plis flottants d'un long tissu de lin
Fit éclore la rose et croître le jasmin.
Le burin les grava jusque sur les couronnes,
Et la feuille d'acanthé embellit les colonnes.
Ah ! combien l'amitié, la vertu les talents,
Ont trouvé dans les fleurs d'aimables monuments !
Combien de noms fameux ravis à la mémoire ,
Sans l'herbe ou l'arbrisseau qui consacre leur gloire !
La richesse se perd, la force se détruit ;
Le sort jaloux abat ce que l'homme a construit,
Sur le front des rois même, imprime ses outrages ,
Renverse leurs palais, et brise leurs images,
Plus durable lui seul que le marbre et l'airain,

L'arbuste où vit leur nom triomphe du destin,
C'est une inscription que le temps renouvelle,
Qu'offre chaque printemps, que chaque hiver rappelle.







HÉPATIQUE, *Complanée* FLEUR D'ORANGER, *hastata*
 JASMIN ROUGE DE L'INDE, *le m. attaché à ses*
 DAHLIA. *à l'écorce*

Chapitre Onzième.

LES FEMMES CHANTRES DES FLEURS.

Mais quoi ! parmi tant de portraits divers,
Ce sexe intéressant, modèle de la grace
 (Et j'en suis honteux pour mes vers)
Dans mes tableaux n'a pas encor de place ;
 Rappelons-nous ce fameux Genevois
 Qui, dans Saint-Preux nous peignant son image
De son brillant génie aux belles fit hommage ;
Et, pour mieux les flatter, s'en plaignait quelquefois.
 Si j'en crois son expérience,
Ce qui blesse le plus ce sexe impérieux ,

Ce n'est point le dépit , le soupçon , l'exigence ,
 Mais le dédain, la tiède négligence ,
 Et d'un cœur froid le calme injurieux.
 Par ses accents flatteurs la louange l'attire ;
 Par le silence il se croit avili ;
 Son orgueil exigeant lui trouve un air d'oubli ,
 Et l'oubli lui déplait bien plus que la satire,
 Parlons-en donc au risque d'en médire.

Il fallait vraiment que le chantre aimable des jardins eût marché sur le houblon ou sur la garance le jour où il écrivait ces vers. Pour moi, qui me suis fait l'historien des fleurs, je ne laisserai pas sans réponse un fragment véritablement injurieux pour les belles. Certes les femmes ont d'autres droits à notre attention que ceux qu'elles basent sur un orgueil exigeant, et Delille le reconnaît lui même quand il dit un peu plus loin :

Mais si j'en crois mon cœur , c'est à vous, sexe aimable,
 Qu'on doit des entretiens le charme inexprimable :
 Avec un tact plus fin, des sens plus délicats
 Vous gouvernez vos modestes états ;
 Vous maniez avec plus de souplesse
 Des passions la sauvage rudesse.....
 Nous raisonnons, et vous persuadez,

Des graces que vous possédez
 Votre langage se colore ;
 Du tendre épanchement d'un cœur affectueux
 Votre expression semble éclore ;
 'Tel un parfum voluptueux
 N'attend pour s'exhaler, qu'un des soupirs de Flore,
 Ou les premiers regards d'un ciel pur et vermeil.
 L'esprit de l'homme est un trait du soleil,
 Le vôtre un rayon de l'aurore ,
 Ou du globe argenté qui, de l'azur des cieus,
 Nous verse un jour si doux et repose les yeux.

Distinguons, dans ce passage, la louange et la critique. Nous raisonnons et les femmes persuadent ; ici l'avantage évidemment n'est pas pour nous. Notre esprit est un trait du soleil et celui des dames un rayon de l'aurore ; nous reprenons ici la supériorité, mais comment ? parce que le poète a trouvé bon , en dépit même de ses raisonnements, de se faire la part du lion.

Mais laissons ce débat et arrivons au sujet que je m'étais proposé de traiter aujourd'hui ; les femmes chantres des fleurs ; peut-être ce sujet même me fournira-t-il des arguments bien forts en faveur de ma thèse.

Je vous l'ai déjà dit, dans tous les temps et partout

les fleurs ont excité la verve des poètes ; Ovide leur consacra ses plus beaux vers, et depuis, Cowley, le père Rapin et plusieurs autres employèrent la langue de Virgile pour chanter les plantes et les jardins. Dans le 14^e siècle, Ronsard disait :

Mignonne , allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las, voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé ehoir !
Oh ! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir,
Donc si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Ces vers répétés par la cour émerveillée de Henri

Il valaient à leur auteur les plus brillantes récompenses. Combien de pièces composées depuis cette époque pourraient cependant effacer ces premiers essais d'une langue encore imparfaite ? Tous les poètes ont, en effet, chanté les fleurs ou puisé dans leurs grâces enchanteuses leurs plus douces comparaisons. Dans ce concours des nobles intelligences pour célébrer la nature, les femmes n'ont pas été les dernières à réclamer leur place. La finesse de tact que leur accorde Delille devait, effectivement, les favoriser dans une semblable entreprise ! Aussi elles y excellèrent véritablement, et leurs productions dans ce genre, rivalisent non seulement avec celles des plus grands poètes, mais sont quelquefois empreintes d'une délicatesse encore plus exquise.

Quelques exemples pris au hasard parmi les nombreuses pièces dues à mesdames Deshoulières, de Genlis, Céleste Vien, de la Ferandière, Joliveau, de Bourdieu-Viot, Pourmarin, etc., vont suffisamment le prouver.

LES FLEURS.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !

Souvent un jour commence et finit vos destins ,
 Et le sort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
 'Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :
 Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses !
 Les médisants ni les jaloux
 Ne gênent point l'innocente tendresse
 Que le printemps fait naître entre zéphire et vous.
 Jamais trop de délicatesse
 Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs
 Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
 Que loin de vous il folâtre sans cesse,
 Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
 Qui désole les tendres cœurs,
 Lorsque pleins d'une ardeur extrême
 On voit l'ingrat objet qu'on aime
 Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
 Pour plaire vous n'avez seulement qu'à paraître :
 Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas.
 Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
 Tristes réflexions, inutiles souhaits ;
 Aimables fleurs, c'est pour jamais !
 Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
 On ne voit au delà qu'un obscur avenir.

A peine de nos noms un léger souvenir
 Parmi les hommes se conserve :
 Nous rentrons pour toujours dans le parfait repos
 D'où nous a tirés la nature ,
 Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
 Avec le lâche et le parjure,
 Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
 Ne laissent sortir qu'une fois.
 Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
 La vie est-elle un bien si doux ?
 Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
 Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
 De travaux, de succès, de peines,
 Pour qui connaît les misères humaines.
 Cependant, agréables fleurs,
 Par des liens honteux attachés à la vie,
 Elle fait seule tous nos soins ;
 Et nous ne vous portons envie
 Que par où nous devons vous envier le moins.

Madame Deshoullières.

LE PAPILLON ET LA ROSE.

Un papillon caressait une rose,
 Il la rendit sensible à son ardeur ;

L'épine disparut, le bouton devint fleur ;
 Mais après la métamorphose,
 L'insecte, las de son bonheur,
 Vers une autre porta son hommage trompeur.

Jeunes beautés que l'on cherche à séduire,
 De l'amour craignez l'aiguillon ;
 Des vifs désirs que ce dieu vous inspire
 Ne suivez pas le tourbillon.
 Fuyez l'amant qui près de vous soupire !
 Si vous cédez, il sera papillon.

Madame de Bourdie-Viot.

LA FLEUR D'ORANGER.

La petite Myrté, jouant dans un parterre,
 Cueillit les fleurs d'un oranger ;
 Et, croyant conserver leur éclat passager,
 Les enferma dans un vase de verre
 Qu'elle cacha soigneusement.
 Le lendemain, la jeune enfant
 A son petit trésor voulant rendre visite,
 Trouva ses fleurs et ses boutons flétris ;
 Près de sa mère elle courut bien vite :
 « Vois, maman, comme ils sont jaunis,
 Tous ces boutons hier si frais et si jolis ! »

— Ma fille , répondit la mère,
 Tel est le sort de la beauté ;
 Comme tes fleurs elle est bien passagère ;
 Un jour ternit son éclat tant vanté.
 Mais de ces corolles fanées,
 Vois, il s'exhale encor des parfums enivrants
 Bien plus doux que l'éclat dont étaient couronnées
 Ces filles du printemps.
 Si tu n'avais cueilli qu'une fleur inodore,
 Que lui resterait il en perdant sa fraîcheur ?
 Rien ; puisque son mérite était dans sa couleur.
 Mais quand la beauté fuit, la vertu reste encore.
 Madame Pourmarin, née Devaux d'Hugueville.

On aime à voir ainsi la beauté proclamer elle-même son néant, et instruire la jeunesse inexpérimentée du besoin qu'a la femme d'ajouter les grâces de l'esprit et les qualités du cœur aux charmes qu'elle a reçus de la nature.

Madame la comtesse de Bradi a chanté les fleurs en beaux vers et elle a consacré sa prose élégante à retracer l'histoire de quelques-unes d'entre-elles. Cette prose, vous avez pu l'apprécier dans l'article de la tulipe, je vais maintenant vous citer une pièce écrite au bas d'une fritillaire couronne impériale peinte par Redouté.

Noble et brillante fleur, ornement des parterres,
 Elle séduit les yeux, par ses vives couleurs ;
 Le sage en la voyant, rêve sur les grandeurs,
 Et de plus d'un mortel déplore les misères ,
 « O fleur, dit-il, ton nom ne touche point mon cœur..
 » Tu me rappelles la victoire,
 » Les faisceaux, la pourpre, la gloire,
 » Les muses, les beaux arts, l'honneur....
 » Mais tu n'étais pas le bonheur. »

Vous parlerai-je maintenant de M^{me} Desbordes Valmore ? Mais vous connaissez comme moi sa poésie douce et mélancolique ; n'importe ce qu'écrivit cette dame se lit toujours avec plaisir.

LE RAMEAU.

Que ce rameau béni protège ta demeure,
 L'ange du souvenir me l'a donné pour toi :
 Toi qui n'aimes pas que l'on pleure ,
 Sois heureux, plus heureux que moi !
 Écoute, à ce rameau j'attache une espérance ;
 L'ange qui me conduit sait mon cœur comme toi ;
 S'il a bien compris ma souffrance,
 Sois heureux, plus heureux que moi !

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,
 Et je m'y suis assise et j'ai prié pour toi
 Je n'ai dit que cette prière :
 Sois heureux, plus heureux que moi !

Pour passer près de toi, j'ai fait un long voyage ;
 Mais l'ange me rappelle et veut m'ôter à toi,
 Adieu..., donne-moi du courage :
 Sois heureux, plus heureux que moi !

Voici une autre pièce empreinte d'une sage leçon.

Toi qui trop jeune eneor, veux danser sur des fleurs,
 Prends garde, jeune femme, au choix de ta couronne
 Le printemps en a deux qui tombent à l'automne :
 L'une laisse des fruits, l'autre laisse des pleurs !

J'arrive à vous parler d'une autre dame à laquelle une juste célébrité est acquise ; jeune fille elle commençait déjà, sous les yeux d'une mère favorisée elle-même du dieu de la poésie, à crayonner des vers que son âge mur n'a point eu à désavouer ; enfin pour qu'elle n'ait rien à désirer, les couronnes académiques sont venus orner son front. Vous avez déjà nommé M^{me} Amable Tastu ; mais vous la reconnaîtrez encore mieux au sentiment qui perce dans le morceau suivant :

LES ROSES.

A M. REDOUTÉ.

Que j'aime à contempler le vélin où tu poses
Cette moisson de fleurs, sous tes pinceaux écloses,
Famille printanière, odorantes tribus
Qui prêtent cette fois à la foule des roses
Leurs brillants attributs.

Car des bosquets fleuris la belle souveraine
Se déguise aujourd'hui, comme une jeune reine
Qui revêt en ses jeux des costumes divers,
Fragiles ornements qu'effeuille sur l'arène,
Le souffle des hivers.

Mais grâce à ta magie, il n'est plus de secousse
Qui la vienne ébranler sur son trône de mousse :
Vestale au pâle front, nymphe au tendre incarnat,
Elle peut varier sa teinte riche ou douce
De la neige au grenat.

Sa face tour à tour à pu rougir de lie,
Se dorer aux ardeurs du soleil d'Italie

Ou briller sous la pourpre unique en sa blancheur ;
Le Gange, lui prêter dans sa grâce assouplie
Une molle fraîcheur.

Elle ne mourra plus et tu vivras en elle !
Tu revivras surtout dans cet essaim fidèle
Qui butine après toi, ses brillantes couleurs,
Et quitte à ton appel la ruche maternelle
Pour se suspendre aux fleurs.

Ces filles de ton art, diligentes abeilles,
De cet art décevant, prolongeant les merveilles,
Emplissent, grâce à toi, leurs cellules de miel ;
Et leur vol murmurant te nomme à nos oreilles
Comme un écho du ciel.

Jeunes fleurs qui formez aux leçons qu'il vous donne
Un parterre vivant dont l'éclat l'environne ,
Et vous, fleurs qu'il dérobe à vos rameaux tremblants,
Aux yeux de son pays, d'une double couronne
Ceignez ses cheveux blancs.

Je serais inexcusable si , avant de terminer ces citations, je ne vous faisais pas connaître une remar-

quable idylle à la violette composée par M^{me} Beaufort d'Hautpoul.

O fille du printemps ! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons, tu remplis le bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert, qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne redoute pas cette main généreuse :
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur ;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps ;
Que les zéphirs rafraîchissants ,
Que ces rameaux et ce lierre sensible
Te défendent, l'été, des rayons dévorants !
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux !
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !
Ah ! comme ton parfum, dont la suave odeur

S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes,
 Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
 Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !

Timide comme toi, je veux dans ma retraite

Et dans l'oubli passer mes jours ;

Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours

Poursuit notre gloire inquiète ?

Simple en mes goûts, de paisibles loisirs

Rendent mon âme satisfaite ;

Mon nom contente mes désirs,

Puisque l'amitié le répète.

L'avenir m'oublîra ; mais, chère à mon époux

Dans mon enfant trouvant mon bien suprême ,

Bornant ce monde à ce que j'aime,

Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux,

Oui, comme toi, cherchant la solitude,

Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts

J'y viens rêver, et soupirer ces vers

Qui ne doivent rien à l'étude.

Oh ! si les pensées suaves et douces qui règnent dans cette pièce sont un rayon de l'aurore, j'aime mieux sa douce éclat que l'éclat éblouissant d'un soleil qui blesse le regard. Mais non, et Delille s'est trompé parce qu'il s'est placé à un faux point de vue ;

Il eût dû distinguer entre les travaux littéraires auxquels l'esprit de la femme est apte à se livrer. Certes, je ne viendrai pas ici m'établir le défenseur de ces bas bleus arrogants qui, laissant au fond d'une province mari, enfants, famille, viennent étonner la capitale de leurs prétentions outrées et finissent par végéter en écrivant des paroles de romances ou des devises de bonbons.

Mais quand une femme, instruite sans morgue, spirituelle sans prétention, consacre ses loisirs à quelques essais poétiques dans le genre de ceux que je viens de citer, je dis, sans crainte d'être démenti, que personne ne peut prétendre à plus de finesse d'aperçus à plus de mélodie de style, à plus d'expression et d'âme que n'en contiennent les morceaux qui précèdent, et en particulier l'idylle à la violette.



Épilogue.

Voilà donc encore une fois vos ordres accomplis, madame ; voilà donc encore un livre ajouté à ce déluge de livres qui inonde la société moderne ! M'appartient-il maintenant de chercher jusqu'à quel point mon œuvre peut avoir son utilité ? est-ce bien à moi à venir proclamer l'éloge de mon propre enfant ? ne dois-je pas craindre de me laisser entraîner à une indulgence par trop paternelle ? n'importe ; car il ne s'agira point ici de la forme de cet écrit ; je l'abandonne entièrement à la critique sous ce rapport ; je ne veux que développer les intentions par lesquelles j'ai été mù, expliquer comment ces pages doivent être

lues, par les dames auxquelles elles s'adressent, pour porter leurs véritables fruits.

Vous ne vous attendiez peut-être pas, Clémence, à me voir aborder des questions politiques dans un traité du langage des fleurs ; singulière erreur, mon amie ; peut-on se dispenser aujourd'hui de parler politique à propos de tout ? Entrez chez un marchand de nouveautés, pendant qu'on développera devant vous la gaze et le satin, vous entendrez plus loin les commis innocupés traiter les hautes *questions sociales* tout en rangeant des foulards de Chine ou en frisant les boucles de leurs cheveux. Moi même, quand je vais chez mon tailleur, au lieu d'entendre à travers la cloison qui sépare l'atelier du salon où le maître mesure les hommes sous son instrument véritablement niveleur, au lieu d'entendre, dis-je, de belles voix allemandes s'unir en chœur pour chanter un des refrains mélodieux de la patrie, j'entends baragouiner véhémentement des *questions sociales* au milieu du bruit des carreaux qui frappent l'étoffe rebelle.

Dans un tel pays, et avec des dispositions semblables, les améliorations gouvernementales doivent aller grand train, n'est-ce pas ?.... Erreur, mon amie, erreur encore ! on parle beaucoup, mais on agit peu ; que dis-je ? on n'agit que de manière à reculer le

progrès. D'une part, on demande trop ou l'on demande de manière à être refusé : d'un autre côté, on refuse tout dans la crainte d'être entraîné si l'on accorde quelque chose.

Dans ce chaos, si quelque homme honorable croit avoir une pensée heureuse, d'une application utile, croyez-vous qu'il lui soit loisible de la mettre au jour ? point du tout. Ira-t-il vers la presse, la presse lui demandera d'abord s'il s'agit d'un fait qui puisse servir de base à un grand scandale, et favoriser le *parti* auquel le journal appartient. Comment donc faire ? s'adresser bien plus haut ? sans doute ; l'idée est ingénieuse. Vous écrivez au roi ; vous lui dites : Sire, toute pensée heureuse devrait aller se vivifier par la sanction royale et redescendre ensuite sur les masses pour améliorer leur sort en excitant la reconnaissance envers votre personne auguste..... mais le roi règne et ne gouverne pas ! Vous recevez une réponse du cabinet particulier par laquelle on vous annonce qu'attendu que le sujet de votre lettre *semblait* rentrer dans les attributions du ministre de l'intérieur, on la lui a renvoyée pour y donner suite : quelle suite, bon Dieu ! Le ministre qui a bien assez de se défendre contre les prétentions de ceux auxquels sa place donne envie, délègue un chef de division pour l'exa-

men de votre affaire. Le chef de division, peu inquiet des améliorations qui se produiraient ailleurs que dans ses appointements, passe le dossier à un chef de bureau ; celui-ci saisit un mot relatif à l'ordre public ; vite, il se débarrasse de votre lettre en la communiquant au préfet de police, qui charge son secrétaire de vous entendre dans ce que vous pouvez avoir à lui faire connaître d'intéressant pour la sûreté de la ville.

Étonné d'une convocation rue de Jérusalem, vous vous y rendez presque en tremblant ; car ce mot de police a toujours quelque chose de repoussant pour les gens tranquilles. Vous arrivez là, et, fort heureusement pour vous, vous trouvez un homme aimable, éclairé, qui, après deux minutes d'entretien, finit par reconnaître et vous avouer que vous êtes victime d'une mystification. Ainsi se terminent vos relations avec l'autorité !

En sorte, allez-vous dire, que dans ce gouvernement de tous, par tous, il n'y a que les gens honnêtes qui soient obligés de rester chez eux, de laisser faire et de laisser passer. C'est presque là la vérité, madame ; cependant, il est une voie d'action trop connue de ceux qui veulent faire le mal et dont les gens bien pensants pourraient faire également usage : c'est la

propagande des idées ; c'est cet empire du plus éclairé sur celui qui l'écoute avec confiance. On peut bien exciter des émeutes avec cela, pourquoi n'en pas essayer l'usage au profit de l'ordre et de la vertu ?

Cette question, je veux aujourd'hui que nous l'examinions ensemble ; nous arriverons, j'en suis sûr, à nous entendre, et vous reconnaîtrez avec moi que c'est par le sexe aimable, auquel ce petit livre s'adresse, qu'une telle propagande peut seule s'exercer.

« L'idée de réformer les hommes par les femmes n'est pas nouvelle ; elle est venue chez les Grecs au plus grand des législateurs et au plus vertueux des rois. Lycurgue, suivant Aristote, essaya de commencer par elles la réforme de Lacédémone.

« Il n'y a point d'exemple d'une grande société améliorée par les femmes, mais il y en a beaucoup d'hommes en particulier réformés par elles, de révolutions heureuses qu'elles ont occasionnées dans la constitution des lois, et de peuples entiers qu'elles ont préservés de leur ruine. Si l'histoire, qui ne nous offre qu'un petit nombre de combinaisons, ne nous a pas encore montré jusqu'où peut s'étendre leur pouvoir, elle nous apprend une vérité bien incontestable, c'est qu'il n'y a personne de plus intéressé à la réforme des hommes que les femmes. Partout où les

peuples ont eu des mœurs, elles ont régné ; et partout où ils sont tombés dans le dernier degré de corruption , elles sont esclaves. Les femmes furent toutes puissantes chez les peuples les plus vertueux de la Grèce. Il n'y a que nous autres Laeédémoniennes, disait l'épouse de Léonidas, qui commandions à nos maris, parce qu'il n'y a que nous qui fassions des hommes. Xenoerite à Cumes, par une simple attitude fait une révolution ; elle se montre à visage découvert devant ses compatriotes et elle se voile devant leur tyran , parcequ'il n'y a que lui , leur dit-elle , qui soit un homme. L'honneur renaît dans les habitants de Cumes et la tyrannie est détruite. Chez les Romains, les femmes étaient honorées à leur mort d'éloges publics, comme les chefs de la nation. En vain le vieux Caton murmurait de leurs prérogatives ; ce peuple reconnaissant , en leur faisant part de sa gloire , se ressouvénait que le flambeau de sa liberté avait été allumé au bûcher d'une femme vertueuse. Mais qui peut les voir sans pitié dans presque toute la voluptueuse Asie et sur les rives barbares de l'Afrique, condamnées à de rudes travaux ; ici, vendues pour l'esclavage , là, immolées sur les tombeaux des grands et des rois ? Qui peut, même aujourd'hui , voir leur sort avec indifférence dans les lieux où elles ont été sou-

veraines.... Ce serait un tableau bien digne des regards de l'homme que celui de la condition des femmes sur toute la terre : il y verrait leur bonheur finir avec sa vertu. Mais, considérant encore avec espoir l'influence des femmes en France, d'où elles règnent par les grâces sur toute l'Europe, j'étendrais, ce me semble, leur puissance à l'univers entier, si je pouvais les ramener à ces temps où elles apaisèrent d'elles-mêmes une guerre civile dans les Gaules (1). »

Que faudrait-il pour cela? faire comprendre à leurs cœurs généreux qu'il est une mission noble et importante à accomplir, une mission qui demande du dévouement.... C'est par le dévouement et la persévérance que les femmes sont admirables; elles ne manqueraient pas à un semblable appel, fait au nom de l'humanité, et surtout lorsque le résultat de leur coopération au grand œuvre devrait être de les rendre plus heureuses en augmentant la somme totale du bonheur de la société.

Mais je vous vois, avec votre sourire malin sur les lèvres, prête à me demander où je veux en venir, et en quoi les réformes morales peuvent tenir à un traité

(1) Bernardin de St.-Pierre; discours sur l'éducation des femmes.

du langage des fleurs. Mon Dieu ! patience , madame ; dans un temps où de très grandes choses amènent de fort pauvres résultats, ne peut-on pas espérer de voir d'immenses effets se produire par de très petites causes ? Un tampon d'étoupes peut boucher une voie d'eau suffisante pour engloutir un vaisseau de haut-bord.

Je vous l'ai dit ailleurs, l'amour n'existe plus parmi nous ; à qui la faute ? aux femmes. Ce sont elles qui souffrent qu'on les mette à prix comme des actions sur les bitumes ou de la rente 3 p. 070 ; ce sont elles qui veulent bien encore trouver des sourires pour ces hommes qui les laissent seules dans les salons des raouts pour se précipiter plus à l'aise autour des tables où la passion du jeu étale l'or et les billets de banque ; ce sont elles qui permettent que l'atmosphère parfumée qui les entoure soit viciée par les émanations infâmes du cigare ; que la botte vienne fouler leurs moelleux tapis, que l'ignoble paletot s'étale effrontément sur leurs causeuses élégantes. Voilà par quelle pente insensible les femmes se sont laissées entraîner à n'être plus que des esclaves ; voilà comment elles ont renoncé peu à peu à cet empire immense du respect et du bon goût, qui savait faire plier tout devant elles.

Aussi qu'arrive-t-il aujourd'hui ? e'est que les Anglais, dont le sans gêne auprès des belles donna jadis carrière à tant d'épigrammes de la part de nos auteurs critiques, les Anglais seraient des modèles à offrir à nos jeunes lions ; c'est que les flegmatiques Allemands rougissent et se détournent avec honte quand ils voient dans les promenades des jeunes gens aspirer intrépidement la vapeur du tabac tout en donnant le bras à une dame, ou lancer les bouffées nauséabondes de leur fumée au milieu des groupes indignés des femmes du meilleur ton.

Eh bien ! que faudrait-il pour changer eet état de choses ? De grands efforts sans doute ? Mon Dieu, non ; un peu de volonté de la part du beau sexe ; il faut relever les autels de l'amour pur ; il faut réhabiliter le culte de la beauté. Que les femmes commencent par avoir foi dans leur puissance, et la foi renaîtra parmi nous.

Vous voyez, madame, où je veux en venir : c'est avec des fleurs que je prétends tresser la couronne de votre souveraineté ; c'est avec des fleurs que je veux tisser la chaîne à imposer à vos esclaves. Enfin, comme il n'est pas de gouvernement sans politique, c'est avec des fleurs que j'espère vous apprendre à tenir vos notes diplomatiques.

C'est une bien grande audace sans doute de venir aujourd'hui parler de souveraineté, d'autorité lorsque la société tout entière semble uniquement occupée à briser pièce à pièce ce qui ressemble du plus loin possible à une puissance. Mais ne nous y trompons pas, le mal est à la surface ; il n'a pas de profondeur ; il ne faut que les cris d'une minorité factieuse pour troubler une grave assemblée ; il ne faut que les menées actives d'une troupe d'intrigants subalternes pour agiter toute une nation. Que les gens de bien et de cœur se resserrent donc autour des femmes, que celles-ci proclament, avec l'autorité de leurs charmes et de leurs vertus, les principes conservateurs de la morale, et la France peut être sauvée !

Vous allez sans doute trouver que ma politique ressemble à celle de M. Josse, et ma conclusion vous paraîtra peut-être inspirée sur celle de ce bon Lagin-geole : prenez mon ours !

Prenez mon ours ! En effet, c'est une parole sublime et qui résume admirablement la pensée intime de la plupart des hommes dans ce siècle d'égoïsme. Prenez mon ours ! C'est le fond de nos discussions législatives et de ces éternelles querelles d'ex-ministre à ministre, et plus encore de ministre à qui veut le devenir.

Pour moi, madame, rien de semblable n'est entré dans mon esprit; ma foi dans le beau sexe est vraie et profonde; mes idées peuvent être une utopie; c'est à vous d'en juger: du moins elles ne contribueront pas, je l'espère, à m'aliéner l'esprit de celles auxquelles je me suis plu à les adresser.

Je devrais borner là ce que j'ai à dire de mon livre, puisqu'en commençant j'ai déclaré que j'en abandonnais la forme à la critique. Entendons-nous, cependant, je suis décidé, sans nul doute, à accepter la conséquence des opinions fausses que j'ai pu exposer, à m'entendre reprocher la lourdeur de mon style ou son manque de clarté; mais c'est précisément à cause des nombreuses accusations que je redoute de ce côté que je suis peu disposé à assumer sur moi la responsabilité des fautes matérielles dont j'ai à déplorer l'existence dans ce livre.

Il faut encore distinguer dans ces fautes: je ne prétends pas vous arrêter sur les lettres déplacées ou retournées, sur les intervalles mal disposés, sur les fautes de ponctuation ou d'orthographe même; ce sont là autant de choses qui retombent naturellement sur le correcteur d'impression, et dont l'auteur peut, à tort ou à raison, se déclarer la conscience nette; mais quand il s'agit de non sens, de phrases embrouillées,

de citations estropiées, c'est alors que l'auteur a le droit de réclamer avec force, surtout s'il a la conviction d'avoir eorrigé en placard, en feuille, en tierce, la faute qu'une négligence impardonnable a laissé subsister jusque dans le tirage. Ainsi, un *l* malencontreux substitué à un *s* dans la page 25 me fait dire en apparence que les fleurs sont la parure des sentiments de la femme ! Il faudra donc que vous ayez la bonté de lire : la beauté en fait eneore *sa* plus douce parure comme l'expression de ses plus chers sentiments.

Page 55 vous lirez aussi : s'ils (les auteurs) eussent songé à *pénétrer* les secrets de la science qu'ils voulaient enseigner, il n'est point douteux qu'ils fussent arrivés à reconnaître que les moyens qu'ils avaient décrits étaient impraticables. Page 57 veuillez rétablir ainsi ce passage emprunté à M. Frédéric Portal : Les peintures des églises eurent, dans le principe, une double signification ; l'une apparente pour le vulgaire, l'autre cachée qui s'adressait aux croyances mystiques.

J'ai à peine besoin de vous dire que le nom écrit Ahriam dans la douzième ligne de la page 62 est celui d'Ahriman, génie du mal ; que la lopésie à grappes se nomme en latin lopezia et non pas lopegia, comme elle est désignée page 69 ; que le laiteron des champs

(horloge de Flore , page 74 , dernière ligne) s'appelle sonchus *arvensis* et non pas *savensis*.

Page 167 vous lirez ; et se vautrant à loisir dans de sanglantes saturnales, au lieu de : dans les sanglantes saturnales. Vous reconnaîtrez également que la faute de mesure résultant du mot *encore* dans le 3^e vers de la page 172, est le fait de l'imprimeur ; comme aussi, page 193, qu'une tête ne s'*éclaircit* pas d'un rayon, mais s'*éclaire*.

Il est fâcheux sans doute d'avoir à signaler tant de fautes dans un si petit ouvrage, et vous me demanderez peut-être à quoi il faut les attribuer. Mon Dieu, madame, je vous l'ai dit précédemment à propos de mes Leçons de botanique ; on produit trop vite aujourd'hui. Reportez-vous à la date de votre première lettre ; deux mois se sont écoulés depuis, eh bien ! dans eet espace de temps, il a fallu faire un livre et le publier ; il a fallu, dis-je, car, si je ne l'eusse fait, nul doute qu'un autre se fût emparé du sujet. Vous accepterez donc mon œuvre avec ses défauts, vous ferez plus, vous accélèrerez (toujours au moyen de la propagande des idées) l'épuisement de cette première édition afin que eelle qui lui succèdera puisse se purger des taches dont elle est empreinte.

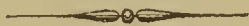




DICTIONNAIRE

DES PLANTES SYMBOLIQUES

ET DE LEUR SIGNIFICATION.



Abelmosc. *Voy.* Ambrette.

Absinthe. (*artemisia absinthium*). — Absence.

Acacia robinier (*robinia pseudo-acacia*). — Amour
platonique.

Acacia rose (*robinia hispida*). — Élégance.

Acanthe (*acanthus mollis*). — Arts.

Achillée millefeuille (*achillea millefolium*). —
Guerre.

Adonide (*adonis annua*). — Souvenir doulou-
reux.

Adoxe moscatelline (*adoxa moschatellina*). — Fai-
blesse.

Agavé d'Amérique (*agave americana*). — Sûreté

- Aigremoine (*agrifonia eupatoria*). — Persévérance.
- Airelle myrtille (*vaccinium myrtillus*). — Trahison.
- Alisier blanc. (*cratægus alba*). — Accords.
- Aloès bec de perroquet (*aloe variegata*). — Caquet.
- Aloès succotrin (*aloe soccotrina*). — Amertume.
- Alysse saxatile ou corbeille dorée (*alyssum saxatile*)
— Tranquillité.
- Amandier (*amygdalus communis*) — Étourderie.
- Amaranthe ou célosie à crête (*celosia cristata*). —
Immortalité.
- Amaryllis jaune (*amaryllis lutea*). — Fierté.
- Ambrette ou ketmie musqué (*hibiscus abelmoschus*).
— Haleine embaumée.
- Ambroisie. *Voy.* Anserine.
- Ananas (*bromelia ananas*). — Perfection.
- Ancolie (*aquilegia vulgaris*). — Folie.
- Anémone des fleuristes (*anemone coronaria*). —
Abandon.
- Anémone des prés ou sylvie jaune (*anemone ranunculoides*) — Maladie.
- Anémone hépatique (*hepatica triloba*). — Confiance.
- Angélique (*angelica archangelica*). — Inspiration.
- Anserine ambroisie (*chenopodium ambrosioides*).
— Insulte.

- Arénaire ou sabline (*arenaria setacea*). — Finesse.
- Argentine ou céraiste cotonneux (*cerastium tomentosum*). — Naïveté.
- Aristolochie (*aristolochia clematitis*). — Douce amitié.
- Armoise (*artemisia abrotanum*). — Bonheur.
- Arrête bœuf. *Voy.* Bugrane.
- Arum commun ou gouet (*arum maculatum*). — Ardeur.
- Arum gobe-mouche (*arum muscivorum*). — Piège.
- Arum serpenteaire (*arum dracuncululus*). — Horreur.
- Asclépias (*asclepias vince-toxicum*). — Dissimulation.
- Aspérule (*asperula odorata*). — Sauvez-moi.
- Asphodèle jaune (*asphodelus luteus*). — Regret.
- Aster à grandes fleurs (*aster grandiflorus*). — Arrière pensée.
- Astrantia (*astrantia major*). — Présomption.
- Aubépine (*mespilus oxyacantha*). — Espérance.
- Baguenaudier (*colutea arborescens*). — Oisiveté, amusement frivole.
- Balsamine (*impatiens balsamina*). — Impatience.
- Bardane (*lappa major*). — Importunité.
- Basilic (*ocymum basilicum*). — Haine.
- Baume du Pérou ou Mélilot bleu. (*melilotus caerulea*). — Guérison.
- Belle de jour (*convolvulus tricolor*). — Coquetterie.

- Belle de nuit (*mirabilis jalapa*). — Timidité.
- Benoite des Alpes (*geum alpinum*). — Réveil.
- Bétoine (*betonica officinalis*). — Habitude.
- Berbéris (*berberis vulgaris*). — Fuite, vous me fuyez.
- Bignone ou Jasmin de Virginie (*bignonia radicans*).
— Séparation.
- Blé (*triticum sativum*). — Richesse.
- Bluet (*centaurea cyanus*). — Délicatesse.
- Boule de neige ou Viorne (*viburnum opulus*). — Ennui.
- Bourrache (*borrago officinalis*). — Brusquerie.
- Bouton d'or (*ranunculus acris*). — Tromperie.
- Bouton de rose (*rosa centifolia*). — Jeune fille.
- Brize tremblante (*briza media*). — Frivolité.
- Bruyère commune (*erica cinerea*). — Solitude.
- Buglosse (*anchusa italica*). — Mensonge.
- Bugrane arrête bœuf (*ononis arvensis*). — Obstacle.
- Buis (*buxus sempervirens*). — Stoïcisme.
- Caetier (*cactus cochenillifera*). — Amour maternel.
- Caltha des marais (*caltha palustris*). — Grace.
- Camara piquante (*lantana nivea*). — Rigueur.
- Camellia (*camellia japonica*). — Bonheur tranquille.
- Camomille (*anthemis nobilis*). — Mystère.
- Campanule des jardins (*campanula medium*). — Indiscrétion.
- Capillaire (*adiantum capillus Veneris*). — Discretion.

- Capucine (*tropæolum majus*) — Feu d'amour.
- Cardère (*dipsacus fullonum*). — Bienfait.
- Célosie à crête (*celosia cristata*). — Immortalité.
- Centaurée odorante (*centaurea amberboi*). — Félicité.
- Ceraiste cotonneux. *Voy.* Argentine.
- Cerisier (*cerasus juliana*). — Éducation.
- Chardon (*carduus marianus*). — Austérité.
- Charme (*carpinus betulus*). — Ornement.
- Châtaignier (*castanea vulgaris*). — Équité.
- Chélidoine (*chelidonium majus*). — Soins maternels.
- Chêne (*quercus racemosa*). — Hospitalité.
- Chèvrefeuille (*lonicera periclymenum*). Liens d'Amour.
- Chicorée amère (*cichorium intybus*). — Frugalité.
- Circée (*circæa lutetiana*). — Sortilège.
- Citronelle (*artemisia citrina*). — Douleur.
- Clandestine (*lathræa clandestina*). — Amour caché.
- Clématite (*clematis vitalba*). — Artifice.
- Cobée grimpante (*cobæa scandens*). — Nœuds.
- Cochléaria (*cochlearia draba*). — Raillerie piquante.
- Colebique d'automne (*colchicum autumnale*). — Automne.
- Consoude (*symphitum officinale*). — Sentiment inaltérable.

- Coquelicot (*papaver rhæas*). — Beauté éphémère.
- Coquelourde (*agrostemma coronaria*). — Sans prétention.
- Corbeille dorée. *Voy.* Alysse saxatile.
- Coriandre (*coriandrum sativum*). — Mérite eaché.
- Cornouillier (*cornus mas*). — Durée.
- Coudrier (*corylus avellana*). — Réconciliation.
- Couronne de roses. — Récompense de la vertu.
- Couronne impériale (*fritillaria imperialis*). — Puissance.
- Cranson, *Voy.* Cochléaria.
- Crinole hybride (*crinum hybridum*). — Tendre faiblesse.
- Cuscute (*cuscuta major*). — Bassesse.
- Cyprès (*cupressus sempervirens*). — Deuil, désespoir.
- Cytise faux ébénier (*cytisis laburnum*). — Noireur.
- Dahlia (*dahlia purpurea*). Nouveauté.
- Daphné (*Daphne mezereum*) Désir de plaire.
- Datura en arbre (*datura arborea*). — Charmes trompeurs.
- Dianthus. — Voyez œillet.
- Dietame de erête (*origanum dictamnus*). — Naissance.
- Digitale (*digitalis purpurea*). — Oocupation.
- Ebénier (faux). *Voy.* Cytise.

- Églantier (*rosa canina*). — Hommage poétique.
- Églantine. — Poésie.
- Ephémérine de Virginie (*tradescantia virginica*).
— Bonheur éphémère.
- Épilobe (*epilobium spicatum*). — Production.
- Épine noire (*prunus spinosa*). — Difficulté.
- Épine vinette (*berberis vulgaris*). — Aigreur.
- Érythronium (*erythronium dens canis*). — Galanterie.
- Érable champêtre (*acer campestre*). — Réserve.
- Eupatoire (*eupatorium cannabinum*). — Amour paternel.
- Euphorbe (*euphorbia sylvatica*). — J'ai perdu le repos.
- Faux ébénier. Voy. Cytise.
- Fenouil (*anethum fœniculum*). — Force.
- Ficoïde glaciale (*mesembryanthemum crystallinum*).
— Glace du cœur.
- Fleurs d'oranger (*citrus aurantium*). — Chasteté.
- Fougère (*polypodium filix mas*). — Sincérité.
- Fraise (*fragaria vesca*). — Bonté.
- Fraise de l'Inde (*fragaria indica*). — Apparence trompeuse.
- Fraxinelle (*dictamnus albus*). — Feu.
- Frêne élevé (*fraxinus excelsior*). — Grandeur.
- Fritillaire couronne impériale (*fritillaria imperialis*).
— Puissance.

- Fuchsia (*fuchsia coccinea*).—Fragilité.
- Fumeterre commune (*fumaria officinalis*). — Fiel.
- Fusain (*evonymus europæus*).—Portrait.
- Galanth perce-neige(*galanthus nivalis*).—Consolation.
- Galéga (*galega officinalis*). — Raison.
- Galeobdolon (*galeobdolon luteum*). — Persuasion.
- Garance (*rubia tinctorum*). — Calomnie.
- Gattilier commun (*vitex agnus-castus*). — Froideur.
- Gazon (*lolium perenne*). — Utilité.
- Genêt épineux (*genista anglica*). — Misanthropie.
- Genévrier (*juniperus communis*). — Asile, secours.
- Géranium à odeur de rose (*pelargonium odoratissimum*). — Préférence.
- Géranium écarlate (*pelargonium inquinans*).—Sottise, faux éclat.
- Géranium triste (*pelargonium triste*). — Esprit mélancolique.
- Gesse odorante ou pois de senteur (*Lathyrus odoratus*). — Baisers d'amour.
- Giroflée des jardins (*cheiranthus incanus*). — Beauté durable.
- Giroflée de Mahon (*cheiranthus maritimus*). — Promptitude.
- Giroflée jaune (*cheiranthus cheiri*). — Fidèle au malheur.

- Giroflier (*caryophyllus aromaticus*). — Dignité.
- Gnaphale jaune (*gnaphalium orientale*). — Souvenir
immortel.
- Gonet commun ou Arum (*arum maculatum*). —
Ardeur.
- Grateron (*galium aparine*). — Rudesse.
- Grenadier (*punica granatum*). — Fatuité.
- Grenadille bleue (*passiflora cærulea*). — Croyance, foi.
- Groseiller (*ribes rubrum*). — Reconnaissance.
- Gueule de loup (*antirrhinum majus*). — Refus.
- Guy (*viscum album*). — Parasite.
- Guimauve (*althæa officinalis*). — Douceur.
- Gyroselle (*dodecatheon meadia*). — Divinité.
- Hélénie d'automne (*helenium autumnale*). — Pleurs.
- Héliante ou soleil (*Helianthus annuus*). — Fausses
richesses.
- Héliotrope (*heliotropium peruvianum*). — Enivre-
ment d'amour.
- Héliotrope à grandes fleurs (*heliotropium grandiflo-
rum*). — Inclination.
- Hellébore rose de Noël (*helleborus niger*). — Bel
esprit.
- Hépatique (*hepatica triloba*). — Confiance.
- Hêtre commun (*fagus sylvatica*). — Prospérité.
- Hortensia (*hortensia opuloides*). — insouciance.

- Houblon (*humulus lupulus*). — Injustice.
- Houx (*ilex aquifolium*). — Prévoyance.
- Ibérie de Persé ou de tous les mois (*iberis semperflorens*) — Indifférence.
- If (*taxus baccata*). — Tristesse.
- Immortelle gnaphale jaune (*gnaphalium orientale*).
— Souvenir immortel.
- Ipomée écarlate (*ipomœa coccinea*). — Étrainte.
- Iris (*iris pumila*). — Message.
- Iris flambe (*iris germanica*). — Flamme.
- Ivraie (*lolium temulentum*). — Vice.
- Jacinthe étaléc (*hyacinthus patulus*). — Bienveillance.
- Jacinthe sauvage (*hyacinthus non scriptus*). — Jeu.
- Jacinthe d'Orient (*hyacinthus orientalis*). — Langage des fleurs.
- Jasmin blanc commun (*jasminum officinale*). —
Amabilité.
- Jasmin d'Espagne (*jasminum grandiflorum*). —
Sensualité.
- Jasmin de Virginie ou Bignone (*bignonia radicans*).
— Séparation.
- Jonc des champs (*joncus effusus*). — Doeilité.
- Jonquille (*narcissus jonquilla*). — Désir.
- Julienne (*hesperis matronalis*). — Sécurité.
- Jusquiame (*hyoscyamus niger*). — Désiance.

- Ketmie musquée. *Voy.* Ambrette.
- Lauréole bois gentil (*daphne mezereum*). — Désir de plaire.
- Laurier amandier (*cerasus lauro-cerasus*). — Perfidie.
- Laurier frane (*laurus nobilis*). — Gloire.
- Laurier rose (*nerium oleander*). — Vanité.
- Laurier tin (*viburnum tinus*). — Petits soins.
- Lavande-spice (*lavandula spica*). — Méfiance.
- Lierre (*hedera helix*). — Amitié.
- Lilas commun (*syringa vulgaris*). — Première émotion d'amour.
- Lilas blanc (*syringa vulgaris var. alba*). — Jeunesse.
- Lin (*linum usitatissimum*). — Bienfaiteur.
- Linaire Cymbalaire (*Linaria Cymbalaria*). — Sensation douce.
- Lis (*Lilium candidum*). — Majesté.
- Liseron des champs (*convolvulus arvensis*). — Humilité.
- Lunaire (*lunaria annua*). — Oubli.
- Luzerne (*medicago sativa*). — Vie.
- Mancenillier (*mancenilla venenata*). — Fausseté.
- Mandragore (*atropa mandragora*). — Rareté.
- Marguerite des prés (*chrysanthemum leucanthemum*). — M'aimez-vous ?

- Marguerite reine (*aster sinensis*). — Variété.
- Marronnier d'Inde (*æsculus hippocastanum*). — Luxe.
- Mélèze (*larix europæa*). — Audace.
- Melilot bleu (*Melilotus cærulea*). — Guérison.
- Mélisse (*melissa officinalis*). — Plaisanterie.
- Menthe poivrée (*mentha piperita*). — Chaleur de sentiment.
- Menthe sauvage (*Mentha pulegium*). — Vertu.
- Ményanthe (*menyanthes trifolia*). — Calme, repos.
- Miroir de Vénus (*campanula speculum*). — Flat-terrie.
- Momordique élastique (*momordica elaterium*). — Critique, mystification.
- Morelle douce-amère (*solanum dulcamara*). — vé-rité.
- Mouron rouge (*anagallis phænicea*). — Rendez vous.
- Muffier Gueule de Loup (*antirrhinum majus*). — Refus.
- Muguet de mai (*convallaria majalis*). — Retour du bonheur.
- Murier blanc (*morus alba*). — Prudence.
- Murier noir (*morus nigra*). — Dévouement.
- Myosotis (*myosotis palustris*). — Souvenez-vous de moi.

- Myrobolan (*prunus myrobolana*). — Privation.
- Myrte (*myrtus communis*). — Amour.
- Narcisse des poètes (*narcissus poeticus*). — Égoïsme.
- Narcisse des prés (*narcissus pseudo narcissus*). —
Espérance trompeuse.
- Narcisse jonquille (*narcissus jonquilla*). — Désir.
- Néluumbo (*nelumbium fabiferum*). — Sagesse.
- Nénuphar blanc ou nymphéa (*Nymphæa alba*). —
Éloquence.
- Nénuphar jaune (*nymphæa lutea*). — Refroidissement.
- Nepenthès (*nepenthes distillatoria*). — Humanité.
- Noisetier (*corylus avellana*). — Réconciliation.
- OEillet de poète (*dianthus barbatus*). — Dédain.
- OEillet des fleuristes (*dianthus caryophyllus*). —
Amour sincère.
- OEillet jaune (*dianthus caryophyllus*). — Exigence.
- OEillet mignardise (*dianthus moschatus*). — Enfantillage.
- Olivier (*olea europæa*). — Paix.
- Onagre à grandes fleurs (*œnothera grandiflora* —
Inconstance.
- Ophris araignée (*ophris aranifera*). — Adresse.
- Ophris mouche (*ophris myodes*). — Erreur.
- Oranger (*citrus aurantium*). — Générosité.

- Orchis militaire (*Orchis militaris*). — Liberté.
- Oreille d'ours (*Primula auricula*). — Vieillesse.
- Ornithogale à ombelle (*ornithogalum umbellatum*).
— Paresse.
- Ornithogale pyramidale (*ornithogalum pyramidale*). — Pureté.
- Orobanche majeure (*orobanche major*) — Union.
- Ortie (*urtica urens*). — Cruauté.
- Osier franc (*salix purpurea*). — Franchise.
- Osmonde (*osmunda regalis*). — Rêverie.
- Oxalide alleluia (*oxalis acetosella*). — Joie.
- Paquerette double (*bellis perennis*). — Affection.
- Paquerette simple (*bellis perennis*). — Innocence.
- Passiflore ou grenadille bleue (*passiflora cœrulea*).
— Croyance, foi.
- Patience (*rumex patientia*). — Patience.
- Pavot blanc (*papaver somniferum*). — Sommeil du cœur.
- Pavot coquelicot (*papaver rhœas*). — Beauté éphémère.
- Pensée (*viola tricolor*). — Pensée.
- Perce-neige ou galanth (*galanthus nivalis*). — Consolation.
- Persil (*apium petroselinum*). — Festin.
- Pervenche (*vinca major*). — Doux souvenir.

- Peuplier blanc (*populus alba*) — Temps.
- Peuplier noir (*populus nigra*). — Courage.
- Peuplier tremble (*populus tremula*). — Gémissement.
- Phalangère (*phalangium liliago*). — Antidote.
- Pied d'alouette (*delphinium ajacis*). — Légèreté.
- Pin (*pinus sylvestris*). — Hardiesse.
- Pissenlit (*taraxacum dens-leonis*). — Oracle.
- Pivoine officinale (*pæonia officinalis*). — Honte.
- Plaqueminier (*diospyros virginiana*). — Résistance.
- Platane (*platanus orientalis*). — Génie.
- Pois de senteur (*Lathyrus odoratus*). — Baisers d'amour.
- Polémoine bleue (*polemonium cæruleum*). — Rupture.
- Polygala (*polygala vulgaris*). — Ermitage.
- Polytric à urne (*polytrichum urnigerum*). — Secret.
- Pommier (*Malus communis*). — Discorde.
- Populage ou Caltha des marais (*Caltha palustris*). — Grâce.
- Primevère (*primula veris*). — Première jeunesse.
- Prunier (*prunus domestica*). — Promesse.
- Prunier sauvage (*prunus insititia*). — Indépendance.

- Pyramidale bleue (*campanula pyramidalis*). — Constance.
- Quintefeuille (*Potentilla reptans*). — Fille chérie.
- Raquette figuier d'Inde (*Opuntia ficus indica*). — Je brûle.
- Renoncule asiatique (*ranunculus asiaticus*). — Parure.
- Renoncule bouton d'or (*ranunculus acris*) — Tromperie.
- Renoncule scélérate (*ranunculus sceleratus*). — Ingratitude.
- Réséda (*reseda odorata*). — Mérite modeste.
- Ricin lisse (*Ricinis inermis*). — Mort.
- Robinier faux acacia (*Robinia-pseudo-accacia*). — Amour platonique.
- Romarin (*rosmarinus officinalis*). — Baume consolateur.
- Ronce (*rubus fruticosus*). — Envie.
- Rose (*rosa*). — Beauté.
- Rose blanche (*Rosa alba*). — Silence.
- Rose capucine (*rosa lutea punicea*). — Eclat.
- Rose cent feuilles (*rosa centifolia*). — Graces.
- Rose des quatre saisons (*rosa damascena*). — Beauté toujours nouvelle.
- Rose en bouton (*rosa centifolia*). — Jeune fille.

- Rose jaune (*rosa lutea*). — Infidélité.
- Rose mousseuse (*rosa centifolia var. muscosa*). —
Amour voluptueux.
- Rose musquée (*rosa moschata*). — Beauté capricieuse.
- Rose panachée (*rosa provincialis variegata*). —
Tendre cœur, feu du cœur.
- Rose pompon (*rosa centifolia var. pomponia*). —
Gentillesse.
- Rose simple (*rosa rubiginosa*). — Simplicité.
- Rose trémière (*althæa rosea*). Fécondité.
- Roseau (*arundo donax*) — Musique.
- Rosolis à feuilles rondes (*drosera rotundifolia*). —
Surprise.
- Rue sauvage (*ruta graveolens*). — Mœurs.
- Sabline ou arenaire (*Arenaria setacea*). — Finesse.
- Safran (*crocus sativus*). — Abus.
- Sainfoin oscillant (*hedysarum gyrans*). — Agitation.
- Salicaire (*lythrum salicaria*). — Prévention.
- Sapin (*abies excelsa*). — Élévation.
- Sauge (petite) (*salvia tenuior*). — Estime.
- Saule pleureur (*salix babylonica*). — Mélancolie.
- Sensitive (*mimosa pudica*). — Pudeur.
- Seringa (*phyladelphus coronarius*). — Amour fraternel.

- Serpolet (*Thymus serpyllum*). — Activité.
- Siléne, fleur de nuit (*silene noctiflora*). — Nuit.
- Soleil ou hélianthe. (*helianthus annuus*). — Fausses richesses.
- Souci commun (*calendula arvensis*). — Peine, chagrin.
- Souci pluvial (*calendula pluvialis*). — Présage.
- Spirée ulmaire (*spiræa ulmaria*). — Inutilité.
- Statice maritime (*statice maritima*). — Sympathie.
- Stramoine commun (*datura stramonium*). — Déguisement.
- Stramoine fastueux (*datura fastuosa*). — Soupçon.
- Sylvie jaune, voyez Anémone des Prés.
- Taminier commun (*tamus communis*). — Appui.
- Thym serpolet (*Thymus serpyllum*). — Activité.
- Tigridie (*Tigridis pavonia*). — Rivalité.
- Tilleul (*tilia platyphyllos*). — Amour conjugal.
- Troëne (*ligustrum vulgare*). — Défense.
- Tournesol ou Hélioïtrophe à grandes fleurs (*Heliotropium grandiflorum*). — Inclination.
- Tubéreuse (*polyanthes tuberosa*). — Volupté.
- Tulipe des jardins (*tulipa gesneriana*). — Déclaration.
- Tulipe sauvage (*tulipa sylvestris*). — Début.
- Tussilage odorant (*tussilago flagrans*). — Justice.
- Valériane rouge (*valeriana rubra*). — Facilité.

Véronique élégante (*veronica elegans*). — Fidélité.

Verveine (*verbena officinalis*). — Enchantement.

Vigne (*vitis vinifera*). — Ivresse.

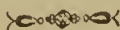
Violette blanche (*viola odorata var. alba*). — Can-
deur.

Violette odorante (*viola odorata*). — Modestie.

Viorne ou boule de neige (*Viburnum opulus*). —
Ennui.

Xéranthème ou immortelle vulgaire (*Xeranthemum
annuum*) je suis sous votre empire.

Yeuse, chêne vert (*Quercus ilex*). — Toujours.



DICTIONNAIRE

DES MOTS EXPRIMÉS

PAR LES PLANTES SYMBOLIQUES.



Abandon. — Anémone des fleuristes.

Absence. — Absinthe.

Abus. — Safran.

Accords. — Alysier blanc.

Activité. — Thym serpolet.

Adresse. — Ophris araignée.

Affection. — Paquerette double.

Agitation. — Sainfoin oscillant.

Aigreur. — Épine vinette.

Amabilité. — Jasmin blanc commun.

Amertume. — Aloès succotrin.

Amitié. — Lierre.

Amour. — Myrte.

Amour caché. — Clandestine.

Amour conjugal. — Tilleul.

- Amour fraternel. — Seringa.
Amour maternel. — Caetier.
Amour paternel. — Eupatoire.
Amour platonique. — Acacia robinier.
Amour sincère — Œillet des fleuristes.
Amour voluptueux. — Rose mousseuse.
Amusement frivole, Oisiveté. — Baguenaudier.
Antidote. — Phalangère.
Apparence trompeuse. — Fraise de l'Inde.
Appui. — Taminier commun.
Ardeur. — Arum commun ou gouet.
Arrière-pensée. — Aster à grandes fleurs.
Artifice. — Clématite.
Arts. — Acanthe.
Asile, secours, refuge. — Genévrier.
Audace. — Mélèze.
Austérité. — Chardon.
Automne. — Colehique d'automne.
Baisers d'amour. — Pois de senteur.
Bassesse. — Cuscute.
Baume consolateur. — Romarin.
Beauté. — Rose.
Beauté capricieuse. — Rose musquée.
Beauté durable. — Giroflée des jardins.
Beauté éphémère. — Pavot coquelicot.

- Beauté toujours nouvelle. — Rose des quatre saisons.
Bel esprit. — Hellébore rose de Noël
Bienfaisance. — Joubarbe.
Bienfait. — Cardère.
Bienfaiteur. — Lin.
Bienveillance. — Jacinthe étalée.
Bonheur. — Armoise.
Bonheur éphémère. — Éphémérine de Virginie.
Bonheur tranquille. — Camellia.
Bonne éducation. — Cerisier.
Bonté. — Fraise.
Brusquerie. — Bourrache.
Calme, repos. — Menyanthe.
Calomnie. — Garance.
Candeur. — Violette blanche.
Caquet. — Aloès bec-de-perroquet.
Chagrin, peine. — Souci commun.
Chaleur de sentiment. — Menthe poivrée.
Charmes trompeurs. — Datura en arbre.
Chasteté. — Fleurs d'Oranger.
Confiance. — Hépatique.
Consolation. — Galanth perce neige.
Constance. — Pyramydale bleue.
Coquetterie. — Belle de jour.
Courage. — Peuplier noir.

Critique, Mystification. — Momordique élastique.

Croyance, foi. — Grenadille bleue.

Cruauté. — Ortie.

Début. — Tulipe sauvage.

Déclaration d'amour. — Tulipe.

Dédain. — OEillet de poète.

Défense. — Troëne.

Défiance — Jusquiame.

Déguisement. — Stramoine commun.

Délicatesse. — Bluet.

Désespoir, deuil. — Cyprès.

Désir. — Nareisse jonquille.

Désir de plaire. — Lauréole bois gentil.

Deuil, désespoir. — Cyprès.

Dévouement. — Murier noir.

Difficulté. — Épine noire.

Dignité. — Giroflier.

Discorde. — Pommier.

Discretion. — Capillaire.

Dissimulation. — Asclépias.

Divinité. — Gyroselle.

Docilité. — Jone des champs.

Douce amitié. — Aristoloche.

Douce haleine. — Ambrette ou Ketmie musquée.

Douceur. — Guimauve.

- Douleur. — Citronelle.
 Dououreux souvenir. — Adonide.
 Doux souvenir. — Pervenche.
 Durée. — Cornouiller.
 Éclat. — Rose capucine.
 Éducation. — Cerisier.
 Égoïsme. — Narcisse des poètes.
 Éléance. — Acacia rose.
 Élévation. — Sapin.
 Éloquence. — Nénuphar blanc.
 Enchantement. — Verveine.
 Infantillage. — OEillet mignardise.
 Enivrement d'amour. — Hélio trope.
 Ennui. — Boule de neige.
 Envie. — Ronce.
 Équité. — Châtaignier.
 Ermitage. — Polygala.
 Erreur. — Ophris mouche.
 Espérance. — Aubépine.
 Espérance trompeuse. — Narcisse des prés.
 Esprit mélancolique. — Géranium triste.
 Estime. — Petite sauge.
 Étourderie. — Amandier.
 Étreinte. — Ipoméée écarlate.
 Exigence. — OEillet jaune.

- Facilité. — Valériane rouge.
Faiblesse. Adoxa moscatelline.
Fatuité. — Grenadier.
Fausses richesses. — Soleil ou hélianthe.
Fausseté. — Mancenillier.
Faux éclat. — Géranium écarlate.
Fécondité. — Rose trémière.
Félicité. — Centaurée odorante.
Festin. — Persil.
Feu. — Fraxinelle.
Feu d'amour. — Capucine.
Feu du cœur. — Rose panachée.
Fidèle au malheur. — Giroflée jaune.
Fidélité. — Véronique élégante.
Fiel. — Fumeterre commune.
Fierté. — Amaryllis jaune.
Fille chérie. — Quintefeuille.
Finesse. — Arenaire ou sabline.
Flamme. — Iris flambe.
Flatterie. — Miroir de Vénus.
Folie. — Ancolie.
Foi, croyance. — Grenadille bleue.
Force. — Fenouil.
Fragilité. — Fuchsia.
Franchise. — Osier franc.

- Frivolité. — Brize tremblante.
 Froideur. — Gattilier commun.
 Frugalité. — Chicorée amère.
 Fuite, vous me fuyez — Berberis.
 Galanterie. — Erythronium.
 Gémissement, plaintes. — Peuplier tremble.
 Générosité. — Oranger.
 Génie. — Platane.
 Gentillesse. — Rose pompon.
 Glace du cœur. — Ficoïde glaciale.
 Gloire. — Laurier franc.
 Grâce. — Caltha des marais.
 Grâces. — Rose cent feuilles.
 Grandeur. — Frêne élevé.
 Guérison. — Baume du Pérou ou Mélilot bleu.
 Guerre. — Achillée millefeuille.
 Habitude. — Bétoine.
 Haine. — Basilic.
 Haleine embaumée. — Ambrette ou Ketmie musquée.
 Hardiesse. — Pin.
 Hommage poétique. — Églantier.
 Honte. — Pivoine officinale.
 Horreur. — Arum serpenteaire.
 Hospitalité. — Chêne.
 Humanité — Népenthès.

- Humilité. — Liseron des champs.
Immortalité. — Amarante ou célosie à crête.
Impatience. — Balsamine.
Importunité. — Bardane.
Inclination. — Tournesol.
Inconstance. Onagre à grandes fleurs.
Indépendance. — Prunier sauvage.
Indifférence. — Ibéride de Perse.
Indiscretion. — Campanule des jardins.
Infidélité. — Rose jaune.
Ingratitude. — Renoncule scélérate.
Injustice. — Houblon.
Innocence. — Paquerette simple.
Insouciance. — Hortensia.
Inspiration. — Angélique.
Insulte. — Anserine ambroisie.
Inutilité. — Spirée ulmaire.
Ivresse. — Vigne.
J'ai perdu le repos. — Euphorbe.
Je brûle. — Raquette figuier d'Inde.
Je suis sous votre empire. — Xeranthème.
Jeu. — Jacinthe sauvage.
Jeune fille. Bouton de rose.
Jeunesse. — Lilas blanc.
Joie. — Oxalide alleluia.

- Justice. — Tussilage odorant.
 Langage des fleurs. — Jacinthe d'Orient.
 Légèreté. — Pied d'Alouette.
 Liberté. — Orehis militaire.
 Liens d'amour. — Chèvrefeuille.
 Luxe. — Marronnier d'Inde.
 M'aimez-vous ? — Marguerite des prés.
 Majesté. — Lis commun.
 Maladie. — Anémone des prés ou Sylvie jaune.
 Méfiance. — Lavande-spie.
 Mélancolie. — Saule pleureur.
 Mensonge. Buglosse.
 Mérite caché. Coriandre.
 Mérite modeste. — Réséda.
 Message. — Iris.
 Misanthropie. — Genet épineux.
 Modestie. — Violette odorante.
 Mœurs. — Rue sauvage.
 Mort. — Ricin lisse.
 Musique. — Roseau.
 Mystère. — Camomille.
 Mystification, critique. — Momordique élastique.
 Naissance. — Dietame de Crète.
 Naïveté. — Argentine.
 Nœuds. — Cobée grimpante.

- Noirceur. — Cytise faux ébénier.
Nouveauté. — Dahlia.
Nuit. — Siléné fleur de nuit.
Obstacle. — Bugrane arrête bœuf.
Occupation. — Digitale.
Oisiveté. — Baguenaudier.
Oracle. — Pissenlit.
Ornement. — Charme.
Oubli. Lunaire.
Paix. — Olivier.
Parasite. — Gui.
Paresse. — Ornithogale à ombelle.
Parure. — Renoncule asiatique.
Patience. — Patience.
Peine, chagrin. — Souci commun.
Pensée. — Pensée.
Perfection. — Ananas.
Perfidie. — Laurier amandier.
Persévérance. — Aigremoine.
Persuasion. — Galéobdolon.
Petits soins. — Laurier tin.
Piège. — Arum gobe-mouche.
Plaintes, gémissements. — Peuplier tremble.
Plaisanterie. — Mélisse.
Pleurs. — Hélenie d'automne.

- Poésie. — Églantine.
Portrait. — Fusain.
Préférence. — Géranium à odeur de rose.
Première émotion d'amour. — Lilas ordinaire.
Première jeunesse. — Primevère.
Présage. — Souci pluvial.
Présomption. — Astrantia.
Prétention. — Salicaire.
Prévoyance. — Houx.
Privation. — Myrobolan.
Production. — Épilobe à épi.
Promesse. — Prunier.
Promptitude. — Giroflée de Mahon.
Prospérité. — Hêtre commun.
Prudence. — Murier blanc.
Pudeur. — Sensitive.
Puissance. — Fritillaire couronne impériale.
Pureté. — Ornithogale pyramidale.
Raillerie piquante. — Cochléaria.
Raison. — Galega.
Rareté. — Mandragore.
Récompense de la vertu. — Couronne de roses.
Réconciliation. — Noisetier.
Reconnaissance. — Groseiller.
Refroidissement. — Nymphéa jaune ou nénuphar jaune.

- Refuge, asile, secours. — Genévrier.
Refus. — Mufflier ou Gueule de loup.
Regret — Asphodèle jaune.
Rendez-vous. — Mouron rouge.
Repos. — Menyanthe.
Réserve. — Érable champêtre.
Résistance. — Plaqueminier.
Retour du bonheur. — Muguet de mai.
Réveil. — Benoite des Alpes.
Rêverie. — Osmonde.
Richesse. — Blé.
Rigueur. — Camara piquante.
Rivalité. — Tigridie.
Rudesse. — Grateron.
Rupture. — Polémoine bleue.
Sagesse. — Nélumbo.
Sans prétention. — Coquelourde.
Sauvez-moi ! — Aspérule.
Secours. — Genévrier.
Sécurité. — Julienne.
Secret. — Polytrie à urne.
Sensation douce. — Linaire des Alpes.
Séparation. — Bignone ou Jasmin de Virginie.
Sensualité. — Jasmin d'Espagne.
Sentiment inaltérable — Consoude.

- Silence. — Rose blanche.
Simplicité. — Rose simple.
Sincérité. — Fougère.
Soins maternels. — Chélidoine.
Solitude. — Bruyère commune.
Sommeil du cœur. — Pavot blanc.
Sortilège. — Circée.
Sottise. — Géranium écarlate.
Soupçon. — Stramoine fastueux.
Souvenez-vous de moi. — Myosotis.
Souvenir douloureux. — Adonide.
Souvenir immortel. — Immortelle ou gnaphale jaune.
Stoïcisme. — Buis.
Sûreté. — Agavé d'Amérique.
Surprise. — Rossolis à feuilles rondes.
Sympathie. — Statice maritime.
Temps. — Peuplier blanc.
Tendre cœur. — Rose panachée.
Tendre faiblesse. — Crinole hybride.
Timidité. — Belle de nuit.
Toujours. — Yeuse chêne vert.
Trahison. — Airelle myrtille.
Tranquillité. — Alysse saxatile.
Tristesse. — If.
Tromperie. — Renoncule ou bouton d'or.

Union. — Orobanche majeure.

Utilité. — Gazon.

Vanité — Laurier rose.

Variété. — Marguerite reine.

Vérité. — Morelle douce amère.

Vertu. — Menthe sauvage.

Vice. — Ivraie.

Vie. — Luzerne.

Vieillesse. — Oreille d'ours.

Volupté. — Tubéreuse.

Vous me fuyez. — Berbérís.



TABLE

DES MATIÈRES.



INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I ^{er} . Le langage des fleurs peut-il être classé parmi les langues mortes ou vivantes?	7
Madame Prévost, la marchande de fleurs du Palais-Royal, épi- sode par J. Janin.	9
CHAPITRE II. Circonstances psychologiques qui contribuent à nous faire ai- mer les fleurs; rôle qu'elles jouent dans les différentes épo- ques de la vie de l'homme.	27
La première communion.	28

Le mariage	29
La fête des grands parents. . .	30
Fleurs des tombeaux	<i>id.</i>
La Fête-Dieu.	32
Les Rogations.	35

CHAPITRE III. Principes fondamentaux du

langage des fleurs.	37
Différents modes d'emploi des fleurs emblématiques.	44
Substantif.	45
Ajjectif	<i>ib.</i>
Verbe.	46
Pronoms	47
Conversation florale.	53
Liens des selams	56
Lecture des selams	<i>ib.</i>
Couleurs symboliques	57
Blanc	58
Rouge.	59
Bleu	60
Jaune.	<i>ib.</i>
Vert	61

Noir	62
Teintes mêlées	63
CHAPITRE IV. Histoire et poétique des fleurs	65
Désignation florale des mois de l'année.	68
Calendrier naturel des sauvages de l'Amérique.	69
Horloge de Flore	70
Désignation florale des jours de la semaine.	75
<i>id.</i> des semaines du mois.	<i>ib.</i>
CHAPITRE V. Histoire et poétique des fleurs,	
suite.	79
Pommier	80
Rose	84
La baillée aux roses.	86
Rosière.	94
Autres souvenirs sur la rose .	95
Tulipe.	100
Violette	105
Marguerite	111

Renoncule.	113
Sensitive	114
Datura.	115
Narcisse	115
Myosotis	121
Pensée.	122
Dahlia	124
Oranger	126
Myrte	130
OEillet	132
Laurier.	134
Tubéreuse.	136
Acacia rose	137
Amaranthe	<i>ib.</i>
Souci	139
Camellia	140
Belle de nuit	142
Bignone ou jasmin de Virginie .	144
Grenadille bleue	145
Hortensia	147
Saule pleureur	149
Fritillaire couronne impériale. .	153

Immortelle ou gnaphale jaune. . .	155
Primevère.	158
Acanthe	160
Amandier	162
CHAPITRE VI. Dissertation sur l'amour. . .	165
CHAPITRE VII. Digression.	173
La rose empoisonnée	174
La dernière violette.	192
CHAPITRE VIII. Syntaxe du langage des fleurs. . .	211
Inscriptions florales.	216
Bouquets devises.	217
Remplacement des fleurs symbo- liques	<i>ib.</i>
Emploi tropique des fleurs.	219
Moyen d'éviter l'équivoque dans la construction des selams	220
Verbes auxiliaires; doivent res- ter sous-entendus.	222
Problèmes floraux	<i>ib.</i>
Explication des problèmes floraux	224
CHAPITRE IX. Selams artificiels.	227

CHAPITRE X. Selams peints.	237
Guirlande de Julie.	283
Manière de grouper les fleurs peintes.	240
CHAPITRE XI. Les femmes chantres des fleurs.	245
ÉPILOGUE.	261
DICTIONNAIRE des plantes symboliques. . . .	275
DICTIONNAIRE des mots exprimés par les plantes symboliques. . . .	295



AVIS AU RELIEUR POUR LE PLACEMENT DES
FIGURES.

- FRONTISPICE. — Rose cent feuilles.
CHAPITRE I^{er}. — Sensitive.
CHAPITRE II. — Chevrefeuille.
CHAPITRE III. — Seringa.
CHAPITRE IV. — Acacia.
CHAPITRE V. — OEillet.
CHAPITRE VI. — Jasmin blanc.
CHAPITRE VII. — OEillet mignardise.
CHAPITRE VIII. — Lilas.
CHAPITRE IX. — Tubéreuse.
CHAPITRE X. — Hépatique.
CHAPITRE XI. — Primevère de Chine.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

Flore des Dames.

BOTANIQUE

A L'USAGE

DES DAMES ET DES JEUNES PERSONNES,

Par A. Jacquemart,

Un volume grand in-18; papier vélin, texte encadré, orné d'un frontispice et de 12 planches gravées sur acier, coloriées avec soin au pinceau et de deux planches de détails. 6 fr.

Le même ouvrage, frontispice colorié avec soin. 10 fr. —

Le même ouvrage, grand papier double vélin, frontispice colorié, lettres des figures en or. 30 fr.

NOUVEAU LANGAGE DES FLEURS,

NOUVELLE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,
COMPLÉTÉE PAR UNE GRAMMAIRE FLORÉALE ET UN TRAITÉ DE LA
COMPOSITION DU SELAM, ETC.

PAR A. JACQUEMART.

Un volume grand in-18, orné de 12 planches, coloriées avec soin au pinceau. 6 fr.

Cartonnages, demi-reliures mouton, maroquin, etc.
de 1 fr. 25 à 10 fr.

Papier vélin format anglais, orné d'un frontispice et de 12 planches coloriées avec soin au pinceau 6 fr.

Le même ouvrage avec frontispice colorié 10 fr.

LEÇONS DE BOTANIQUE

COMPRENANT PRINCIPALEMENT

LA MORPHOLOGIE VÉGÉTALE,

la terminologie, la botanique comparée,
l'examen de la valeur des caractères dans les diverses
familles naturelles, etc.,

PAR AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

Membre de l'Académie des sciences de l'Institut de France,
professeur à la Faculté des sciences de Paris, chevalier
de la Légion-d'Honneur et de l'ordre du Christ, des
Académies de Berlin, Saint-Petersbourg, Lisbonne;
C. L. C. des curieux de la nature; de la Société Lin-
néenne de Londres, d'histoire naturelle de Genève, bo-
tanique d'Edimbourg, médicale de Rio-Janeiro, histori-
que et géographique brésilienne, philomathique de Paris,
des sciences d'Orléans, etc., etc.

*Ouvrage adopté par le Conseil Royal de l'Instruction
publique:*

**1 fort volume in-8, d'environ 900 pages et 24 pl.
contenant 446 figures, dont une coloriée. 14 f.**

Le même ouvrage grand papier,

24 fr.

ÉLÉMENTS
DE TÉRATOLOGIE VÉGÉTALE,

OU

Histoire abrégée des anomalies de l'organisation dans les végétaux

PAR A. MOQUIN TANDON ,

1 vol. in-8.—6 fr. 50 c.



TRAITÉ
DE LA POMME DE TERRE,
SA CULTURE,

Ses divers emplois dans les préparations alimentaires, les arts économiques, la fabrication du sirop, de l'eau-de-vie, de la potasse, de la féoule, d'un cirage pour les chaussures, du vermicelle et du riz de pomme de terre, de la soude; son usage pour le scorbut, etc.;

Par M. PAYEN, chimiste manufactier,
et M. CHEVALIER, professeur de chimie à l'École de
pharmacie centrale. 3 fr.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS ,

ou le

JARDINIER AMATEUR,

Traité complet, théorique et pratique du jardinage,
divisé en huit livres,

PAR M. PIROLLE ,

Cultivateur-amateur, et ancien rédacteur du **BON JARDINIER.**

Un fort volume in-12, avec planches. 6 fr.



LA VIE IDÉALE ,

ou

PEINTURE DES ÉMOTIONS A VINGT ANS ,

par **Camille Turles ,**

2^e édition, revue, corrigée et augmentée.

Un volume in-12. 3 fr.



PROMENADE EN SUISSE , par **A FÉE ;** nouvelle
édition ornée de gravures anglaises; un volume in-8,
cartonné. 8 fr.



